NUMÉRO 15 MAI 1948

Illinois U Library

France ILLUSTRATION

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

LA SECONDE MORT DE MONSIEUR DE NORPOIS
Chronique de Robert de SAINT JEAN

LA VÉNUS DE SOLARE
Nouvelle inédite de VERCORS

THERMIDOR
Pièce en quatre actes de Claude VERMOREL

Fondateur : Georges OUDARD

Directeur : G. CAHEN-SALVADOR

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
" FRANCE-ILLUSTRATION "
13, rue Saint-Georges
PARIS - IX°

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Les nombreux et fidèles lecteurs d'André Maurois vont être ravis : le romancier de *Climats* ou du *Cercle de famille*, le biographe de Shelley et de Disraeli publie ses *Mémoires* (Flammarion, édit.). Car l'écrivain disparaît aujourd'hui de moins en moins derrière ses livres, et, pour peu qu'il rencontre le succès, il lui faut assez vite satisfaire l'insatiable et indiscrète curiosité de son public. Bon gré, mal gré, il joue un rôle ; comme les acteurs, il participe à la création de mythes populaires.

L'œuvre d'André Maurois atteint rarement à la grandeur, mais elle force sans cesse l'estime. Si elle n'a, pour ainsi dire jamais, les qualités désordonnées du génie, elle déploie toujours les vertus pondérées qui naissent de l'honnêteté et de la conscience dans le travail. La lecture des *Mémoires* en fait mieux comprendre les raisons, en même temps qu'elle livrera seulement à la curiosité dont je parlais plus haut une pâture peu épicée mais solide.

On ne manquera pas, en particulier, d'établir de subtils parallèles entre le caractère général de l'œuvre et l'homme qui l'a progressivement conçue. Pour employer une formule ambiguë, on dira que l'une est le fruit naturel de l'autre.

Le lecteur verra donc avec attendrissement le jeune Emile Herzog grandir parmi les honnêtes drapiers d'Elbeuf et devenir, à son tour, un industriel scrupuleux, soumis aux règles de son milieu, mais pas sot, et refoulant avec gentillesse tous les désirs d'évasion. Il devient écrivain presque malgré lui ; mais il entre dans son nouvel état et en remplit les obligations — celle, entre autres, d'écrire des livres — avec la même bonne volonté qu'il mettait, jadis, à auner des pièces de drap. Il finit même, comme on sait, par accéder au suprême honneur de l'Académie française ; il en éprouve, il l'avoue, une modeste mais légitime fierté...

Je ne voudrais pas que l'on crût trouver, dans ce résumé, de la moquerie. Des esprits comme André Maurois ne sont pas destinés à cueillir des gerbes luxueuses et rares dans le jardin de la littérature française. Ils trouvent tout naturellement leur place dans une lignée artisanale dans laquelle ils s'efforcent de maintenir le goût du travail honnête et bien fait, ce qui n'exclut pas des audaces modérées et un sens du progrès. Ils sont plus nécessaires qu'il n'y paraît souvent. Leur vie — telle qu'on la voit décrite à travers des *Mémoires* scrupuleux comme ceux-ci — peut donner des leçons.

Des cow-boys, une partie de poker qui dégénère en bagarre, une attaque de diligence, la pendaison de trois hommes accusés de vol et de meurtre... qui n'aura reconnu, dans ces éléments pittoresques, l'attirail conventionnel qui fit le succès des « westerns » à l'époque du cinéma muet? La littérature populaire américaine s'en est elle-même abondamment nourrie. Elle n'a jamais franchi l'Atlantique, pourtant, si ce n'est dans les livraisons à couvertures bariolées chères aux enfants qui jouent aux Indiens poursuivis par Buffalo Bill.

Mais les meilleurs livres se bâtissent parfois sur les thèmes les plus éculés. Qu'un écrivain de talent leur rende la fraîcheur de leur jeunesse et l'on s'aperçoit alors que leur richesse intérieure est plus authentique et profonde qu'il n'y paraît à première vue. On ne peut manquer de faire d'abord cette remarque en lisant *Le Drame d'Ox-Bow*, de Walter Van Tylburg Clark (Gallimard, édit.), excellemment traduit par Camille Guénex.

Leur travail de l'hiver terminé, deux cow-boys arrivent à Bridger's Well pour s'y reposer ; ils vont devenir les témoins d'un drame et même y participer. Car du bétail a été volé ; un gardien aurait été tué. La colère s'empare des cavaliers réunis au « saloon » pour y boire un mauvais alcool et jouer aux cartes ; elle transforme en assassins ces êtres simples et sans méchanceté foncière. En vain, un pasteur sans grand caractère et un commerçant de la ville, Davies, les supplient-ils de s'en remettre à la loi... Les cow-boys se lancent à la poursuite de trois suspects dont la présence a été signalée non loin de là ; ils s'en emparent et, à l'aube, les pendent... On découvre quelques heures plus tard qu'ils étaient innocents...

Que le lecteur, cependant, ne se fie pas aux apparences. Cette histoire violente du folklore américain aux alentours de 1885 n'est pas contée pour le plaisir seulement de faire palpiter l'intérêt romanesque. Le récit, c'est un fait, en est alerte et témoigne des meilleures qualités littéraires : sobriété des moyens employés, sens du dialogue à la fois familier et dramatique, perfection dans la reconstitution d'une atmosphère, art de rendre vivants et proches des personnages peints à touches légères et comme indifférentes. Mais ce ne serait, après tout, qu'une belle et pathétique « histoire » de plus à placer dans le rayon des livres d'aventures, si l'auteur n'avait tenu à nous indiquer subtilement, dès les premières pages, que son ambition n'était pas aussi étroitement limitée.

Van Tylburg Clark, en effet, nous montre tout de suite que *Le Drame d'Ox-Bow* l'a intéressé dans la mesure où ce drame impliquait des notions plus généralement humaines, celle de la justice en particulier. Car ces assassins que deviennent si facilement les cavaliers de chez Canby sont mus par une passion, élémentaire, certes, mais authentique. Vivant aux frontières du monde civilisé, ils sentent, sans en définir les raisons, que la règle et la loi sont indispensables. Ils s'en font une image simple et redoutable. Ils hésitent lorsqu'ils doivent l'appliquer, mais ils vont jusqu'au bout de ce qu'ils appellent « leur devoir » ; sinon, ils s'estimeraient, en quelque sorte, passibles d'une certaine déchéance.

L'un des plus grands mérites de l'auteur est de nous rendre cette évidence sensible. Le pasteur et le commerçant luttent jusqu'à la limite de leurs forces pour le triomphe de la loi, tout au moins dans son expression la plus civilisée, qui consiste à remettre les suspects aux mains de juges, censés se placer au-dessus des passions immédiates. Ils n'en acceptent pas moins l'inévitable, à savoir que, dans certaines circonstances sociales données, c'est la loi de la jungle qui l'emporte.

Mais la loi civilisée, semble affirmer l'auteur de ce beau livre, finit toujours par s'affirmer. Car l'inno-

(Lire la suite page 3 couverture.)

Illinois U Library

LE 15 JUIN
PARAITRA
LE NUMÉRO 16

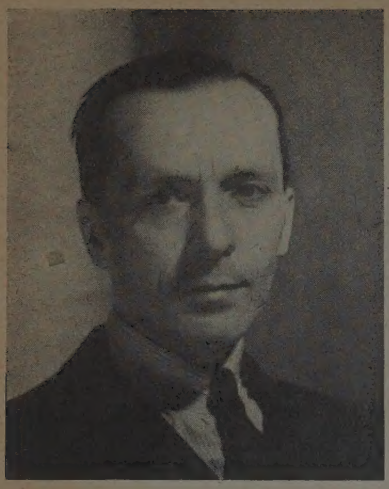
AU SOMMAIRE :

RUE DE L'ÉVANGILE
Chronique d'Alexandre ARNOUX,
de l'Académie Goncourt

LE CLIENT LE PLUS OBSTINÉ DU MONDE
Nouvelle de Georges SIMENON

LE SQUARE DU PÉROU
Comédie en trois actes de Louis DUCREUX

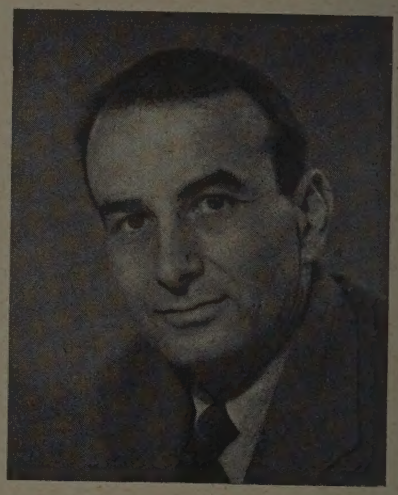
FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE *ne publie que des œuvres inédites, dues aux meilleurs écrivains contemporains et dont l'ensemble offrira un panorama, aussi complet que possible, de la littérature et du théâtre. Nous sommes donc dans l'obligation de prévenir nos lecteurs que certains textes ne sont peut-être pas à mettre entre toutes les mains*



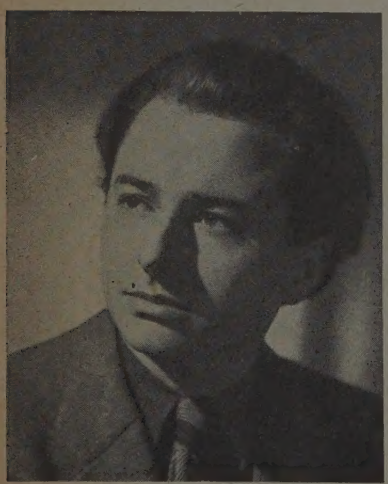
ROBERT DE SAINT JEAN

Ecrivain, Robert de Saint Jean a publié un roman en 1936 : *le Feu sacré*, et écrit de nombreux articles de critique littéraire. Journaliste, il a mené des enquêtes à l'étranger qui l'ont fait assister aux épisodes les plus dramatiques de l'histoire contemporaine, avant ou après la guerre. Il a aussi suivi de près comme « envoyé spécial » le développement du drame allemand, depuis l'avènement de Hitler jusqu'au procès de Nuremberg. Mais c'est dans l'étude des problèmes américains qu'il s'est surtout spécialisé. En 1934, il obtint pour *la Vraie Révolution de Roosevelt* le prix Strassburger, qui est attribué au meilleur ouvrage sur les États-Unis. Et de 1942 à 1944, accrédité à la Maison Blanche comme correspondant de l'Agence française de presse, il assista trois fois par semaine aux conférences du président. Chroniqueur diplomatique d'un hebdomadaire parisien, il collabore aussi à des quotidiens et travaille à un livre où il s'efforce de résumer son expérience de journaliste.

VERCORS



Tirée à quelques centaines d'exemplaires, une plaquette clandestine connut, à partir de 1942, un immense succès. *Le Silence de la mer* apportait le nom d'un écrivain de grande classe : Vercors. Mais il fallut attendre la Libération pour savoir que ce pseudonyme avait caché le dessinateur Jean Bruller (né à Paris le 26 février 1902) dont les connaisseurs se disputaient les œuvres depuis 1926. Résolu à ne rien publier sous un régime où la liberté avait disparu, Jean Bruller, avec son ami Pierre de Lescure, fonde dans la clandestinité les Éditions de Minuit, célèbres aujourd'hui dans le monde entier, tant pour leurs nombreuses publications sous l'occupation que pour l'activité qu'elles ont manifestée depuis 1945 (Vercors y avait publié, en 1943, un deuxième récit : *la Marche à l'étoile*). Vercors ne s'est pas enfermé dans son rôle d'éditeur. Il a publié un recueil de chroniques : *le Sable du temps* (1945) ; un nouveau récit : *les Armes de la nuit* (1946), et fait de nombreuses conférences. Vercors a même repris l'activité de dessinateur de Jean Bruller : il achève une suite de gravures pour *Hamlet*, commencée depuis longtemps.



CLAUDE VERMOREL

Né dans le Beaujolais (à Villié-Morgon), Claude Vermorel, après des études universitaires à Lyon, puis à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, fut, de 1932 à 1936, professeur de lettres dans divers établissements parisiens. De critique cinématographique (à *l'Intransigeant* et à *Pour Vous*), il devient rapidement scénariste de films *(le Capitaine Fracasse, le Roman d'un jeune homme pauvre, le Coffre et le Revenant...)* et il fait même de la mise en scène *(Jeunes filles de Paris)*. En 1942, sa première pièce : *Jeanne avec nous*, rencontre un succès considérable à la Comédie des Champs-Élysées (elle fut reprise en 1946 au théâtre Verlaine et au Vieux-Colombier). Il fait représenter *Messaline* au Théâtre Pigalle en 1947. Sa troisième pièce, *Thermidor*, a été diversement accueillie par la critique et n'a connu encore qu'une carrière assez brève à la scène. Elle n'en témoigne pas moins des dons indéniables de Claude Vermorel comme auteur dramatique et à ce titre méritait, nous a-t-il semblé, d'être soumise au jugement de nos lecteurs.

LA SECONDE MORT DE MONSIEUR DE NORPOIS

par ROBERT DE SAINT JEAN.

DANS notre zoologie sociale, le diplomate est-il une espèce en voie de disparition ? Déjà, comme les races qui dégénèrent, il abandonne ses organes ou ses signes distinctifs ; on ne lui voit plus ses belles guêtres blanches de jadis, ni sa cravate de soie grise en forme de chou et piquée d'une perle ; sur son noble gésier a disparu la marque d'élégance ethnique, le « V » formé par le liséré du gilet bordé... Enfin, notre animal ne fait plus sautiller en avant cette paupière plate de cristal, connue sous le nom de monocle, dont la subite détente, produite avec art au bon moment, éblouissait, dans les salons d'autrefois, des cercles d'admirateurs.

Mais il y a pis. Dans les réunions internationales ce n'est pas seulement le plumage des ambassadeurs qui a changé, mais leur ramage. On sait quelles gentillesses s'échangent désormais entre diplomates à l'Assemblée des Nations Unies : « faussaire » et « belliciste » sont les moindres invectives que se lancent à la tête des délégués aussi véhéments dans le choix de leurs épithètes que des héros d'Homère. Comme un assez joli concert d'aménités se poursuivait depuis plusieurs jours, l'automne dernier, à l'O.N.U., un repré-

sentant de la France rappela discrètement ses collègues à la bienséance et souligna « la vulgarité des débats en cours ». Bien lui en prit ! A ces mots, le porte-parole d'un pays satellite de l'U. R. S. S. déclara sans plus de façons que l'âge des civilités et des salamalecs était révolu : « Nous pratiquons, fit-il en recourant à une image exquise, la diplomatie qui consiste à marcher sur les cors aux pieds de nos interlocuteurs. » C'en était trop. A ces mots, M. de Norpois se retourna dans sa tombe, convulsé par une profession de foi aussi horrifique, et son spectre traça au seuil de la salle des Nations Unies ce fantôme d'inscription : « Ici on assassine les bonnes manières. »

Dore, langue, dore-lui les
Plus doux des dits que tu connaisses...
Allusions, fables, finesses,
Mille silences ciselés,
Use de tout ce qui lui nuise...

Eh bien ! non... Adieu périphrases, nuances, suggestions, et vous litotes aux possibilités sans limite ! L'art suprême de « dire » entre les lignes se trouve maintenant menacé d'anéantissement.

En lisant le récit de la séance où fut proclamée la nécessité historique d'écraser les pieds de l'interlocuteur, le souvenir me revenait d'une autre scène qui se place, pour ainsi dire, aux antipodes de la première en nous offrant l'exemple d'une politesse poussée, elle, jusqu'à la pointe extrême du raffinement... C'est sous le Second Empire que la chose se passe. Le comte de Moustier, ministre des Affaires étrangères, vient de trouver dans son courrier la supplique d'un forçat libéré, et il ordonne à son secrétaire de préparer une réponse. « Vous terminerez la lettre, lui dit-il, par la formule de courtoisie « la plus basse » que vous pourrez trouver. » L'attaché de cabinet consulte le formulaire d'usage et ajoute à l'intention du bagnard ces termes qui passaient alors pour exprimer la civilité la plus réticente : « Recevez, monsieur, les assurances de ma parfaite considération. » L'anecdote est contée dans tout son détail par le comte Charles de Chambrun dans son « Esprit de la diplomatie ».

Sans doute peut-on répliquer que de tels coups de chapeau ne signifient à peu près rien. La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance et la gratitude, a dit La Bruyère dans une page fameuse ; mais il ajoute : « Elle en donne au moins les apparences et fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement. » A la lumière de cette simple phrase tout s'éclaire, et la justification de ces étranges humains, appelés diplomates, dorés sur tranche et coiffés de plumes, se trouve faite. La remarque du moraliste fournit, d'ailleurs, une excuse à tous les rites, quels qu'ils soient, et s'apparente au conseil d'abêtissement des « Pensées ». A force de mimer par des gestes et des habitudes un certain état d'esprit, on a quelque chance d'en faire, un jour, complètement l'expérience intime. La politesse des belles manières conduit à celle de l'esprit, puis à celle du cœur.

Considéré dans cette perspective, le diplomate cesse de paraître ridicule — et Dieu sait si la déformation professionnelle offre, chez lui, des côtés comiques ! — puisqu'il est la chrysalide de l'honnête homme. Drôle d'honnête homme, diront ceux qui se souviennent de la définition anglaise : « An ambassador is an honest man who is sent abroad to lie for the good of his country. » (Un ambassadeur est un honnête homme qu'on envoie à l'étranger mentir pour le bien de son pays...) Mais le mensonge est-il une obligation inéluctable du métier ? Il ne faut pas confondre mensonge et réserve, pas plus qu'il ne faut prendre pour synonymes franchise et naïveté. Si l'on nous adresse une question embarrassante, pourquoi ne pas laisser l'indiscret au premier terme de sa question ? Je me rappelle qu'un député anglais ayant demandé, un jour, avec humeur, au « speaker » de la Chambre des communes s'il pourrait poser les questions les plus gênantes à un ministre, le speaker lui répondit : « Personne ne peut, dans cette assemblée, vous empêcher de demander tout ce qui vous passera par la tête ; mais rien, non plus, ne peut contraindre un membre du gouvernement de Sa Majesté à répondre directement à vos questions... » L'art d'éluder les sujets difficiles, voilà ce que doit connaître, d'abord, tout diplomate. Cet art, peu d'hommes le pratiquaient aussi bien que Roosevelt au cours de ses conférences de presse : les journalistes les plus brutaux du monde avaient beau essayer de le traquer, il échappait toujours au piège...

Ne pas mentir (sinon par omission...). De Richelieu à Talleyrand les diplomates les plus malins de notre histoire ont insisté sur cette règle, avec des accents qui dénotent une surprenante conviction. Talleyrand, plus que les autres, est formel : « Non, la diplomatie n'est point une science de ruse et de duplicité. Si la bonne foi est nécessaire quelque part, c'est surtout dans les transactions politiques, car c'est elle qui les rend solides et durables. On a voulu confondre la réserve avec la ruse. La bonne foi n'autorise jamais la ruse, mais elle admet la réserve : et la réserve a cela de particulier, c'est qu'elle ajoute à la confiance. »

QUE n'exige-t-on pas encore de celui qui entre dans la carrière ? Le débutant doit paraître sympathique, car, ainsi que le faisait remarquer Paul Cambon, il ne suffit pas d'avoir raison, il faut encore plaire! L'éloquence, l'esprit de repartie, et surtout l'aptitude à tenir des propos insipides (le « small talk » des Anglo-Saxons) sont encore exigés du jeune homme frais émoulu du concours où il a déjà prouvé une solide connaissance de l'histoire et des langues étrangères. Cependant, on passe sous silence d'autres talents qui, mieux que les diplômes, assurent souvent la réussite d'un débutant... C'est parce qu'il savait nager (au sens littéral du mot) que Jusserand put, en remontant à grandes brassées le « Potomac » avec Théodore Roosevelt, gagner la confiance du président auprès duquel il était accrédité... Combien d'envoyés ont, jadis, conquis quelque autorité dans des cours étrangères parce qu'ils savaient bien tenir leurs cartes à la table de jeu d'un souverain ! Enfin, ne parlons que pour mémoire des motifs exceptionnels de la faveur dont un La Chétardie, ambassadeur de Louis XV, jouissait auprès de l'impératrice Elisabeth...

Talleyrand a tracé du « chef de division » exemplaire et du ministre modèle deux portraits bien curieux à relire. Le ministre parfait, nous dit-il, doit posséder avant tout l'instinct qui l'empêchera, au cours d'une discussion, de jamais se compromettre : il lui faut encore demeurer ouvert tout en restant impénétrable, paraître réservé avec les formes de l'abandon, et montrer de l'habileté jusque dans le choix de ses distractions. Quant à sa conversation, c'est la quadrature du cercle ! Elle doit être à la fois simple, variée, inattendue, secrètement concertée, toujours naturelle d'apparence, et parfois naïve bien que sans imprudence !

Quant au chef de division tel que le peint le prince de Bénévent, il doit être austère, s'acharner au travail, vivre cloîtré dans son ministère comme dans un couvent. Que de surprises ! Ce n'est pas un Français de cour, primesautier, charmant et versatile qui se trouve ici décrit, mais plutôt l'un de ces bourreaux de travail qui, dans les pays de dictature, s'épuisent à la besogne et travaillent quinze heures par jour jusqu'au moment où ils doivent, en toute hâte, gagner un sanatorium...

CES longues et nombreuses disciplines n'ont formé que quelques maîtres en l'art de négocier, mais nous ont donné une multitude infinie de Norpois. Les partisans du nouveau style diplomatique ont beau jeu de se moquer des Norpois, qui prêtent à la raillerie. Proust, qui avait composé le personnage d'après nature (M. Nisard et M. de Montholon), n'a, certes, pas ménagé son marquis. On n'a pas oublié, notamment, les discours de Norpois, majestueux assemblage de lieux communs. « Celui qui sème le vent récolte la tempête... les chiens aboient la caravane passe... faites-moi de bonne politique et je vous ferai de bonnes finances... il y a des symptômes qu'il serait exagéré de prendre au tragique, mais qu'il convient de prendre au sérieux... » etc.

Remarquons que Proust a multiplié les traits professionnels, et ceux-là seulement, si bien que de tous les diplomates de la littérature son diplomate est le plus diplomate. Le Mosca de Stendhal peut bien évoquer Metternich, mais nous pensons à lui d'abord comme à un personnage mêlé à l'action du roman : quant au Dubardeau de Giraudoux, c'est le portrait d'un homme (Berthelot) qui était aussi autre chose qu'un diplomate, et c'est aussi le portrait d'une famille. « A l'ombre des jeunes filles en fleurs » serait-il donc l'herbier où se trouve fixé le spécimen du dernier diplomate ?

Autrement dit, l'ère des Norpois est-elle close ? Sans doute l'époque actuelle se montre hostile à cette race. Et je pense bien moins aux propos vitrioliques de l'école russe, de l'école coricide mentionnée plus haut, qu'aux inventions de l'âge moderne qui ont réduit considérablement le sens et l'utilité d'un Norpois. Depuis que les ministres des Affaires étrangères ne se trouvent plus qu'à quelques heures de vol les uns des autres, les Norpois ne jouent plus guère qu'un rôle de facteur et de maître d'hôtel... La marge d'initiative qui leur est laissée se trouve réduite à bien peu de chose, car on leur demande surtout de transmettre des messages et de tenir table ouverte. Certes, les dictatures mettent les belles manières en danger, mais le péril le plus grave qui menace les diplomates de la vieille roche se trouve ailleurs : les véritables assassins de monsieur de Norpois sont la T. S. F. et l'avion.

b.milleret

LA VÉNUS DE SOLARE

Nouvelle inédite de VERCORS [1]

QUEL âge as-tu, Salvator ? dit soudain le Maître en enlevant sa blouse. Il portait éternellement, hiver comme été, une sorte de tunique cramoisie.

— Trente-quatre ans, patron, dit Salvator.

Il suspendit un peu son lent travail du ciseau et du maillet, et sourit. Ses cheveux noirs et bouclés étaient blanchis d'une fine poussière de marbre. Le Maître arrondit la bouche, comme frappé d'étonnement :

— Quinze ans que tu travailles pour moi ?

— Seize. J'ai commencé chez vous j'en avais dix-huit.

Le Maître pendit sa blouse à l'épaule d'un Antinoüs de bronze. « Saperlote ! » marmonnait-il. « Seize ans ! » Il saisit une brosse entre les pieds de l'Antinoüs et commença de brosser soigneusement sa tunique, ses culottes. Il se redressa, resta un long temps sans parler, la brosse en main, à considérer Salvator.

— Et qu'est-ce que tu as fait, tout ce temps-là ?

Salvator rougit un peu ; il se remit à travailler, à tout petits coups ; travail de fignolage qui ne couvrait pas le bruit des mots.

— Oh ! avoua-t-il, rien qui vaille.

— Tu ne m'as jamais rien montré, dit le Maître. Chaque fois, tu trouvais une raison...

— Patron, grommela Salvator, voyez-vous, patron... Il hésita et dit tranquillement :

— A quoi bon ?

— Comment ! A quoi bon !

Salvator se retourna vivement et, d'un geste, s'éleva contre toute interprétation désobligeante.

— Non, non, je n'ai pas voulu dire... vos conseils... croyez bien, patron... non, non. J'entendais par là... Il haussa un peu les épaules, montra la fenêtre et le ciel d'hiver :

— A quoi bon... à quoi bon... se préoccuper de la valeur de ce qu'on fait ?

Le Maître sembla oublier qu'il était pressé. Il s'assit aux pieds de l'Antinoüs, dans la poussière. Il jouait pensivement avec la brosse en regardant son praticien.

— A quoi bon ? murmura-t-il d'un ton lent et songeur. Mais...

Salvator était beau. Le nez, l'expression des lèvres, un pli bien droit entre les sourcils, tout respirait l'intelligence.

— Salvator, tu ne crois pas au métier ?

— Au métier ? répéta celui-ci vivement. Si, si ! Au *métier*, justement, insista-t-il en hochant la tête.

— Qu'est-ce qui cloche, alors ?

Salvator poursuivit un moment son travail sans répondre. Puis il se retourna, posa ses instruments et s'appuya sur le bloc de marbre qu'il dégageait. Il souriait vaguement. Une petite flamme dans ses yeux luisait tandis qu'il regardait le Maître.

— Patron, déclara-t-il, il y a longtemps que j'ai envie de vous poser une colle. Enfin, rectifia-t-il, une question.

— Vas-y, mon gars, dit le Maître en s'épaulant à son tour contre une jambe de l'Antinoüs.

Il se saisit la barbe d'un geste familier.

— Pour qui travaillez-vous ? dit Salvator.

« Pfff... » fit le Maître avec une expression ambiguë de surprise, d'agacement, d'ennui. « Oui, dit-il, tu as bien raison : c'est une colle. » Un sourire de malice éclaira son visage tanné, où les poils gris et blancs brillaient comme l'argent. « Je pourrais te répondre : pour ceux qui me paient. »

— Vous éludez, constata Salvator sans sourire. Si je suis indiscret...

Le Maître leva la main et son visage se fit sérieux. Il parut faire un effort pour déclarer :

— Pourquoi le cacherais-je ? Pour la postérité. Il ajouta avec une hâte qui le fit bredouiller : Dans cet espoir, non dans la certitude.

— J'entends bien, dit Salvator sans complaisance comme sans ironie. J'entends bien. Pour-la-postérité... articula-t-il comme s'il eût pesé rêveusement chaque syllabe.

Le Maître suivait des yeux les expressions fugitives et secrètes qui se succédaient sur le visage de Salvator.

— Quoi ? jeta-t-il avec un mélange d'humeur, d'inquiétude, mais sans le moindre soupçon de hauteur ou de dédain. Il poursuivit, avec une trace d'impatience : « Pourquoi diable alors travailler le marbre ? Le plâtre est plus facile. »

(1). — Ces pages, reproduites avec l'autorisation de l'auteur, ouvrent son prochain livre à paraître aux ÉDITIONS DE MINUIT : *les Yeux et la lumière*, mystère à six voix.

— Parce que le marbre est beau, dit Salvator.

— Eh bien ? Pour qui cette beauté ?

Salvator plissa le menton et ses lèvres se pincèrent dans une moue dubitative. Ses yeux se firent vagues, plus que jamais rêveurs. Il tournait entre ses doigts un bouton de sa blouse, d'un geste machinal.

— Pour qui ? soupira-t-il. C'est justement ce que je vous demande.

— Mais, mon garçon, s'écria le Maître, pour tous ceux... pour tous ceux...

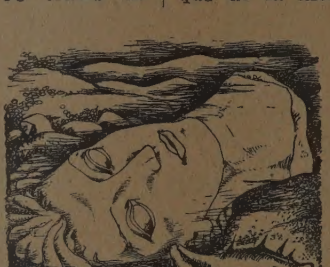
Il cherchait ses mots. Son talent n'avait jamais été dans la parole. Il compensa cette impuissance en attaquant :

— Et depuis quand remâches-tu ces pensées déprimantes ?

— Depuis longtemps, reconnut Salvator. Depuis très longtemps. Il soupira profondément et dit encore : « La question est celle-ci : si le marbre était éphémère, et le plâtre durable, lequel travailleriez-vous ? »

Le Maître leva la brosse devant lui et la regarda sous toutes ses faces, comme il eût fait d'une pièce rare.

— Je crains d'être bien coupable envers toi, dit-il enfin en levant les yeux. Je crains de t'avoir... laissé te débattre... Salvator, est-ce que tu me trouves très égoïste ?



— Patron, dit Salvator, ne vous tourmentez pas. Je travaille ici avec bonheur. Je suis heureux. La vie que je mène est celle qui me plaît. Vous l'avez senti et m'avez laissé faire, ne le regrettez pas et n'allez pas maintenant...

— Tout de même, constata le Maître, il a fallu seize ans pour que... c'est invraisemblable ! explosa-t-il soudain. Comment n'ai-je jamais pris garde... Mais j'étais si habitué à toi, comme on l'est à un frère, un frère cadet, ou un jeune neveu... à qui l'on confie tout, tous ses petits ennuis et petits tracas, les choses de chaque jour, mais rien... rien qui touche à... Que diable ! dis-moi au moins de quoi il retourne ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Quand ? Je n'ai rien vu. Suis-je donc tellement aveugle et sourd...

— C'est si ancien, expliqua Salvator. Dans les tout premiers temps. A Tunis. Le bey vous avait commandé ces cariatides. Vous m'aviez emmené pour vous aider. J'étais très jeune : vingt-deux ans. Vous n'alliez pas vous occuper des tourments d'un enfant.

Le Maître sursauta :

— Tu ne vas pas me faire croire, tout de même, que c'est cette histoire d'amour...

Il regardait son praticien avec des yeux amusés, incrédules.

— Quelle histoire d'amour ? dit Salvator en fronçant les sourcils dans une expression d'oubli intrigué.

— De quoi parles-tu, alors ? s'enquit le Maître du ton d'un homme un peu noyé. « Je me rappelle fort bien, à Tunis, cette mine accablée, cet air absent, cette langueur lugubre, ce peu de goût pour ton travail. Pauvre gars, me disais-je, quelque tendron lui en fait voir de dures ! »

— Ainsi, vous vous en étiez soucié, dit Salvator avec un sourire où se cachait une émotion sincère. « Je ne m'en doutais pas alors ; d'ailleurs, de mon côté, je faisais de mon mieux pour vous dissimuler... »

— Trop discrets tous les deux. Mais quant à...

— Et vous diagnostiquiez : chagrin d'amour... D'amour ? Peut-être, après tout. Si je vous dis le nom de la cruelle, j'imagine que vous serez surpris.

— Eh bien, dis-le.

— Carthage, dit Salvator.

Le Maître hésita :

— Veux-tu dire que c'est à Carthage...

— Mais non, corrigea Salvator avec une pointe d'impatience. Non point du tout à. Carthage, appuya-t-il, Carthage elle-même. Ou plutôt...

— Je ne comprends pas.

— Ou plutôt son absence, enchaîna Salvator. (Il rit amèrement.) « Que ne m'attendais-je à voir ! Tout au long de la traversée, qui fut longue et agitée, vous vous en souvenez, surtout au large de Pantellaria, j'étais plus malade de mon attente que de la mer. Carthage, pensais-je, CARTHAGE ! Circuler dans ces restes grandioses ! Nous sommes arrivés. Dès mon premier jour de congé, je m'y suis fait conduire. Ce n'est pas loin, une matinée suffit. Je bouillais d'impatience. Sitôt que la moindre colline découvrait le moindre horizon, mes yeux cherchaient avec anxiété. Nous en gravîmes une assez haute. Mon guide dit : « Nous y voilà. » Je crus d'abord qu'il plaisantait. Je ne voyais autour de nous que des pâturages et du sable. Les troupeaux paissaient tranquillement. Je m'écriai : « Mais où donc sont les ruines ? » Mon guide répondit : « Quelles ruines ? » Et puis, soudain, semblant comprendre : « Là, en bas, dit-il, regardez dans l'eau. On aperçoit les anciennes jetées. » J'aurais voulu mourir, oui, mourir là, sur cette colline abominable. L'horreur que j'ai ressentie à cette minute, je ne m'en suis jamais remis, je crois. »

Le Maître hocha la tête :

— C'est donc là que le bât te blesse... dit-il avec douceur. (Il se caressa la barbe un moment.) « Es-tu tourmenté à ce point par l'Eternité ? La mort t'effraie-t-elle à ce point ? »

— Elle ne m'effraie pas, répliqua Salvator d'un ton tranquille. La mort n'est pas effrayante à la regarder en face. Mais dire : la postérité, c'est détourner les yeux, il me semble. Se réfugier sur une fumée, une ombre, une illusion. Je suppose qu'il y eut à Carthage des sculpteurs de génie, comme vous ; comme vous, peut-être, ont-ils taillé le marbre pour la postérité. Je dis qu'ils se bercèrent d'une duperie sinistre.

Il s'anima soudain :

— Ah ! s'exclama-t-il, moi aussi, je rêvais d'enfermer mon nom dans des figures de marbre pour l'éternité ! Carthage m'a désaveuglé. Oh ! il peut arriver qu'une œuvre traverse les siècles.

Mais c'est une loterie, où les perdants sont trop nombreux, où le talent et le mérite jouent un rôle par trop négligeable ! Votre statue du duc de Solare, sur la place Carrée, est un chef-d'œuvre. Celle du prince Florent par votre ami Vultorne est une machine honnête, rien de plus. Mais si, à travers le feu et les guerres, elle survit à la vôtre, c'est elle que les siècles futurs devront admirer.

— Peut-être, dit le Maître, c'est vrai.

— Une loterie, cela vous suffit ? dit Salvator avec flamme.

— Non, dit le Maître ; certes, cela m'ennuie ; mais qu'y puis-je ?

— Oh ! dit Salvator, soudain radouci, rien. Rien du tout, en effet. (Il reprit ses outils avec une sorte de brusquerie indifférente, et derechef attaqua le marbre). « Voilà, dit-il, pourquoi j'aime ce métier : ce métier-là que je fais, précisément. Je taille de mon mieux, pour respecter la beauté que vous avez créée. Si j'y parviens, je suis heureux. Comme le boulanger qui a fait de bon pain. Ce qu'ensuite devient le pain ou la statue, peu importe : je n'en attends rien. »

— Pourquoi le boulanger est-il heureux d'avoir fait de bon pain ? demanda le Maître d'une voix douce.

— Pour le plaisir qu'on le trouve bon.

— N'est-ce pas là déjà la postérité ? dit le Maître. Ceux de qui son pain va réjouir le palais, il ne les connaît pas.

— Mais ils vivent, dit Salvator.

— Où est la différence ?

Salvator laissa retomber ses mains. Il réfléchit.

— Je ne sais pas, reconnut-il ; mais elle est grande. (Il resta un moment silencieux, à se mordiller la lèvre.) « Ah ! cria-t-il, c'est que je pourrais peut-être les connaître ! Ce que je trouve horrible, dit-il avec une ardeur pathétique, c'est qu'il est trop tard. Comprenez-vous ? Pour.., pour... (Il s'agita.) « Il était déjà trop tard en naissant. Les hommes que je voudrais... que je voudrais toucher... Que m'importe de les toucher si je ne les aime pas ? Qui puis-je aimer que je ne connais pas ? Ceux que je connais et que j'aime, depuis des siècles ils sont au tombeau. Virgile, Dante, saint François... Tous ceux aussi qui les aimaient... La seule postérité qui compte, elle est derrière nous, et, celle-là, nous sommes sûrs de ne jamais l'atteindre ! Que je fasse un chef-d'œuvre, jamais mon père même ne saura... Cette pensée me déchire. Car, ceux qui viennent, qu'en savons-nous ? Ce seront des barbares, peut-être. Peut-être seront-ils retombés à l'état sauvage !

— Nous travaillons pour l'empêcher.

— Oh ! dit Salvator avec amertume, ce n'est pas de nous que cela dépend.

Une pensée sembla le traverser soudain, il se tourna à demi et dit d'une voix moins morose :

— J'ai cru tenir la clef, un jour.

— Quelle clef ?

— Celle qui rend le courage ; qui donne un but à ce qu'on fait.

Il soupira et murmura :

— Celui qui me l'avait donnée me l'a reprise.

Le Maître se taisait ; il sentait Salvator au bord d'une confidence qu'il ne fallait pas interrompre.

— Je remontais à la surface, grâce à lui. Comme moi, je le savais pénétré de la vanité du monde. Un soir, je lui demandai, comme à vous, « pour qui » il passait de longues heures de nuit à veiller sur ses poèmes étranges, un peu obscurs, d'une beauté profonde, mais par là même réservée *to the happy few*. Il répondit : « Si j'étais sûr, vraiment sûr, qu'un seul homme, un seul jour, lisant un seul de mes poèmes, si j'étais sûr de l'avoir ainsi aidé une heure à supporter la vie, je me sentirais comblé. »

— La parole est belle, dit le Maître. Et l'homme est noble, je suppose.

— C'était un homme admirable.

— Est-il donc mort ?

— Pour moi, oui. Pis encore : je l'ai en mépris.

Il s'anima pour révéler :

— Je ne m'en suis ouvert à personne, jamais. Ah ! confessa-t-il, cela me fait du bien de m'épancher. Naturellement, vous savez maintenant de qui je parle.

— Mais... non... je n'ai pas idée...

— C'est donc qu'il n'a pas osé aller jusqu'à vous verser dans votre oreille l'ordure de ses calomnies. Vous vous rappelez la Vénus d'Ostie ?

— Quelle question ! Tu as passé deux grandes années à la dégager de sa gangue calcaire. Elle trône aujourd'hui chez le duc. On ne peut se lasser de l'admirer.

— Vous vous rappelez les circonstances de ma découverte, pendant mes vacances à Ostie. Cette main étrange, pendue au bout d'un filin, pour servir d'épouvantail dans un potager misérable, sur ces terrains malsains du bord de l'eau. Le pêcheur qui me montra où il l'avait trouvée, le lendemain d'une tempête, dans les éboulis remués par les vagues. Je n'osai rien faire seul, et j'appelai Guido, Guido Dogliatti, l'archéologue, mon ami, mon frère. Son excitation fut à la hauteur de mon enthousiasme. Nous creusâmes de compagnie et mîmes au jour cette Vénus informe, engoncée dans une épaisseur de sédiments et de coquillages durs comme le granit, à désespérer de pouvoir l'en dégager jamais. Sans Guido, il est vrai que je n'eusse rien entrepris. J'avais besoin de sa certitude pour me mettre au travail. Un autre l'eût-il même osé ? Je ne crois pas. Il fallait mon adresse, ma science et ma patience pour trouver la limite du calcaire et du marbre. Tout ceci, dans le plus grand secret. Non de mon fait ; mais Guido, de loin en loin, m'écrivait de Sicile pour avoir des nouvelles et me rappeler : « Ne la montre à personne encore. N'en parle pas. Il faut avoir fini. » Pourtant, j'ai su depuis qu'il en avait parlé déjà à beaucoup d'amis, en m'oubliant parfois jusqu'à dire : « J'ai découvert à Ostie... » Mais quoi ? Cela est sans importance...

La voix de Salvator se fit passionnée.

— Est-ce ma faute si vous m'avez surpris dans ma besogne ? Si bientôt l'on vint de Florence et de Rome, et même de Naples, pour voir « la Vénus d'Ostie » ? Si pendant tous ces mois mon seul nom lui fut accolé, bien que, vous en êtes témoin, jamais je ne parlasse d'elle sans parler aussi de Guido ? Si, ces deux ans de travail, le duc me les a payés si généreusement que je pus faire construire un bateau pour le pêcheur, et pour moi, sur les hauts qui dominent Solare, la villa dont je rêvais ? Je voulus que Guido eût sa part. Mais il la refusa avec des paroles qu'il voulait bles-

santes. Je m'empêchai d'y prendre garde. Il m'écrivit des lettres atroces. Et j'appris bientôt qu'il m'accusait, auprès de qui lui prêtait l'oreille, d'avoir volé sa découverte, moi, simple tâcheron sous ses ordres, pour profiter seul de la gloire et de la fortune.

— Est-ce possible ?... murmura le Maître. Dogliatti !

— Oui, cet homme incorruptible. L'auteur de ces poèmes sereins qui m'ont vraiment aidé à vivre, — comme il le souhaitait, sans que désormais je puisse le lui dire, ni plus longtemps ajouter foi à la sincérité d'un si beau vœu. Peut-être croit-il à sa fable, et c'est le pire. Les voilà donc, les fruits de la gloire ! Fruits empoisonnés qui mènent un tel homme à une telle bassesse ! Du même coup, j'ai appris qu'une beauté limpide et pure, et innocente, pouvait servir de maquerelle aux sentiments les plus vils !

Il se tut. Il regardait la terre. Le Maître se leva, vint à lui, le serra aux épaules. « Pauvre vieux Salvator, dit-il avec une tendresse profonde. Cher garçon ! Cette fois, je comprends. Le terrain t'a manqué partout. Tu ne sais plus où mettre le pied sans trouver un crapaud. » (Il hésita.) « Du moins, crois-tu encore en toi-même ? »

— Je ne sais pas, dit Salvator.

— Comment !

— Quelle assurance aurais-je de ma fermeté ? dit-il d'une voix incertaine et basse. Quand me suis-je mis à l'épreuve ? Si j'eusse été Guido, qu'aurais-je fait ? Je n'en sais rien. Peut-être pis que lui. C'est bien pourquoi je me méfie ! s'écria-t-il avec une chaleur amère. Je ne veux pas risquer de... d'avoir... à me mépriser moi-même un jour.

— Mais, c'est une fuite ! protesta le Maître en le secouant un peu.

— Non, dit Salvator en remuant la tête. C'en serait une si je croyais... si j'avais jamais cru... Mais tout sur cette terre me semble tellement vain, si manifestement insensé ! Non, rien au monde ne vaut de risquer l'estime de soi. La mettre en péril pour la plus grande gloire, c'est encore la risquer pour une ombre.

Il avala une gorgée d'air et dit, sur un ton de constatation tranquille :

— Nous sommes des fourmis ; travaillons au moins en fourmis honnêtes.

Le Maître avait lâché ses épaules et reculé de quelques pas. Il avait repris la brosse ; l'air pensif, il brossait de nouveau ses culottes salies. Salvator reprit son travail. Le Maître le regarda quelques minutes, avec une expression hésitante. Il se tortilla la barbe. Il dit :

— Alors... depuis ce temps... combien : six ans ?... tu n'as plus travaillé pour toi-même ?

Salvator mit longtemps à répondre :

— En vérité, si.

Il se retourna. Son visage s'éclairait d'un demi-sourire où se lisait un embarras mêlé d'une moquerie enfantine.

— La tentation, patron, dit-il. Le Malin est toujours en éveil. Et la femme est son instrument.

Le Maître fronça les sourcils et hasarda :

— Ta femme ? dit-il. Tullia ?

Salvator, en réponse, émit un rire léger.

— Tu fais son portrait ? Comment aurais-tu résisté, c'est la plus belle femme de toute l'Italie... Et la plus adorable.

— Je le crois, dit Salvator avec simplicité. Mais son portrait ? Non. Beaucoup plus, dit-il, beaucoup plus.

Une flamme amusée dansait dans son regard tandis qu'il hésitait visiblement à confier son secret.

— Ne lui dites pas ! adjura-t-il en souriant. C'est elle qui... (Il laissa encore, en signe d'embarras, sonner son rire délié) « ...qui m'a laissé entendre... que si je la trouvais vraiment belle... qu'une marque d'amour... (Il bredouillait.)

— De pied en cap, alors ? dit le Maître avec une jovialité complice. « Et sans voiles ? »

Salvator hocha la tête d'un mouvement court et vif ; il eut un rire d'assentiment.

— Je fais une Vénus, d'après elle. Mais c'est pour nous deux seuls ! ajouta-t-il avec vivacité. Ni elle ni moi... pour des raisons bien différentes... nous ne voulons que personne jamais...

— Elle, sa pudeur ; et toi, pour ce que tu m'as dit ?

— Oui, justement, patron.

— Tu ne la montreras vraiment à personne ? Jamais ? dit le Maître sur un ton un peu dubitatif.

— Jamais, dit Salvator avec une fermeté tranquille. « Croyez-moi — dit-il, et il souriait comme un homme sûr de lui — je pense profondément tout ce que je vous ai dit. Je n'ai pas l'intention de me démentir. »

Il tergiversa un peu avant de proposer :

— Bien entendu, un jour, tout de même, à vous seul... Il y a trois ans que j'y travaille. Mais rien qu'à vous ! insista-t-il. N'allez pas me trahir comme du temps de la Vénus d'Ostie !

— Qu'en feras-tu ?

— Je ne sais pas. Elle restera chez nous, le temps de notre vie. Après, ma foi... après, peut-être l'aurai-je enterrée, peut-être non. Je ne sais pas.

— Laisse une main dehors, plaisanta le Maître avec un peu de mélancolie. (Il jeta sur ses épaules une cape de bure.) « Qu'on la retrouve un jour, dit-il, dans quelques siècles... vêtue d'argile et de coquillages... »

Il fit, sur le pas de la porte, une pose attentive, et dit avec un sourire où l'ironie cachait un enchantement sincère :

— La mystérieuse Vénus de Solare...

En rentrant ce soir-là chez lui, vers l'heure du dîner, Salvator ne trouva point sa femme : elle était au lit, cela ne lui arrivait jamais. Salvator la jugea fiévreuse. Elle se plaignait d'une lassitude extrême. Il fit chauffer un grand bol de lacrima christi, y mêla mainte cuillerée de miel et lui donna ce breuvage à boire. « Ton hydromel ! » railla-t-elle avec gentillesse. « Tu ne connais pas d'autre remède. Il lui faut tout guérir. »

— Demain tu seras sur pieds, dit Salvator. Rien n'y résiste.

Le lendemain, la fièvre avait crû, ainsi qu'une faiblesse douloureuse. Salvator fut pris d'inquiétude, appela le médecin, qui se frotta un peu la joue et dissimula sous l'apparence des mots son

incompréhension devant ce cas étrange. Il fit pourtant tomber la fièvre, sans parvenir à vaincre la croissante fatigue. Jour après jour, la malade se mit à maigrir. Parfois, une crise abominable la tordait de douleur dans son lit. Salvator la voyait perdre ses forces au point de ne plus pouvoir se soulever sans aide. Vers le quinzième jour, le médecin le prit à part, et il fut prévenu qu'il fallait s'attendre à tout.

— Vous ne voulez pas dire... qu'elle va mourir ! s'écria-t-il dans une sorte de hurlement à voix basse. Et, tandis que le médecin, une fois de plus, se retranchait derrière les mots, il dut faire effort sur lui-même pour ne point lui sauter à la gorge.

Il descendit dans Solare, accablé d'un étonnement tragique. Le printemps s'annonçait dans un février sec, plein de soleil. Les gens marchaient d'un pas vif. Une jeune fille qui repassait son linge le croisa et lui sourit. Sur la place Carrée, autour de la statue, les éventaires du marché déployaient leurs toits d'étoffes multicolores. Un homme, d'un air joyeux, jonglait avec ses citrons pour les vendre. On entendait des gens crier, des enfants rire.

Salvator avançait au cœur de cette turbulence, le cœur palpitant d'une rage déraisonnable. Il parvint au palais du duc, à demi aveuglé de colère et de désespoir. On le fit attendre dans la galerie, où trônait dans une niche de granit la splendeur pâle et lumineuse de la Vénus d'Ostie.

Une impulsion inexplicable le souleva soudain dans un égarement frénétique. La fureur le prit contre cette statue trop belle — trop vivante ! Un désir forcené de la mettre en pièces. Il lui fallut, pour se retenir de la précipiter à bas, tout ce qui lui restait de raison. Il fut soulagé quand on vint le chercher. Il pensa avec une sorte de délivrance impétueuse : « Je détruirai la mienne ! » et il comprit que c'était cela, dès la première seconde, que la Vénus d'Ostie lui avait suggéré : détruire, oui, détruire cette effigie pétrifiée que depuis quinze jours il se refusait d'aller voir, cette folle tentative de couler dans le marbre une beauté mortelle. Pour qui ? Pour qui ? « Monument absurde de ma fatuité, pensa-t-il, si Tullia me quitte, tu ne lui survivras pas une heure ! »

Il venait prier le duc de lui envoyer son médecin. Le duc le fit avec un empressement plus qu'amical, il aimait Salvator et admirait la beauté de Tullia. Ce fut en vain. Le médecin du duc confirma les craintes de son confrère. Leur art était impuissant : la Nature déciderait seule.

Dans la soirée du lendemain, il sembla que tout dût finir. Le médecin était là. La jeune femme dormait. Le visage amaigri, les lèvres exsangues et comme aspirées, tout déjà préfigurait la mort. Elle respirait malaisément, avec une hâte pénible. Parfois, ce halètement épuisé s'amenuisait jusqu'à s'éteindre, et Salvator serrait sur le bois du lit des mains tremblantes et crispées ; puis le souffle repartait avec des chutes, des accélérations subites, pour s'établir enfin sans force, sur un rythme chaque fois plus haletant et plus bref.

Salvator sentait ses bras douloureux se paralyser à force de se raidir sur le chevet comme pour y retenir cette vie vacillante. Le médecin restait à son côté, immobile et silencieux, très pâle, les yeux fixes, avec une expression presque coupable. Au début de la nuit commença une période dramatique de syncopes alternées avec des crises convulsives. Le corps de Tullia s'étira, son visage, pourtant réduit déjà presque à l'ossature, parut se creuser encore, de surprise eût-on dit et de douleur. Une écume rose tremblait aux lèvres de cire ; l'arc rigide de ce corps naguère si beau, maintenant noueux et squelettique, vibrait d'un tremblement précipité ; alors Salvator, lâchant soudain le bois du lit auquel il semblait accroché comme un homme foudroyé, se lança dans la chambre en lion furieux. Il allait de long en large, retenant ses cris, sans pouvoir obliger pourtant sa bouche tordue à retenir des gémissements sourds. Il s'arrêta un instant devant la fenêtre ouverte sur la nuit, balaya d'un regard révolté la plaine obscure piquetée des mille feux de Solare, le ciel transparent et noir, argenté par la lune à son premier quartier, palpitant de sa poussière d'étoiles...

Il se retourna, hors de lui, et cria — il rugit : « Non !... » Il regardait le médecin avec une colère si explosive que celui-ci leva un peu la main. « Tout... tout cela... hurlait-il, tout ce gâchis, ce bric-à-brac... Tout cela n'est qu'une farce ! vociféra-t-il avec rage, une farce sinistre, idiote, criminelle ! » Il saisit le docteur à deux mains et le secoua par ses vêtements : « Quoi ? menaça-t-il d'un air hagard. Qu'avez-vous à dire ? »

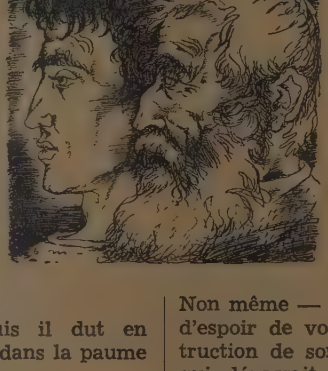
Il entendit un cri étouffé lui répondre. Il entendit : « Salvo... » comme dans une hallucination de rêve et se retourna. Il vit Tullia les yeux grands ouverts ; elle ne le regardait pas ; le corps était détendu et calme. Elle murmura : « Salvetto... », ses yeux se fermèrent, sa respiration se calma un peu, elle parut s'enfoncer avec une rapidité étrange dans le sommeil, comme une pierre dans l'eau. Les deux hommes restèrent longtemps muets, à surveiller un souffle inégal, pourtant plus reposé. Salvator n'osait pas tourner la tête ; enfin, il s'y obligea, interrogea le médecin d'un regard pathétique. Celui-ci répondit avec l'ombre d'une ombre de sourire :

— Eh bien, elle a donc traversé cette crise-là aussi. Elle a un cœur solide, un cœur qui veut lutter. Veillez-la, dit-il en se dirigeant d'un pas hésitant vers la porte. « Restez auprès d'elle cette nuit. Elle va dormir quelques heures, je suppose... Vous, reposez vos nerfs, vous en aurez besoin bientôt encore, je le crains. Adieu, dit-il, faites-moi dire demain si... si elle... » Il ne sut comment finir une phrase trop cruelle ; il serra le bras de Salvator dans une pression de main affectueuse, puis il sortit.

Tullia dormit, en effet. Salvator lui-même, épuisé, dut céder aux assauts d'une trop pesante fatigue, sombra à deux ou trois reprises dans un

sommeil traversé de visions éprouvantes. Il se battit avec le duc, qui riait et le repoussait sans effort : « Prince d'un sou ! raillait-il. Tu régneras sur une Solare morte ! » Salvator tomba sur un genou, voulut mordre celui du duc. C'était un genou de pierre. Il se réveilla, se rendormit, aperçut, qui gisait sur le sable fuligineux d'une plage morne et pestilente, la tête de sa Tullia de marbre, déjà rongée par les coquillages. Il voulait s'incliner pour la prendre, mais les vagues le rejetaient sans cesse sur une mousse rose d'où suintait un murmure étouffé. Celui-ci, peu à peu, se fit plus distinct ; Salvator entendit son nom...

Tullia, ses yeux noirs élargis, le regardait et l'appelait. « Salvo... » prononçait-elle comme un murmure, « Salvetto... » L'instant d'après il était agenouillé contre le lit, tenant entre ses mains la main fiévreuse de Tullia. « Je vais mourir, n'est-ce pas ? » dit-elle d'une voix basse, exténuée, mais claire.



— Tullia chérie, chuchota-t-il, ne dis pas de folies !

— Si, si, dit-elle, je le sens bien. Ah ! gémit-elle, je ne crains pas la mort ; mais, te quitter !

Des pleurs jaillirent de ses yeux, et Salvator crut se trouver mal de vouloir retenir à son cœur d'éclater en larmes.

— Jamais, parvint-il à dire ; puis il dut en serrant les dents enfouir son visage dans la paume abandonnée, brûlante et moite.

— Ecoute... souffla-t-elle d'une voix plus basse encore. « Je voudrais... je voudrais... » Elle se tut et sembla de nouveau s'être endormie ; ses yeux étaient clos ; elle respirait plus fort ; mais ses lèvres tremblaient. Elle reprit : « Oh ! Salvo, pardonne-moi si... », elle hésitait. Salvator la supplia : « Dis-moi ce qui te tourmente. Tullia, Tullia, tu sais bien... » Elle serra sur les siennes sa main amaigrie. « Je sais, Salvo, mon chéri. » Elle parut rassembler ses forces pour reprendre : « La statue... » — « Oui ? » — « Antonia... Antonia m'a dit un jour... » Elle ouvrit brusquement les yeux et jeta sur lui un regard effrayé et suppliant : « O mon amour, tu vas me trouver abominable, lâche, tellement sotte ! » Mais il la pressait : « Poursuis, chérie, ne crains rien. » — « Elle m'a dit, continua Tullia d'une voix tâtonnante, un jour, au commencement, elle m'a demandé : « Tu n'as pas » peur ? » Elle disait : « C'est défier la mort ! » Elle disait... (Tullia serra la main de Salvator) « elle disait... « Rappelle-toi l'histoire de Laïs. » Tu sais ? La maîtresse du Sarde... Chaque jour, on voyait ses couleurs se dissoudre... comme si elles avaient servi à son amant pour la peindre. Et quand il eut mis la dernière touche, elle mourut... Elle racontait aussi que l'Arédien... qu'il ne garda sa maîtresse en vie qu'en brûlant assez tôt le portrait qu'il faisait d'elle. Salvo, balbutia-t-elle, Salvo, et si vraiment... »

— Vrai ou non, s'écria Salvator, chérie, chérie, peu importe ! Je vais détruire sur l'heure cette statue maudite. Je la hais. Et même...

— Oh ! Salvo, Salvo, répétait Tullia d'un ton désespéré, je suis lâche, lâche et insensée ! Comment pourrait-on croire en de telles sottises ? Mais pourtant... Et je sais bien que ma beauté, quand même je guérirais, sera passagère et mortelle, tandis que celle de ta Vénus... N'ai-je pas honte ! dit-elle d'une voix presque forte. Mais te quitter ! sanglota-t-elle. Ah ! je suis misérable.

— Tais-toi, cria-t-il. Crois-tu que je pourrais supporter jamais la vue de cette pierre absurde, si tu m'abandonnais ? J'aimerais mieux voir couper ces deux mains-là !

— Salvo, Salvetto, tu m'en voudras...

— Repose-toi, supplia-t-il. Repose-toi et dors. (Il se leva et lui embrassa la main avec une tendresse que l'angoisse rendait emportée.) « Demain matin, à ton réveil, poursuivit-il, ce marbre futile, cette roche dérisoire et vaine, je l'aurai concassée en gravier pour nos allées, et bientôt, bientôt tu le fouleras d'un pied alerte. Repose et dors, Tullia, je t'aime ; ne te tourmente pas d'une ombre, d'un regret aride et décharné. Rien n'a de sens ici-bas que l'amour. »

Il pressa les lèvres brûlantes pour éteindre sur elles une dernière révolte et sortit vivement.

Il se sentait allégé, presque exalté. Non que son esprit solide crût rien des fables d'Antonia. Non même — hélas ! — qu'il lui restât une ombre d'espoir de voir Tullia guérir. Mais dans la destruction de son œuvre il entrevoyait un symbole qui dépassait son malheur. Comme un refus, comme une révolte, comme une négation désespérée, farouche, hautainement dressée contre la cruauté aveugle d'une nature atrocement stupide. Insolemment dressée aussi contre la déraison des hommes et leur dérisoire agitation, leur incroyable vanité. Contre les derniers vestiges de son propre orgueil, enfin maté, enfin brisé, enfin réduit à néant. Il prit dans la resserre une cordre épaisse et des moques, et se retint de courir en traversant le jardin plein de nuit. Il pénétra dans le vaste atelier vitré. Sous la pâle lumière, l'étrange tranquillité des murs aveugles, et le profond, profond silence qu'ils enfermaient le saisirent, l'enveloppèrent dans les replis glacés de leur stagnation insensible.

Tout au fond, énigmatique et baignée de lune, la Vénus de Solare détachait sa silhouette de neige, superbe, fastueusement muette, phosphorescente, immobile et seule.

***

Au cœur d'une nuit assez chaude, le Maître entendit le marteau de sa porte. On frappait à coups pressés, plus nerveux qu'impatients. Il se leva, passa une houppelande, s'en fut ouvrir. Dans la lumière blême, il reconnut le visage tourmenté de Salvator.

— A cette heure ! s'effraya-t-il. Que viens-tu m'apprendre ?...

— Non, dit Salvator. (Il sembla au Maître qu'il tremblait.) « Non, répéta-t-il. Elle va bien. Elle dort. Venez », dit-il de façon abrupte, et ses doigts agités s'allongeaient et se repliaient.

— Elle veut me voir ? demanda le Maître étonné.

— Qui ? dit Salvator en sursautant.

— Tullia. Mais non, tu viens de dire qu'elle dormait.

— Oh ! Tullia... Oui, elle dort. Ce n'est pas elle. Habillez-vous, venez, répéta-t-il.

Le Maître ouvrit la bouche et la ferma. Le comportement de Salvator le déconcertait. Depuis quelques jours, Tullia allait mieux. Ses crises s'espaçaient, se faisaient moins dures. Les médecins, le dimanche précédent, avaient pour la première fois prononcé des paroles d'espoir. — oh ! bien réservées encore, hésitantes. Salvator avait curieusement réagi à ces bonnes nouvelles, que personne n'envisageait plus. Il avait montré une joie brève, aussitôt ternie d'une anxiété, d'une épuisante nervosité. Cela pouvait en partie s'expliquer par la timidité de l'espoir qu'on lui permettait : Tullia se relèverait sans doute, mais longtemps elle resterait à la merci d'une rechute mortelle. Toutefois, comment comprendre que, à mesure que sa femme reprenait des forces, Salvator se montrât davantage inquiet, préoccupé, en proie à des crises d'un étrange abattement ? Cette nuit encore, quelle visite singulière, dont il semblait répugner à donner la cause ! « Enfin, pensa le Maître en le regardant, nous verrons bien ce qui le trouble. »

Il dit à voix haute :

— Attends-moi cinq minutes, je viens.

Il monta passer des vêtements de laine. Une image lui revint : celle de Tullia, tourmentée d'une question qu'elle voulait poser, et n'osant pas. Salvator lui tenait la main, singulièrement passif, sans l'aider. Enfin, elle dit : « Salvo... Salvo... et... elle ?... » Il battit des yeux, sembla chercher ses mots : « Tu ne la verras plus... » dit-il, et il pâlit. Elle serra la main de Salvator avec force, laissa rouler sa tête sur l'oreiller. Elle souriait — un sourire d'un cœur en paix. Pourtant une larme franchit les paupières fermées et coula sur sa joue pâle... Le Maître n'avait jamais pensé à éclaircir la chose. De quoi s'agissait-il ?

Il fut prêt bientôt et descendit. Salvator n'avait pas bougé. Il regardait la terre et semblait perdu dans une méditation un peu hagarde. Ils se mirent en route.

— Allons, dit enfin le Maître avec une autorité mêlée de douceur. Tâche de t'expliquer.

— Il n'y a rien à expliquer, dit Salvator d'une voix grise. Je vous emmène la voir, c'est tout.

— Tullia ?

— Non. La statue.

Le Maître s'arrêta net. Salvator fit encore un pas ou deux et se retourna.

— Es-tu fou ? s'écria le Maître. Et comme Salvator se taisait, semblait attendre : « Me réveiller pour... »

— Je vais la casser, dit Salvator sans élever le ton.

— Ta statue ? La casser ! La Vénus de Solare ?

— Oui, tout à l'heure. C'est pour ça. Venez.

La surprise ôta au Maître tous ses moyens. Il suivit un temps Salvator en silence. « Mais bon sang ! éclata-t-il, et il saisit le bras de Salvator et le secoua. Vas-tu me dire ?... La casser ! Et m'emmener d'abord... au milieu de la nuit... »

— Elle va se lever demain... commença Salvator de la même voix sans timbre.

— Qu'est-ce que tu racontes ? La statue va...

— Mais non : Tullia, dit Salvator sans la moindre trace d'impatience. « Il faut qu'elle soit réduite en poudre au lever du soleil », dit-il d'une voix plus blanche encore.

« Il mélange tout », pensa le Maître. Mais enfin, par bribes, Salvator raconta les choses. Il raconta sa propre rage, d'abord. Et puis la confidence de Tullia, les fables d'Antonia. Sa promesse, à lui. Et cette espèce de joie, de hâte destructrice, cette nuit-là tandis qu'il courait vers l'atelier... Et alors... et alors...

« Je l'ai aperçue sous la lune », termina-t-il. Ce fut lui sur ces mots qui s'arrêta. Il s'approcha tout près du Maître, lui frappa deux ou trois fois la poitrine du bout de l'index. « Comprenez-vous cela ? » demanda-t-il. (Il hochait la tête d'un air incrédule.) « Il m'a fallu m'asseoir. Je suis resté là des heures, à ne faire que la regarder. »

— Tu n'as pu la frapper, dit doucement le Maître.

— Non, avoua Salvator dans un chuchotement accablé. « Pourquoi ? » cria-t-il soudain. « Je l'ai enterrée, voilà ce que j'ai fait. Et je l'ai fait d'un cœur léger, je le jure ! » affirma-t-il avec une sorte de passion. « Je me moque bien... ce que j'ai dit est vrai : la gloire est une chose impure, elle m'irrite ! Peu me chaut que... Vous me croyez ? »

— Oui, dit le Maître.

Le ton était d'une simplicité convaincante.

— Alors ? souffla Salvator. Alors ? Ils grimpaient les ruelles entre les murs des jardins. « Puisque j'ai pu l'enterrer ? Pourquoi ai-je pu l'enterrer, et pas... et pas... Elle est belle ! » lança-t-il soudain, mais il semblait qu'il en fût consterné. « Je peux bien le dire, jamais avant ce soir-là, peut-être est-ce la lune ? Jamais elle ne m'avait paru... Elle aurait pu être aussi bien d'un autre : je ne l'ai pas reconnue. Et maintenant... »

— Pourquoi m'emmènes-tu ? demanda le Maître pour l'aider.

— Pour la faire voir, avant qu'elle meure ! dit Salvator d'une voix peut-être résolue, peut-être amère. « Pour que vos yeux la voient ! » insista-t-il avec une sorte d'ironie hardie et âpre. « Patron, oh ! patron, balbutia-t-il, est-ce que je suis un hypocrite ? »

Ils arrivaient. Salvator ouvrit la grille sans quitter son patron des yeux — des yeux atterrés, presque implorants.

— Rassure-toi, dit le Maître, non : *maintenant*, tu es dans la vérité.

Il poussa Salvator devant lui :

— Conduis-moi.

La lune était au zénith, ainsi elle inondait tout le jardin d'une lumière limpide et froide. Entre deux saules, une fosse était ouverte. Auprès d'elle on voyait encore la bigue d'où pendaient les poulies et les cordes qui avaient servi à redresser le marbre.

Dans l'herbe légère qu'une brise sans violence agitait comme la surface d'un lac, la Vénus de

Solare dressait sa pâleur immobile. La lourde chevelure torsadée, que d'une main négligente elle soulevait par-dessus l'épaule, avait l'apparence translucide de ces stalactites poudreuses qu'on trouve dans les neiges. Le corps admirable, tout droit, mais souple, ferme mais adouci de courbes sensuelles, d'une blancheur de lait, mais diffus dans cette lueur de songe, et presque immatériel, semblait une illusion plus qu'une chose, une essence plus qu'un être ou un objet. Le Maître était muet. Dans le silence, il entendait les battements d'un cœur : celui de Salvator, à son côté. Il murmura :

— C'est une des plus nobles et des plus belles choses... que de toute ma vie... (Il tourna vers Salvator un visage bouleversé.) « Tu le sais, n'est-ce pas ? » dit-il presque avec violence. « Comment peux-tu... » Mais il s'interrompit et baissa la tête.

— Demain, Tullia verra la terre remuée, dit Salvator après un long silence. Elle demandera... et la mort, la mort plane encore au-dessus d'elle... qui pourrait supporter l'idée qu'elle apprît... que la statue... que je n'ai pas pu me résoudre...

— Mais la détruire ! s'insurgea le Maître sur le ton d'une plainte.

— Oserez-vous, dit Salvator d'une voix assourdie et tremblante, « oserez-vous me conseiller de l'épargner ? »

Les yeux du Maître se posèrent sur ceux de Salvator. Ils se regardèrent ainsi pendant un temps qui leur sembla interminable. Le Maître lentement secoua la tête, et ses lèvres dessinèrent plus qu'elles ne dirent : « Non ». Il chuchota avec une précipitation balbutiante : « Ni le contraire, oh ! encore moins. Salvator, dit-il avec animation, si le sculpteur inconnu de Milo revenait parmi nous pour te dire : « Ma Vénus m'appartient : » qu'elle meure ! » que lui répondrais-tu, que ferais-tu ? O mon petit, mon petit, dit-il sur un ton de tendresse et de reproche, pourquoi m'as-tu amené ? Pourquoi avoir chargé mes vieilles épaules... »

Mais Salvator prit les mains du Maître dans les siennes et le rassura d'un sourire pâle :

— Ne vous tourmentez pas d'un sacrifice auquel vos conseils ou vos protestations ne pourraient rien changer. Rien désormais ne peut la sauver. Merci, dit-il d'une voix chaude. Maintenant, vous l'avez vue. Maintenant, il me semble qu'elle ne disparaîtra pas tout entière.

Le Maître l'embrassa et dit :

— Du moins, as-tu vraiment compris ?

— Quoi donc ?

— Pourquoi tu m'as fait venir ?

Salvator s'étonna : « Mais... » il fit un geste du bras et ses yeux vacillèrent. « Je vous l'ai dit, je crois. »

— Es-tu venu me chercher l'autre nuit, dit doucement le Maître, avant de l'enterrer ? Pourquoi donc pas alors ?

Salvator suspendit un temps sa réponse : « Je ne sais pas... » murmura-t-il. De nouveau, il hésita avant de reconnaître : « Peut-être que... » (ses yeux vacillèrent encore.) « Est-ce parce que... enterrée... » (il parlait sur le ton d'une question inquiète) « je pouvais espérer qu'un jour... un jour, quelqu'un ?... »

— Tu n'as pas pu te passer des yeux des hommes, prononça le Maître. « L'as-tu compris ? » demanda-t-il en le regardant bien droit.

— Oui, dit Salvator. Mais... pourquoi ?

Le Maître leva ses mains longues pour montrer son ignorance.

— Qui le sait ? dit-il. Peut-être ne peut-on le savoir. Peut-être la vérité est-elle comme une femme : on ne peut à la fois la posséder et la comprendre. Mais c'est la vérité. Souviens-t'en, Salvator.

Il le pressa dans ses bras. Il murmura :

« Désormais, ne garde plus ton génie pour toi seul. »

Il le pressa de nouveau contre lui et se disposait à partir, quand Salvator le retint et le pria d'un ton embarrassé :

— Patron... regardez encore et dites-moi... Ne trouvez-vous pas... là, sous l'aisselle... une épaisseur un peu... un peu...

— Oui, dit le Maître. Un gonflement exagéré du pectoral. Presque rien. Toutefois...

— C'est cette lumière sans doute qui décèle l'erreur. Cela déséquilibre un peu ce côté. N'est-ce pas ? Du moins brise une ligne que l'œil devrait suivre sans heurt.

Ils restèrent tous deux à regarder encore. Et puis Salvator aspira une large gorgée d'air et dit :

— Maintenant, patron, laissez-moi. Allez-vous-en, pardonnez-moi.

Il le poussait doucement vers la porte. Ils se séparèrent avec un sourire triste.

Une fois seul, Salvator disposa derrière la statue quelques voliges qui firent un plancher de fortune. Sur ce plancher, il tendit une toile. Puis il transporta la bigue, y accrocha le palan et les cordes.

Quand tout fut prêt pour coucher la statue, il mit sa blouse. Il vérifia que le fer pesant de la masse tenait solidement au manche.

Mais, le visage éclairé d'une ironie morose, il ne put s'empêcher d'abord, avec la gradine et le martelet, de commencer par réduire, à coups légers, l'excès de plénitude qui souillait la beauté des volumes, entre l'aisselle et la gorge.

THERMIDOR

Pièce en quatre actes de CLAUDE VERMOREL

Cette œuvre a été créée le 24 mars 1948 au Théâtre Pigalle, dans une mise en scène de l'auteur et avec la distribution suivante :

Elisabeth Lebas (Babet) . . . . *Claire MAFFÉI*
Téréza Tallien . . . . . *Gisèle GRANDPRÉ*
La mère Jeannette . . . . . *Claude FERNA*
Robespierre . . . . . *Michel VITOLD*
Fouché . . . . . *Jean SERVAIS*
Billaud-Varenne . . . . . *Serge NADAUD*
Tallien . . . . . *Gérard OURY*
Duplay-Jambe-de-Bois . . . . *Pierre TRABAUD*
Saint-Just . . . . . *Marc CASSOT*
Philippe Lebas . . . . *François CHAUMETTE*
Carnot . . . . . *Maurice CIMBER*
Collot d'Herbois . . . . . *Fernand SQUINQUEL*
Hanriot . . . . . *DE FUNÈS*
Hommes et femmes du peuple de Paris, formant chœur.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, de droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1948 by Claude Vermorel.

ACTE PREMIER

L'antichambre classique, entre cour et jardin, entre le Comité de salut public et la Convention.

Le rideau, encore baissé, on entend un ensemble de voix de femmes.

LES FEMMES. — Maximilien ! Maximilien ! (Le rideau se lève. En scène des femmes du peuple de Paris.) Maximilien Robespierre ! Le voici. Non, ce n'est que Billaud. Un de ses amis du gouvernement. Un ami qui ne l'aime pas.

Billaud-Varenne sort du Comité.

BILLAUD. — Qui vient crier sous les fenêtres du Conseil ? Que voulez-vous, femmes ?

LES FEMMES. — Nous voulons voir l'Incorruptible !

BILLAUD. — Que lui voulez-vous ?

LES FEMMES. — Est-ce vrai ce qu'on dit ? Le front crevé ? Charleroi pris ? Nous venons des barrières. A pleines routes arrivent les fuyards, leur maison, leur misère en tas sur des charrettes. Les pieds gonflés de cloques après deux jours de marche, las à ne plus savoir leur nom. Tout près, dans le ciel noir, des galops sinistres approchent. Les uns disent l'orage. Mais d'autres, le canon.

BILLAUD. — Oui, devant nos portes les rois hésitaient, balançaient la hache : le Prussien a cogné le premier coup.

LES FEMMES, affolées. — Ils viennent ? C'est donc vrai ? Comme en Vendée, ils tuent les patriotes, les jettent vivants dans les puits, les clouent comme des chouettes, versent la mort goutte à goutte aux prisonniers. Ils brûlent tout. Mieux vaut pour eux désert que peuple révolté. On dit que nous serons chassés, par troupeaux, dans une grande plaine, aux pieds des princes. Un tribunal de prêtres choisira : les bons ici, les mauvais là. Et la plaine deviendra forêt, forêt de potences. Les femmes serviront au plaisir des vainqueurs.

Une femme sort du groupe.

BABET. — Cette nuit j'ai vu mon Philippe, dans les bras de Saint-Just, étendu, un trou rouge au cœur. En ce moment peut-être, il m'appelle, il a mal. Que m'importe à moi la défaite, je veux mon Philippe, je veux le revoir, je veux savoir.

LES FEMMES. — Nous voulons voir l'Incorruptible.

BILLAUD. — Elisabeth Lebas, toi, la femme d'un chef ! Pour de pareils mots de panique, ton Philippe jette sur l'échafaud les têtes les plus galonnées. S'il t'entendait...

BABET. — S'il m'entendait ! Ah ! mon amour si par-dessus les champs de nuit il peut m'entendre, il sait que tous mes jours ne sont qu'un cri vers lui. Philippe ! Philippe ! Peut-être est-il sous cet horrible écroulement de planches et de corps dans la rivière ? Peut-être est-il sur les chemins de la déroute, fuyant le sabre des hussards. Fuis, mon Philippe ! Cache-toi ! Crie grâce ! Hélas ! je le connais, le premier au-devant des balles !

LES FEMMES. — Nous disons comme elle. Nous voulons nos hommes. Et du pain pour nos gosses.

BILLAUD. — Du pain, vous en aurez quand on aura battu les blés. Et vous aurez vos hommes quand ils auront battu la Prusse.

BABET. — S'il ne m'écrit à moi, ce fou vous envoie des dépêches ? Que disent-elles ? D'où la dernière ? Billaud, cela seulement. Où est-il ?

LES FEMMES. — Où sont-ils ? Où est notre Maximilien ?

BILLAUD. — Vous ne saurez rien. Je m'en irais vous livrer des secrets de défense, à vous, que des ragots, un cauchemar jettent hors de vos lits, comme des négresses bêlantes, vers la hutte de leur sorcier. L'Europe marche sur Paris, eh bien ? est-ce donc la première fois ? Mais vous étiez alors les femmes de Septembre. Terribles, vous vous retourniez contre la trahison, vous culbutiez un trône de dix siècles et vous alliez dans les prisons couper une rouge vendange, et vous la promeniez en riant par les rues. Les survivants se sont terrés, mais ils demeurent. A l'approche de l'ennemi, comme des crabes quand revient le flot, ils sortent de leurs trous, prêts à la fête. Au lieu de larmoyer, courez dans vos sections, réclamez des patrouilles, faites sonner dans tous les cœurs un muet tocsin. Que chaque traître, et les indifférents pires que les traîtres, voient la Révolution se dresser derrière eux, l'œil flambant et le poing levé.

Les Femmes reculent, mais ne s'en vont pas.

LES FEMMES. — Babet, Maximilien ne vit-il plus chez vous ?

BABET. — Nous ne le voyons plus. Il est sombre. Il s'isole.

LES FEMMES. — L'inquiétude. Il nous aime, il a peur pour nous.

BILLAUD. — Eh bien, qu'attendez-vous ?

LES FEMMES. — Nous voulons voir l'Incorruptible. Il nous dira ce que tu caches.

BILLAUD. — Il ne dira rien.

LES FEMMES. — Il saura trouver du moins les mots qui rassurent.

BILLAUD. — Voilà bien les femmes, ronronnantes pourvu qu'on les flatte. Est-ce de mots que nous avons besoin, d'un homme ? Votre Robespierre. Tous jours lui. Il n'est qu'un membre de ce Comité. Il ne sait rien de plus qu'aucun de nous. Et se trompe comme chacun de nous.

LES FEMMES. — Jamais il ne nous a trompées. Depuis quatre ans, on sait de lui ce que l'on doit penser et faire. Il voulut empêcher cette guerre. Il nous aime. Il vit parmi nous. Il n'a pas de secret pour nous. Il sait, il nous dira. Où est-il ?

BILLAUD. — Vous avez roucoulé les mêmes mots pour tous les traîtres, pour celui qui vient de lâcher sa grande gueule dans le son et pour le traître Hébert, le traître Dumouriez, le traître Mirabeau, le gros roi traître.

LES FEMMES. — Traître toi-même, oses-tu leur comparer notre Robespierre ? Le guide ! l'Incorruptible ! Sans lui, où serions-nous ? Ingrat, où serais-tu ?

BILLAUD. — Dans une République, l'ingratitude est prudence et sagesse. Malheur à celle où devient nécessaire le mérite d'un homme, sa vertu même.

BABET. — Avoue-le. Tu le hais. Tu as peur de lui. Peur de Saint-Just. De mon Philippe.

BILLAUD, descendant sur elle. — Moi peur ? Petite garce... Mais vais-je laisser dévorer mon temps par ces femelles inconscientes ? L'aube me trouvera les yeux brûlants sur mes dossiers, pour quelle autre journée de fournaise ! Sortez, folles, ou j'appelle la garde.

Entre Duplay-Jambe-de-Bois.

DUPLAY. — Quel est ce sabbat de chattes au bord d'une gouttière ?

BABET. — Simon. Frère, toi son garde du corps, tu dois savoir...

LES FEMMES. — Où est l'Incorruptible ?

DUPLAY. — Il vient d'entrer au Comité. Par le quai.

LES FEMMES. — Courons le voir.

Elles sortent en courant.

DUPLAY. — On n'entre pas au Comité. Moi-même... arrêtez. Sacrées femmes, toujours après lui...

Il les suit. Billaud reste seul.

BILLAUD. — Il en est, m'a-t-on dit, qui portent son portrait sur leur sein comme un scapulaire. Ah ! foule dévote, te faudra-t-il toujours une tête au-dessus des autres pour hurler autour ? Mais il y a une autre façon de hurler autour d'une tête au-dessus des autres. Elles voulaient savoir. Et nous n'en savons pas plus qu'elles.

Il rentre au Comité. Entrent par le fond Tallien et sa maîtresse, Téréza Cabarrus.

TALLIEN. — Pourquoi veux-tu qu'il me rappelle sinon pour me faire payer.

TÉRÉZA. — Achète-le.

TALLIEN. — L'Incorruptible ?

TÉRÉZA. — L'intégrité s'achète aussi, Lambert Tallien, tu le sais bien, un peu plus cher.

TALLIEN. — Il vit d'oranges, chez un ouvrier. Il ne touche même pas ses mandats de député.

TÉRÉZA, souriant. — Il aurait aboyé pendant cinq ans, aligné plus de tombes qu'un roi pour aller rompre le pain noir avec des gens qui puent la vaisselle et la colle ? Propagande ! Ou prudence. Il cache ses plaisirs comme un chat ses crottes. Toi aussi, je t'ai vu arriver à Bordeaux, mon farouche petit commissaire. Et puis, les nobles dames et les petits cadeaux, les soupers au champagne, et la gentilhommière, la belle vie qu'ont toujours menée tous les princes, on ne les a pas méprisés longtemps.

TALLIEN. — Pas lui, pas lui. Il croit ce qu'il dit. Il fait ce qu'il dit. La sueur, les ongles cassés, la volupté d'un champ cultivé de nos mains, son Saint-Just nous les promet à tous. Des fous, te dis-je ! Pire, des chastes.

TÉRÉZA, avec un sourire. — Je demande à voir.

TALLIEN. — Si tu avais la moindre chance, je te traînerais moi-même chez lui. Que me faites-vous dire, mon ange ?... Si tu avais vu ses yeux verts. Un seul regard, mais pareil à la marque grésillante sur le bœuf. Je l'ai salué à deux mains et je suis resté là, stupide, regardant mon chapeau, comme si ma tête y était restée.

TÉRÉZA. — Dix en ont fait autant et plus que toi dans leurs missions : Fouché, Barras, Carrier, Rovère. Rappelés, menacés comme toi. Députés comme toi. Vous avez des amis. Il faut un débat pour vous arrêter.

TALLIEN. — Nos amis ! A peine aura-t-il pointé le doigt vers nous, tu les verras plonger le nez dans leur pupitre et lâcher ton regard et filer au vestiaire, je le sais, je l'ai fait ; j'ai vu, il y a trois jours, chaque phrase agrandir autour de Danton le vide et le silence, comme un cercle se débroussaille autour de l'arbre condamné.

TÉRÉZA. — Les Prussiens vont venir arranger nos affaires, et sinon... Je suis femme, je sens les choses. Je ne crois pas qu'il dure, il inquiète trop de gens, de gens puissants.

TALLIEN. — Que dis-tu ?

TÉRÉZA. — J'entends les amis de mon père. Ils misaient sur lui, le voyant homme d'ordre, croyant, bien mis, comme autrefois ; mais les lois nouvelles les gênent, et celles que promet Saint-Just les épouvantent. Des choses se préparent... Il suffit de gagner du temps...

TALLIEN. — Du temps ! Ce n'est pas toi qui risques de monter avant huit jours mettre la tête à la lucarne. Pourtant, n'est-ce pas pour l'adorable Téréza que nous avons saigné quelques bourses réactionnaires ? Ce diamant, c'est le passeport de ta crapule d'émigré. Ces bracelets, les menottes tombées des bras de la petite duchesse. Et ces grosses perles, la demi-douzaine de gueules d'affameurs que j'ai laissés courir pour que tu soies belle.

TÉRÉZA. — Tu as épargné quelques vies, en rougis-tu ? On nous en tiendra compte, chéri : les Prussiens sont à Lille.

TALLIEN. — N'est-ce pas, marquise? On s'est pourvue de répondants. On couche avec les nouveaux maîtres, mais on fait partie des anciens qui peuvent être les prochains. Mais pour moi, Tallien, le fils de laquais, le régicide ? La corde au cou, trois heures de râles sur la roue, un cheval à chaque patte jusqu'à ce que le poil blanchisse et que j'éclate en lambeaux ! Malheur ! Avoir sauvé Bordeaux, fait une République et n'être plus que ce guignol balancé entre deux échafauds. Qui vient là ? File, je ne veux pas qu'on te voie près de moi.

TÉRÉZA, soudain dure. — Ne songe pas à me lâcher, Tallien, ni à me vendre après avoir vendu à la racaille tes quatre sous de boniment.

TALLIEN, la caressant, mais avec un air étrange. — Qu'allez-vous imaginer, mon ange ? Quoi ? Autour de ce col de colombe, au lieu de perles, un collier de sang ? Le souci nous chauffe la tête. C'est Fouché. Je vais lui parler. Vois nos amis, tu as raison : avec les Prussiens et les Princes, ceux qui auront su s'engraisser à temps n'auront pas grand'chose à craindre.

Téréza sort. Entre Fouché.

FOUCHÉ. — Eh bien, cher Tallien, on est heureux

d'être de tes amis. Le traître Hébert en terre gonfle le grand Danton d'une sève nouvelle. Et voilà Paris en danger comme il y a deux ans. C'est l'heure de ton maître. Il va retrouver sa voix de bronze du 10 août pour...

TALLIEN, le coupant. — D'où sors-tu ?

FOUCHÉ. — J'arrive de Lyon.

TALLIEN. — Le traître Hébert, ton patron ! Le grand Danton, toi qui l'appelais « gros turbot à vider, idole pourrie ». Quelque chose va plus vite que le coche, plus vite que Fouché ne retourne sa veste : le couteau. Depuis hier, la grande gueule de Danton qui faisait dans la foule comme l'orage dans la mer, le ventre de Danton tout secoué de rires, de la tripe au fumier.

FOUCHÉ. — Quoi ? Lui qui était...

TALLIEN. — Il a été. Un de plus.

FOUCHÉ. — Nul ne m'en a parlé.

TALLIEN. — Parle-t-on du vaincu de la veille ?

FOUCHÉ. — Qui a osé ?

TALLIEN. — Qui, il demande qui ! Mais son plus cher ami, le nôtre, celui qui te convoque pour te pousser affectueusement dans les bras sanglants de la Veuve, le petit pommadé, le grand inquisiteur, le robin binoclé de noir, le dieu du peuple...

FOUCHÉ. — Robespierre ?

TALLIEN. — Comme un chat qui a peur, qui avance, qui recule, voulant, ne voulant pas, lorgnant la grosse bête fascinée, soudain il a jeté la patte à droite, à gauche : Hébert, Danton. Les géants écroulés, il paraît grand. Il veut plus : être seul. Combien de jours survivrons-nous à nos deux chefs ? Nous allons, nous venons comme des mulots dans les blés. La mort descend sur nous en cercles, inscrite déjà dans l'œil du rapace. Quoi ? Parce que ce châtré aura rêvé d'une république de prix de vertu, parce que nous avons... confisqué du bien d'aristocrates au profit de la Révolution... La Révolution, n'est-ce pas nous ? Nous qui lui avons tout donné ! Te laisseras-tu saigner sans défense, Fouché ?

FOUCHÉ. — Ami, j'ignore pourquoi tu tiens à m'associer à tes soucis. Merci de ta confiance. Mais je n'ai quitté Lyon que pour ses brouillards. Ils n'ont rien valu à ma petite fille. Sa vilaine toux est ma seule inquiétude. Hébert n'était plus mon ami ; Robespierre l'a toujours été. J'ai traqué comme lui les ultras de gauche, les ultras de droite. Les dernières têtes avant mon départ : le procureur et le bourreau.

TALLIEN. — Les morts gardent mieux le silence : on te retrouve, double face. Et je ne doute pas que tu n'aies en tes poches, dans la droite, la liste des cadavres, preuve de ta rigueur, et dans la gauche celle de ta clémence : les témoignages des graciés. N'espère pas lui échapper, Fouché l'anguille ; sa méfiance a des griffes de fer. Les deux mille tombes de Lyon, passe encore, mais il aura quelque peine à comprendre comment tu es devenu si riche en si peu de temps. (Changeant de ton, complice.) Barras est allé le voir. Il s'est expliqué, justifié, aplati. Pendant une heure, pas un mot de réponse. Une heure quand on parle seul, c'est long. Un laquais, du moins, on le regarde ? Transparent, Barras, inexistant. Déjà son ombre. Barras devait ramener de Marseille une pleine voiture d'objets d'or réquisitionnés, de bijoux, de trésors d'église, et le produit de l'emprunt forcé, huit mille sacs pour ce vieux Cambon. Il arrive aux Finances et, consterné, leur sort, au lieu des sous, un superbe certificat local, bleu de tampons, attestant qu'en route, dans un marais, mais un traître, un ci-devant de marais, sa voiture avait, hélas ! versé, engloutie à ses yeux impuissants.

Il a un gros rire.

FOUCHÉ, froidement. — Oui, collègue, il est temps qu'un chef pur vienne mettre fin à la regrettable habitude que chacun a prise de voler l'Etat. A propos, l'ignorais-tu, j'appartiens presque à sa famille. Je devais épouser sa sœur. Elle a gardé pour moi un faible inexplicable. Je suis marié ? Aujourd'hui, on divorce aisément. Au revoir, Tallien. Si je peux quelque chose pour vous auprès de lui, comptez sur moi. Du moins soyez sûr que j'oublierai ces confidences.

Tallien, suffoquant, dégrafe sa cravate. Fouché va entrer au Comité. La porte s'ouvre. Paraissent deux officiers portant des flambeaux, Carnot, les bras chargés de dossiers, puis Collot d'Herbois. Brouhaha de paroles mordant l'une sur l'autre.

COLLOT. — Fouché ! Heureux de te revoir. Des nouvelles de la bataille ?

FOUCHÉ. — C'est vous qui m'en demandez ?

COLLOT. — Le dernier venu en sait plus que nous.

CARNOT. — Pas un courrier depuis deux jours. Pas un mot de Saint-Just.

COLLOT. — Le front crevé, Charleroi pris, il y a de quoi être discret.

CARNOT. — Il n'en aura fait qu'à sa tête.

COLLOT. — On la perd à ce jeu-là.

Ils se taisent. Robespierre est entré, suivi de Duplay-Jambe-de-Bois, son garde du corps. Fouché fait un pas vers lui, souriant.

ROBESPIERRE. — Fouché ? Ici ? Et on l'accueille ? Et on s'empresse ?

Le premier, Tallien s'écarte. Sous le regard dominateur, un à un, ils se détachent.

FOUCHÉ. — Maximilien...

ROBESPIERRE. — Ici le massacreur ? L'extrémiste enrichi, le complice des traîtres ?

FOUCHÉ. — Laisse-moi t'expliquer...

ROBESPIERRE. — Comment tu as exterminé, canonné une ville française ? Pêché l'or dans le sang, fait de la terreur une bonne affaire ?

FOUCHÉ. — Permets-moi de te dire...

ROBESPIERRE. — Tout est dit.

FOUCHÉ. — Au nom de notre amitié...

ROBESPIERRE. — Tes vrais amis ne sont plus là. Ils t'attendent. Ailleurs.

FOUCHÉ. — Où donc ?

ROBESPIERRE. — Dans la fosse d'Hébert. Il reste quelques places.

Un lourd silence. Fouché s'apprête à sortir.

FOUCHÉ. — Je n'y suis pas encore. Celui qui voudrait m'y pousser, qu'il craigne d'y choir avant moi. (Il se retourne sur le seuil.) Tu as tort de refuser les mains qui s'offrent, on n'en a jamais trop. Tort de ne pas savoir absoudre. Et tort d'être si sûr de toi : sur la boule du succès, tout seul, on ne se maintient pas longtemps. Tu réfléchiras. Au revoir.

Il sort. Tallien sort de l'ombre.

TALLIEN. — Il te menace, il ose ? A l'instant il me proposait de marcher contre toi. Il faut se saisir de lui avant qu'il prenne le large.

Il se dispose à écrire.

ROBESPIERRE. — Tout ce que Paris compte de forbans se donne-t-il des rendez-vous dans l'antichambre du pouvoir ?

TALLIEN, sans vouloir comprendre. — Nous allons lui signer un de ces billets de guillotine...

ROBESPIERRE. — Plats valets qui nous ont dérobé la foudre, à genoux devant un pourboire, à genoux devant un jupon.

TALLIEN. — Je sais ce que tu vas dire. J'ai appris, moi aussi, trop tard, que cette femme trafiquait sous mon nom des pardons et des grâces.

CARNOT. — Oui, les nouvelles Du Barry coûtent aussi cher à la République qu'aux princes.

Entre Billaud.

TALLIEN, perdant pied. — Camarades, puisse mon exemple vous montrer à tous par quelles basses ruses, exploitant nos humaines faiblesses, l'adversaire essaie de suborner les meilleurs des nôtres. Mais quoi que fût pour moi cette ennemie publique, Brutus hésita-t-il à sacrifier son fils ? Je vais de ce pas chez Fouquier, je signerai l'ordre moi-même.

Il sort précipitamment, Duplay sur ses talons.

ROBESPIERRE. — Plus ignobles encore que je ne le pensais. Et l'on devrait traiter ces gens en mandataires sacrés du peuple ? (Il dépose un dossier sur la table.) J'ai déposé cette loi sur le bureau de l'Assemblée. Assez de procédure. L'instruction sur notre ordre. Ils ont partout trop de complices. Plus de délai que celui de les démasquer. Plus de témoins : la conscience des juges. Plus de défense : à défendre les traîtres, on conspire. Vos signatures : la dernière charrette emportera ces pourritures de la République. Et celle-là, pour la voir passer, j'ouvrirai grands mes volets clos, car la Liberté marchera derrière elle.

Billaud silencieux vient jusqu'à lui, lui arrache ses papiers.

BILLAUD, violent. — Non. (Un temps.) Un dépôt de loi sans nous consulter ?

ROBESPIERRE, étonné. — Tout ici se fait en confiance d'ordinaire !

BILLAUD. — Une loi de cette importance ? Qui mettrait l'assemblée sous la hache !

ROBESPIERRE. — Elle vient de la voter.

BILLAUD, hurlant. — Vote extorqué, le Comité te désavoue. Qui te crois-tu ? Et vous, on veut abattre vos amis, vous regardez les mouches au plafond ?

ROBESPIERRE. — Eux, vos amis. Les avez-vous vus, pour sauver leur tête, prêts à vendre leur âme, leur femme, vous-même, la République !

BILLAUD. — J'ai vu, oui, j'en ai rougi, deux vétérans, qui, presque seuls, ont maté des provinces, trembler devant toi. Et tu l'acceptes. Et tu en jouis. J'ai vu ton sourire, toi qui ne ris jamais, celui qui te mangeait la face malgré toi, le soir de ta fête-Dieu, quand tu marchais à dix pas de nous tous, le sourire du dompteur, le sourire du tyran.

CARNOT, se levant. — A demain vos disputes. Vingt dossiers vous attendent. (Il congédie les Gendarmes.) Oui, à demain vos disputes, ou les Prussiens vont venir vous mettre d'accord.

BILLAUD. — Il faut un jour pour chasser l'étranger, Carnot, cent ans pour extirper la monarchie : il nous la ramène.

ROBESPIERRE, désorienté. — Moi tyran, parce que je veux frapper les derniers traîtres...

COLLOT. — Et les traîtres ce ne sont pas les cent mille espions de Paris, mais, quand le feu est au logis, les gaillards qui peuvent l'éteindre, fût-ce avec des seaux de sang. Eux qui se sont déjà compromis à mort pour la République.

ROBESPIERRE. — Qui l'ont compromise et la corrompraient. Je crains leur invasion plus que l'autre, oui, Billaud ; il faut un jour pour chasser l'étranger, cent ans ne refont pas une révolution pourrie. Si des chefs qu'on autorise à tuer s'autorisent à voler, si nos militants se conduisent comme des ministres d'hier, si la politique devient la ressource de ceux qui n'en trouvent pas d'autre, du haut en bas de la fonction publique, les sous-ordres suivront, les malins déborderont les purs, ce pays nous craindra peut-être ; il nous méprisera, souhaitera notre fin. La République, c'est l'honnêteté, le civisme. La République, c'est la vertu.

BILLAUD. — Ta vertu ? Pour assurer « Cela est bien, cela est mal », il nous faudra ce pur, ce pape ? Avoue, tu hais en eux les mécréants, les trousseurs de soutane, pilleurs de tabernacles, qui peuvent t'empêcher de nous ressusciter ce que nous avons eu tant de mal à détruire même en nous : la foi, la peur de l'invisible. Et la résignation : vous êtes ici-bas pour souffrir ; votre salut n'est pas en vous ; prions, mes frères ! Et voici le nouveau sauveur.

ROBESPIERRE. — Tu as été prêtre, on le voit : celui qui empêche de dire la messe est plus fanatique que celui qui la dit. Oui, je les accuse, quand il faut gagner un peuple, chrétien depuis dix-huit siècles, de l'affoler, de le rejeter vers nos adversaires, d'ouvrir soudain ce vide dans la foule des âmes habituées à Dieu.

BILLAUD. — Et à leur roi : achève, il leur en faut un autre.

ROBESPIERRE, s'animant. — Assez de cette accusation de dictature, cueillie sur le charnier de mes calomniateurs. Si j'étais ambitieux, aurais-je rebuté ces valets qui s'offraient.

COLLOT, cherchant à entraîner Carnot. — Il ne veut que les siens, des domestiques de confiance.

CARNOT. — Une nuit perdue : vous êtes tous des fous.

ROBESPIERRE. — Moi tyran, où sont mes soldats ?

BILLAUD. — Maladroit qui se sert du sabre ; tu veux régner avec des juges, inquisiteur.

ROBESPIERRE. — Moi, surveillé par vous, moi soumis à la loi !

BILLAUD. — Toi, tapi sous la loi, comme un chat dans les herbes. Crois-tu donc qu'à travers tes lacets endormeurs, dénoncé par ces têtes pourpres qui sombrent tout à coup, nous ne voyons pas ton chemin vers nous ? Nous nous trouverions seuls face à face avec lui. Et la loi, ce serait ses mâchoires.

Robespierre s'assied, balbutiant.

ROBESPIERRE. — Et je vous croyais mes amis.

BILLAUD. — Danton l'était. Et Camille depuis vingt ans.

ROBESPIERRE. — Misérables ! Vous m'avez contraint à les perdre.

Il se cache le visage dans ses mains.

COLLOT, qui s'enhardit. — Joue les justes persécutés, la larme à la lunette et l'âme plein la bouche, tu ne nous abuseras plus.

BILLAUD. — En perdant la face, il trouve son visage : homme du passé, de la perruque aux escarpins.

CARNOT. — Hommes du passé, nous le sommes tous.

COLLOT. — Incorruptible ! Il voulait tout prendre à la fois.

BILLAUD. — On te connaît, enfin.

Robespierre s'est levé.

ROBESPIERRE. — Et moi je vous découvre. Et je comprends cette sourde journalière opposition qui dresse enfin en bouclier aux scélérats ceux qui furent de moitié dans leurs crimes.

COLLOT, touché. — Que dit-il ?

ROBESPIERRE. — Frère, d'où qu'ils viennent, des purs, je traquerai les traîtres où qu'ils soient...

Collot se précipite sur lui.

COLLOT. — Crache-le donc ; j'étais à Lyon avec Fouché.

ROBESPIERRE. — Malheur à qui se nomme !... Vingt mille comités m'en ont donné mandat...

A son tour Billaud fonce. Ils parlent tous ensemble.

BILLAUD. — La menace des clubs ? La loi de tes politiciens de bistros !

COLLOT. — Ose donc, foutriquet.

ROBESPIERRE. — Qui prendra la main des coupables devra les suivre jusqu'au bout.

Ils l'ont empoigné au collet, le secouent, hurlent avec lui des paroles confondues : La rue contre le gouvernement ?... il avoue... il veut notre peau... C'est un curé... un curé !... Révolutionnaires ou pas, les gredins restent les gredins... Carnot essaie de les séparer. Les Prussiens sont à Lille, la boutique flambe, et vous vous égorgez. Un jeune homme est entré. Militaire. Très beau. Couvert de poussière. Ils ne l'ont pas entendu. Il déboucle son ceinturon, jette son épée sur la table : elle heurte un buste de bronze de la République, qui roule sur la table. Au bruit, ils se retournent, Carnot se lève.

BILLAUD. — Saint-Just !

Saint-Just va fermer la fenêtre.

SAINT-JUST. — Le peuple vous écoute. (Ils se calment, se rajustent.) Je songe à ce qu'il adviendrait d'une armée dont les chefs, en pleine bataille, se conduiraient comme vous faites.

Ils sont venus à lui, sauf Robespierre, qui reste comme stupéfié.

TOUS, ensemble. — Où sont-ils ? Est-il vrai que Charleroi... L'armée de Meuse...

CARNOT, agressif. — Pourquoi nous as-tu laissés sans nouvelles ?

SAINT-JUST. — Et toi, pourquoi cet ordre imbécile à Jourdan d'expédier sa cavalerie nécessaire aux combats en plaine à Pichegru qui n'en a que faire pour un siège ? S'il avait obéi...

CARNOT. — Il a osé ?

SAINT-JUST. — Non, moi.

CARNOT, grondant. — Nous t'avons délégué pour signifier les ordres, non pour les discuter. Mes plans sont indivis, je te rends responsable...

SAINT-JUST, avec une froideur voulue. — Je veux l'être. Et que le soient les généraux. Poussés comme des pions d'un bureau de Paris, harcelés par tes paperasses, ils en ont assez.

CARNOT, s'excitant. — Et nous aussi. Assez de toi, petit juteux sanglant qui se croit stratège pour avoir introduit le mouchardage dans la troupe...

SAINT-JUST, sourit, regardant froidement autour de lui. — Nous ? Qui, nous ?

CARNOT. — Moi, Cambon, Lindet, Barère. Ceux qui font marcher la boutique pendant qu'on divague et pérore.

SAINT-JUST. — La vieille armée réactionnaire. La banque à demi étrangère. La carrière nid de ci-devants. Les riches.

CARNOT. — Ce sont tes pauvres qui ont donné l'argent pour cette guerre ?

SAINT-JUST. — Ils n'ont à donner que leur sang. Mais ils ne nous le vendent pas.

BILLAUD, bourru mais affectueux. — On sacrifie plus aisément sa vie à la patrie que sa fortune. Voulais-tu que l'or émigre, Saint-Just, comme la noblesse ? Où est l'armée ?

SAINT-JUST, toujours très froid. — Si les riches veulent se mettre hors la patrie, on les y mettra. Il y a des cailloux à casser sur les routes. L'argent des ennemis de la Révolution, en êtes-vous encore à le solliciter ? Il y a trois mois vous avez décrété le partage des biens des traîtres entre les pauvres. Ils attendent toujours. Leurs fils murmurent à l'armée.

CARNOT, criant. — Moi vivant, jamais ta loi ne passera.

SAINT-JUST. — Toi vivant ?

CARNOT. — Ta loi de vol !

SAINT-JUST. — Tu l'as votée.

CARNOT. — Je l'ai subie.

SAINT-JUST. — Une paperasse de plus, n'est-ce pas, dans ce pays où l'on ne fait des lois que pour les violer.

COLLOT. — Les nouvelles sont si mauvaises que tu cherches des coupables ?

BILLAUD. — Que veux-tu dire avec ces murmures ? Les conscrits flanchent ? L'armée se débande ?

CARNOT. — Qui t'a permis de revenir ? Tu fusilles les déserteurs.

BILLAUD, hurlant cette fois. — Où est l'armée, Saint-Just ?

COLLOT. — Vous la verrez revenir assez tôt, battue, glorieuse, prête à vous pendre. Avec l'accord de l'ennemi. (Désignant Robespierre toujours figé.) Et la bénédiction de celui-ci.

Un grand bruit de foule approche,

BILLAUD, courant au fond. — Ecoutez ? Ces clameurs... ces flambeaux...

COLLOT. — La foule sait et vient déjà hurler sous nos fenêtres.

CARNOT, criant. — Tu l'as voulu, Billaud. Un gamin de vingt ans, dictateur de la mer au Rhin.

COLLOT, en même temps. — Pas un gouvernement ne survit à la défaite.

Le tumulte a grandi. Irruption d'hommes et de femmes. Devant le Comité, ils s'arrêtent soudain, font silence. Un jeune officier sort de cette foule, les bras chargés de drapeaux, Babet rayonnante à son cou. Il les jette aux pieds de Robespierre. Un grand cri de la foule. Un autre silence.

BILLAUD. — Que signifie... ces drapeaux... Toi, Philippe ? Mais, alors... (A Saint-Just :) Pourquoi ne nous as-tu pas dit...

SAIN-JUST, au jeune officier. — Raconte, Philippe.

Philippe Lebas détache les bras de Babet, s'avance.

LEBAS. — Ce soir, après une bataille de deux jours, après avoir cinq fois forcé la Sambre, quatre fois rejetée par un mur de mitraille, hachée, sabrée, noyée, broyée, l'armée républicaine a pris Fleurus, Charleroi s'est rendu ; tout le front s'ébranle. De la mer à la Meuse, la jeunesse de France enfin jaillit de terre et, comme des feuilles mortes, balaye les hordes des rois.

LES HOMMES et LES FEMMES, dans un formidable cri. — La victoire !

LEBAS. — Dix mille envahisseurs mordent la terre qu'ils voulaient prendre. Tous leurs canons ! Tous leurs fourgons. Tous leurs drapeaux !

LES HOMMES et LES FEMMES. — La victoire !

Embrassades générales. Babet se rejette au cou de Lebas.

BABET. — O monde noir qui s'illumine. Philippe est dans mes bras.

Et tandis que Lebas embrasse Robespierre, Billaud, Saint-Just, Duplay-Jambe-de-Bois, qui aidait à porter les drapeaux, sort de la foule.

DUPLAY. — Gloire à l'armée, la voix tonnante de la France !

HANRIOT et LES HOMMES. — L'armée du peuple ! qui rend la joie au peuple !

BABET et LES FEMMES. — L'armée de nos hommes ! et qui nous rend nos hommes !

DUPLAY et LES HOMMES. — L'armée de la Justice ! qui va rendre au monde ses droits ! Et, pour monnaie de ses boulets, la liberté !

Tallien, rentré avec la foule, en jaillit, théâtral, serre aussi Saint-Just sur son cœur.

TALLIEN. — Gloire à Saint-Just qui a brisé l'épée des rois !

HANRIOT et LES HOMMES. — Gloire à toi, Robespierre le vigilant, le pur !

BABET et LES FEMMES. — A toi Billaud, le laborieux. Pardonne-nous. Nous étions folles.

BILLAUD, les embrassant. — Allons, tout est oublié.

Tallien ramasse les drapeaux.

TALLIEN. — Allons offrir ces étendards à l'Assemblée. Saint-Just, viens lui raconter la bataille.

SAINT-JUST. — Va, toi, Philippe. Pour une fois qu'un vrai soldat profite aussi de la victoire.

TALLIEN, regardant Robespierre. — Et que demain soit jour de fête et, pour tous, de concorde et de paix.

HOMMES et FEMMES. — Bal et fanfare jusqu'au matin.

Ils sortent en tumulte, criant et chantant.

CARNOT, à Collot dans l'ombre. — Beau coup de théâtre, Collot. Prends de la graine pour les tiens.

Saint-Just revient entre Billaud et Robespierre, tandis que s'éloignent les chants, les cris et la musique.

SAINT-JUST. — Billaud, Maximilien. Cinq mille jeunes hommes qui étaient tout élan vers l'avenir sont fauchés sur les champs de Fleurus. Mais leurs corps égrenés, déjà semblables à la terre, crient encore. Serez-vous sourds à cette voix qui submergea les lignes imprenables du vieux monde ? Ici comme là-haut, l'union. Ici comme là-haut, l'action. Et pour ce qui s'oppose à notre pas de charge, le glaive. Voilà le message des morts. Et de l'armée.

Robespierre s'approche.

ROBESPIERRE. — De l'armée ?

BILLAUD. — Tu as raison, Saint-Just. Que la victoire tombe enfin sur nos querelles comme un rideau sur un carnage de théâtre. Relevons-nous devant les bravos, souriants, la main dans la main. Les mots ne tuent pas. Comme dans les brouilles de famille, nous nous disons les pires choses et nous nous tombons dans les bras. Ta main, Maximilien.

Robespierre ne répond pas. Il relève le buste de la République, prend sur la table l'épée de Saint-Just, vient à lui.

ROBESPIERRE. — Ton père était soldat, Saint-Just ?

SAINT-JUST, étonné. — Oui.

Robespierre lui rend son épée. Il se tourne vers Billaud.

ROBESPIERRE. — Pour l'offenseur, l'injure est gravée sur le sable, Billaud.

BILLAUD. — Allons, comprends... cette chaleur, l'angoisse, l'habitude d'appeler traître celui qui ne pense pas comme nous ; ces bonds que fait mon sang à la seule pensée d'un maître, mon sang d'enfant que son père battait... La victoire change tout. La liberté, c'est supporter son contraire. Tu as notre confiance, mais la Révolution a besoin des Fouché.

ROBESPIERRE. — Comme l'amour des débauchés ?

BILLAUD. — Peut-être.

ROBESPIERRE. — Les mots pour toi ont vraiment peu d'importance. Et nous croyons dire les mêmes ; mais, depuis peu, ils couvrent, je le crains, des mondes étrangers. Nous nous verrons demain, Saint-Just, chez moi. Je ne paraîtrai plus ici.

BILLAUD. — Quoi ?

SAINT-JUST. — Il faut sur l'heure exploiter la victoire ; tout nous devient possible.

ROBESPIERRE. — Demain. Je veux voir clair dans tout ce que je viens d'apprendre.

Duplay veut le suivre ; il l'arrête d'un geste et sort.

BILLAUD. — Ah ! bloc de marbre !... (Il se contient.) Ne l'imitons pas. La loi qu'il nous jette au visage, je l'accepte. (A Saint-Just :) Mais revoie-la, nous te faisons confiance.

COLLOT, bas. — Tu nous livres, Billaud.

BILLAUD. — A-t-on jamais impunément louché vers mes amis ? (A Saint-Just :) Ramène-le. Et, bon Dieu, toi qui t'es dégraissé des baves séculaires, nettoie-lui l'âme de ses songes, de cette illusion de rallier les cagots. Ils ont peur, ils le flattent. Je la connais, l'Eglise ; j'ai porté le froc. Elle a rentré ses bras, la vieille pieuvre, on n'en a coupé qu'un. Dans son trou romain, elle sait attendre. Allons, Carnot. La victoire pour nous, c'est cinquante dépêches, deux nouvelles nuits blanches, nos sacs de sang, faits pour crever des rosses à travers prés et bois, remis à bouillir dans ce four. (Avec une bourrade affectueuse.) Saint-Just, on t'attend au rapport.

Il rentre dans la salle du Comité. Carnot le suit sans un mot. Collot hésite et leur emboîte le pas. Saint-Just reste seul avec Duplay-Jambe-de-Bois.

SAINT-JUST, regardant à droite et à gauche par où sont sortis Robespierre et Billaud. — Porteurs de robe, oui : hommes d'église, hommes de loi, disputeurs de procès, éplucheurs d'évangiles, je me sens à cent ans d'eux tous. Mon père soldat ? Qu'a-t-il voulu dire ? Que semble-t-il craindre ? Toujours ce rideau qu'il tire sur ses sentiments, ces nerfs de femme, ces bouderies d'enfant.

DUPLAY. — On l'écœure d'injures.

SAINT-JUST. — Il veut changer le monde et ne pas être calomnié ?

DUPLAY. — Il est malade. Il est si las.

SAINT-JUST. — C'est bien ce qui m'effraie : un chef si tenté de prendre sa fatigue pour celle de ses troupes.

DUPLAY. — L'accuses-tu d'avoir donné ses forces à la cause ?

SAINT-JUST. — Tu lui as donné ta jambe, volontaire de Valmy ; es-tu toujours soldat ?

Duplay baisse la tête. Un silence.

DUPLAY, d'une voix sourde. — Toi, Saint-Just, infidèle ?

SAINT-JUST. — Ah ! fidèle, hélas ! trop fidèle, car je sais maintenant ce que le sort suspend aux nerfs d'un chef. (Il songe.) Hier matin, après trois nuits de veille, en pleine action, une petite brute d'officier me tient tête et son cri, soudain, comme une épingle, crève un papier plein d'eau, fait tout claquer en moi. « Puisqu'ils savent si bien, qu'ils fassent ce qu'ils veulent ! Que ruissellent sur nous les armées de l'Europe. » Je rentre sous ma tente, je me couche. On m'assiège : les Prussiens sont au pont. S'ils passent, s'ils nous coupent, le front cède, ouvre la route de Paris. Je souriais : une indifférence béate... Philippe m'a fait boire. Et j'ai foncé...

DUPLAY. — Si notre chef faiblit, Saint-Just, il faut bien plus encore, nous tous autour de lui, le soutenir, l'aimer.

SAINT-JUST. — S'il était seul à s'engourdir... Mais le torrent de foi qui nous porta se glace. Et songe, cher Duplay, à la déraison de notre entreprise. Avec ce peuple mou, profiteur, versatile, ce peuple à qui pourtant nous vouons notre vie, faire une Sparte. Tailler comme un sculpteur, mais sur l'homme vivant et sur l'événement croulant comme du sable. Bouleverser le monde avant de le connaître ; avant d'avoir vécu, refaire la forme des jours. Est-ce un jeu pour des hommes, pour si peu d'hommes ? Une défaillance, la terriblement lente histoire que nous forçons se vengera, les dieux nous puniront cruellement.

DUPLAY. — Qu'importe si nous triomphons. Te vois-tu vieillard, mourant dans un lit ?

SAINT-JUST, souriant. — Qui m'aurait vu il y a sept ans : un petit débauché promis aux basses aventures. J'ai glacé mes sens, ferré mon âme... Là est le salut, l'avenir : une jeunesse dure, pure. Et nous d'abord oui, Duplay, tous ensemble comme des guerriers rivés par des chaînes, toi, moi, mon Philippe...

Entrent Babet et Philippe Lebas.

BABET. — Mon Philippe, mon beau soldat. Tous ces vivats, ces lumières, ces chants, pour mon Philippe, pour mon homme ! Ah ! tout tourne et tinte et mon cœur bat si fort qu'il me semble être toute comme une cloche en fête. Dans cette même salle, t'en souviens-tu, il y a un an...

LEBAS. — Un an déjà. Non, un peu plus.

BABET. — Tu sais la date ?

LEBAS. — Le 2 juin. Le soir, tombaient les Girondins.

BABET. — C'est là que mon Philippe, pour la première fois, m'a dit...

LEBAS. — « Babet, je vous sais bonne, je veux me marier, mais mes charges me lient. Trouvez-moi, voulez-vous, quelque fille, même sotte, même infidèle, mais jolie et qui me donne de temps à autre ce petit verre d'alcool insignifiant mais nécessaire qu'on nomme amour. »

BABET. — Le plafond, les murs basculèrent et tu me reçus dans tes bras !

LEBAS. — « Babet, folle, aimante, unique Babet, celle que j'attends de vous et pour toujours, c'est vous. »

BABET. — Homme irremplaçable ! Je craignais tout il y a une heure et voilà que je t'ai. Laisse-moi te voir, te toucher. Un tel bonheur est-il permis ? Mais toi, songerais-tu à moi ? Tout le jour ? Dis...

LEBAS, qui a vu Saint-Just et se raidit. — Soyons sages...

BABET. — Puis-je empêcher ce chant d'adoration de crever sur mes lèvres comme une source ?

LEBAS. — Babet, nous ne sommes pas seuls.

BABET. — Si tu m'aimais, les verrais-tu ? Ne les as-tu pas assez vus ! Oh ! viens, tous ces baisers que cette guerre m'a volés, je veux t'en revêtir.

SAINT-JUST. — Philippe !

LEBAS. — Je viens. (Elle s'étonne.) Je dois demeurer au Conseil... rendre compte...

BABET, riant. — Quoi ! Un mois sans toi, je t'ai et je te lâcherais !...

LEBAS. — Une heure : tu auras à peine à m'attendre.

BABET. — Je les connais, vos heures : elles durent la nuit et me renvoient à l'aube un monsieur hors d'usage. Saint-Just se passera de toi. Il sourit. Il accepte.

SAINT-JUST, avec un sourire étrange et dur. — Philippe, elle a raison. Vous avez droit à cette nuit. A 7 heures demain, je sonne à ta porte, j'aurai ton cheval.

BABET. — Demain ?

LEBAS. — On nous attend pour l'offensive ; il faut poursuivre l'ennemi, sans attendre qu'il se reprenne.

BABET. — Mais la guerre est finie.

LEBAS. — Une autre commence, enivrante. Nos chants font tomber les murailles, les peuples se jettent dans nos bras, le monde veut être Français.

BABET. — Enivrante ! Tout va recommencer ? Les nuits d'angoisse à t'imaginer mort ? Et les interminables jours à espérer un mot, craindre toute nouvelle, et, le soir, à guetter le roulement sinistre, en bas, de la charrette et boucher mes oreilles aux cris de haine contre vous ?

LEBAS. — Babet ! Excusez-la. Tu la connais. C'est une enfant.

BABET. — Regardez-le, comme il a honte de sa femme ! Dites-le-lui, vous avez eu le temps de le lui dire, que je ne suis pas une femme pour lui. Il me retrouve après deux mois, on le sonne, il court aux ordres, comme un laquais. Va, cours, et fais-toi vite tuer qu'on n'en parle plus.

LEBAS. — Babet ! Va-t'en, cela vaut mieux

BABET. — Vous n'êtes tous bons qu'à cela : mourir et faire mourir. Et pourquoi ? Des rêves, qui vous échappent et vous narguent, comme un vol d'oiseaux noirs, sautant de gibet en gibet.

PHILIPPE. — Toute autre que toi, tu sais où je l'aurais déjà conduite ?

BABET. — Fais-le donc. Signe l'ordre. (Montrant Duplay.) Et mon frère le garde m'arrêtera. Et mon père le juge me condamnera. Et tu ouvriras nos fenêtres closes pour me voir passer, attachée aux ridelles. Comme tous ceux que vous assassinez. Et je rirai. Je cracherai vers toi. (Lebas ne réagit plus. La colère de Babet tombe d'un coup.) Et j'attendais cette heure du retour. Je me disais : « Il me serrera contre

lui. Le monde s'illuminera. La vie ne sera plus qu'une course joyeuse... » Tu me veux loin de toi, indifférente. Sois satisfait, tu es là, je m'en vais, et, vois, cela ne me fait rien, plus rien...

Elle s'enfuit. Duplay la suit.

SAINT-JUST vient à Lebas tendu, ironique. — Elle a raison, Philippe : les beaux dimanches au bord de la rivière, l'enfant qui grandit, une femme aimante, n'est-ce pas la vie, la plus belle des vies ? Rejoins-la, elle a mal.

LEBAS, déchiré, farouche. — Puis-je songer au bonheur d'un seul être quand nous avons en charge le bonheur de tous les êtres ? Et elle me le crie ; nous tuons ceux qui s'opposent à notre marche. Si nous jouissions pour nous d'un seul de nos instants, nous ne serions plus que leurs assassins.

Ils entrent dans la salle du Comité. Rentrent Collot et Carnot.

CARNOT, qui pense à Saint-Just. — Je ne suis pour aucun parti, je suis soldat. Mais laisser ce marmot marauder les fruits sous mon nez...

COLLOT, qui pense à Robespierre. — Ce bien peigné, laborieux faiseur de discours, terré dans son bureau quand nous foncions sur les rebelles, un contre dix, poitrine au vent, à travers les poignards et les sabres, il voudrait nous faire l'arbitre en gants blancs, blâmer les coups bas ?

CARNOT, de même. — Facile maintenant : il a tout, le nombre, les fusils, mes plans, les dix armées que j'ai sorties de terre... Qu'aurait-il fait, au soir de Wattignies, avec des volontaires crevant de faim, pieds nus, une cohue de glaise où flamboyaient des yeux ; quand pour tous la bataille était perdue, quand dans la nuit j'appris que les Prussiens avaient forcé le Rhin, les Vendéens passé la Loire, que fou de désespoir, risquant sur une carte la vie ou la mort de la République, profitant de la brume, ma droite promise à l'écrasement, je lançai les trois quarts de l'armée à l'assaut du plateau cuirassé de mitraille ; et qu'il fallut dix fois ramener mes colonnes à l'embrassade de la mort, destituer les commandants qui reculaient, apprendre moi-même aux bleusailles comment on se sert d'un fusil... Battu, ma tête roulait. D'ailleurs ; toutes nos têtes...

COLLOT. — Pour l'Assemblée qui a livré Danton, qu'est-ce qu'un Tallien, un Fouché, que pèserons-nous si nous les soutenons... (Entre Fouché.) Fouché ? Tu traînes encore ici ? Fuis pendant qu'il est temps. Robespierre est le maître, Billaud subit sa loi. Il ne nous reste plus qu'à plier le genou ou qu'à tendre le cou.

FOUCHÉ, tranquillement. — Il y a six ans, le roi était le maître. Il y a deux ans, Brissot. Il y a un an, Danton. Trois mois Hébert. Où est le roi ? Où est Brissot ? Où est Danton ? Assieds-toi devant le cimetière, dit l'Arabe, ton ennemi viendra.

COLLOT. — T'en faire passer la porte ?

FOUCHÉ. — Il y a une heure, une femme est entrée chez lui. Jeune, fière, belle, serrant sous son châle un couteau...

COLLOT et CARNOT. — Quoi ? Que dis-tu ? Mort ?

FOUCHÉ. — Vous voyez, cela pourrait être. Dans les fiches de la police on a toujours quelque folle en réserve, admiratrice de Corday, qu'il suffit de pousser.

COLLOT. — Assez de sottises. Jambe-de-Bois fait bonne garde autour de lui.

FOUCHÉ. — Souhaitons-le. Un coup de poignard l'enverrait au Panthéon, livrerait le pouvoir à Saint-Just. Dieu et Duplay le gardent !

COLLOT. — As-tu toute ta tête ?

FOUCHÉ. — Bien que je sois peut-être à la veille de la perdre, jamais elle n'a été plus à moi.

CARNOT. — Explique-toi.

FOUCHÉ. — Vous croyez-vous les seuls à rager et trembler ? Qui se sent net aux yeux du purificateur. Tel un jour l'aura contredit ou seulement mal applaudi ; celui-ci fréquentait Danton, celui-là chérit trop les femmes ; un autre a trafiqué, reçu quelque suspect, une lettre de Suisse... Il a troublé la droite en sacrifiant les Girondins, la gauche en décimant les extrémistes. Le centre suit, muet : se taire, pour ces lâches est un programme. Sur tous les bancs, les commissaires en province, à travers nous, vont se croire visés...

CARNOT. — Ils sont plus de deux cents : un chiffre.

COLLOT. — Presque une majorité.

FOUCHÉ. — La plus sûre, la majorité de la peur. Une peur qu'on peut entretenir, susciter. Un à un, en secret, dans les coins, on les voit, on leur dit : « Sais-tu que Robespierre a une liste noire. Nous en avons copie : trente députés à abattre. Tu es sur la liste. »

COLLOT. — Et ils te croiront ?

FOUCHÉ. — Mentez, mentez. Quoi que vous inventiez, il y aura pour vous croire une autre majorité : les sots.

COLLOT. — Fumées. Tout ce qui tient la France, il l'a. Et ce qui lui manquait. La prétraille lui vient ; et l'armée, par Saint-Just.

CARNOT, sombre. — Il ne l'a pas encore.

COLLOT. — Il a la garde par Hanriot ; par Payan, la Commune ; et par ses vingt mille clubs, depuis trois ans, l'opinion.

FOUCHÉ. — Maître de l'opinion ? Depuis trois ans ? En France ?

COLLOT. — Trop tard ; il pleurerait aux Jacobins : Paris s'embraserait pour lui. Il faut des mois pour retourner un peuple.

FOUCHÉ. — Crois-tu ? Quatre ans de factions, de tribunes ne t'ont-ils pas appris qu'on fait en un moment penser au peuple ce qu'on veut ?

COLLOT. — Hier, tout à l'heure encore, la victoire l'a sauvé.

CARNOT. — La victoire qu'ils m'ont volée...

FOUCHÉ. — La victoire ?

Un brouhaha de voix et de cris s'approche. Entre Téréza Tallien, traînée par deux gendarmes, conduits par Duplay et Hanriot. Des femmes suivent portant des flambeaux, des lanternes vénitiennes.

TÉRÉZA, se débattant. — C'est la victoire ; on assassine encore ? Et ce sont des soldats qui torturent des femmes : et vous retournerez sans honte dans les bras de vos maîtresses ? Et vous, mes sœurs, avec vos lanternes de fête, vous êtes là, comme au spectacle ?... Au secours... au secours !...

LES FEMMES. — Qu'a-t-elle fait, Hanriot ?

HANRIOT. — En route.

TÉRÉZA. — Je ne voulais que voir l'Incorruptible. Tenez, j'ai des colliers, des bagues, prenez tout. Mais laissez-moi.

HANRIOT, empochant les bijoux. — Je prends. Mais je te garde.

LES FEMMES. — Elle a raison. Elle est trop jeune pour mourir. C'est la victoire, on s'embrasse aujourd'hui, on pardonne. Allez-vous comme hier rouler à l'échafaud son repas à son heure ? L'échafaud qu'on ne démonte même plus ? C'est la victoire!

DUPLAY. — Tant que vit un tyran, ce n'est qu'une victoire.

HANRIOT. — Pas d'ennemis chez nous quand nous portons chez eux la guerre.

LES FEMMES. — La guerre ? La guerre encore ? Nos hommes loin ? Et le pain rare ?

Téréza s'arrache aux Soldats, se réfugie au milieu des Femmes.

TÉRÉZA. — Ils parlent de tyran. Le tyran, c'est leur maître. Vous réclamez du pain et il vous donne des cadavres. La paix ? Vos fils mourront pour lui sur la terre étrangère. La liberté ? Il fait un bagne de Paris.

HANRIOT, qui a foncé et l'a reprise. — Arrière, femmes. Vous souffrez ces insultes à vos chefs ? La goutte a l'œil d'une putain d'aristocrate vous retourne. Rentrez chez vous. Il est tard. Et demain on travaille. Toi, garce, si tu veux garder sur les fesses un peu de peau blanche, verrouille ton museau.

Il fait signe d'avancer aux Gendarmes. D'un jet de sa lanterne, Duplay découvre dans le noir Fouché, Collot et Carnot.

DUPLAY. — Et vous qui vous cachez dans l'ombre quand passe la justice du peuple, à bientôt, camarades.

Duplay, Hanriot et les Gendarmes sortent, traînant Téréza, qui ne résiste plus. Tallien et un de ses agents sont rentrés dans la foule.

TALLIEN. — La folle. A l'ombre, au moins, on la fera taire. Fouquier m'a promis de la mettre au secret.

LES FEMMES, songeuses. — La guerre encore ? Nos hommes loin ? Et le pain rare ?

FOUCHÉ. — Tu nous disais, Collot ? Il a pour lui le peuple ? Et la victoire ?

Il vient à Tallien, souriant, pendant que...

LE RIDEAU TOMBE

ACTE II

D'un côté, un angle de rue, de l'autre, une allée dans les arbres, un mur au fond avec un portail qui s'ouvrira.

Un coin de rue. Une queue de femmes attendant l'ouverture d'une boulangerie. Entre Tallien, suivi d'un de ses agents.

TALLIEN. — Eh bien, camarades, que faites-vous là, sous ce soleil ? Savez-vous qu'à deux pas on mange, on rit comme naguère ? Chacun apporte ce qu'il a ; le riche, poulets et bon vin ; le pauvre, son assiette et sa marmaille. Et on partage dans la bonne humeur, en oubliant les maux du temps présent.

LES FEMMES. — Avec les riches, dis-tu ? Que veulent-ils nous prendre pour donner ainsi ?

TALLIEN. — Pas de hargne, ma camarade, autant de pris sur eux en attendant. Le pain des riches n'est-il pas bon à manger ? Meilleur, je te le dis, que celui que tu espères. Blanc, fondant, de la brioche. Maintenant, libre à vous de bouder une aile de poulet, parce que c'est un riche qui l'apporte.

LES FEMMES. — Et nos petits aussi peuvent venir ?

TALLIEN. — Tous, garçons et fillettes, et s'en mettre jusqu'aux yeux.

LES FEMMES. — Où se tient ce banquet ?

TALLIEN. — A deux pas. Cet ami va vous y conduire. (Les Femmes se décident. Une seule demeure.) Adieu, camarade, bon appétit. (Elle hésite et soudain se précipite à la suite des Femmes. Tallien éclate de rire. Entrent Collot et Fouché.) Que dites-vous de ce travail ? Elles vont rappliquer, en cœur, le gésier béant, la lèvre coulante, la marmaille battant sa joie sur les gamelles... « Ordre de Robespierre : les banquets fraternels sont interdits : l'Incorruptible ne peut tolérer ces effusions suspectes entre riches et pauvres. » Vous voyez le chahut ? Pour six fois moins, il y a quatre ans, elles sont allées torcher la reine à Trianon.

COLLOT, sombre. — Il s'agit bien des femmes : je sors de l'Assemblée ; il est venu, il a parlé.

TALLIEN. — Qui ? Quoi ? Robespierre ? Mais depuis un mois il boude, il fait retraite. Son Saint-Just a promis à Billaud...

COLLOT. — Il a foncé, sans prévenir. Un grand discours, terrible. Pire : empoignant. Ah ! qu'il les connaît bien ! Que sa retraite fut habile ! Le gouvernement, ce n'est plus lui, c'est nous. Le pain noir, le franc à deux sous, la rente à zéro, tout ce qui va mal, tout ce qui irait mal avec n'importe qui, ce n'est plus lui, c'est nous. Tous ceux qui nous suivaient, qui préparaient sa chute et méditaient sa mort, qu'un à un a gagnés Fouché, debout, l'ont acclamé.

TALLIEN. — Nous sommes perdus.

COLLOT. — Un moment je l'ai cru. Quand les phrases accusatrices passaient et repassaient le couteau sur les têtes, je voyais nos amis rentrer le cou comme de la volaille. Lecointre ruisselait et, plus gris déjà que son propre cadavre, tordait un sourire et disait : « La chaleur ! » Dans un silence affreux, Rovère demanda : « Les noms ? Les noms de ceux que tu accuses ? »

TALLIEN. — Eh bien ?

COLLOT. — Qu'il les dît, l'Assemblée nous livrait, respirait. Il s'est tu. Pourquoi ?...

FOUCHÉ. — Il s'est tu. Et chacun se demande « Est-ce toi ? Est-ce moi ? »

COLLOT. — Dans les couloirs, de l'un à l'autre, en hâte nous avons couru, recousu. Ils l'avaient acclamé, ils votent contre lui. Mais ils flottent, ne savent plus. Que feront-ils demain ?...

TALLIEN, tremblant. — Il s'est tu. Il hésite, il nous craint, ou peut-être il nous en veut moins... Si nous

lui faisions dire... que s'il veut effacer l'ardoise... qu'en penses-tu, Fouché ?

FOUCHÉ, après un temps. — Ta Téréza passe demain au Tribunal.

TALLIEN. — Demain ? Fouquier m'avait promis... Le traître !... Si elle parle... Une femme dit n'importe quoi. Ma Téréza, ma vie !... Jusque dans nos bras il vient égorger nos compagnes... on ne peut plus attendre : le poignard, ou le pistolet. (Dans un grand geste, il sort un poignard et un pistolet.) Ou pour lui, ou pour nous.

Collot fait un écart.

COLLOT. — Rengaine ton arsenal, idiot. Ménage nos nerfs.

FOUCHÉ. — Et les tiens ; fais-nous confiance, cher Tallien. Demain est loin. En un jour, une nuit, que de choses surviennent ! Surtout si, sans tarder, avec tous tes agents, tu cours à la sortie des ateliers. La commune a bloqué les salaires : les ouvriers veulent la grève, haranguez-les. Au nom de Robespierre. « Peuple, puisqu'on ne peut faire payer les riches, sacrifie-toi, donne l'exemple. Sauve le franc après avoir sauvé la France. Après ton sang, donne tes sous. » Faites-vous bien huer.

TALLIEN. — Compris. J'y cours.

Il sort. Entrent Billaud et Carnot.

BILLAUD. — Quoi ? Moi ? M'allier à un Boissy d'Anglas, à un Sieyès, un Talleyrand ? Des marquis. Des curés. Un archevêque !

CARNOT. — Et à qui donc ? Sans eux, pas de majorité.

BILLAUD. — Ces ci-devant à peine masqués ? Ces fonctionnaires de la trahison ? Reniant de mois en mois leurs idées et leurs morts, ils croient sans mal aller au bout de notre orage, passer d'une courbette entre les poteaux de la guillotine ? Je les tolère, mais s'ils font plus les morts que leur roi mort. (Il aperçoit Fouché.) Non, Fouché. Je vois où tu veux me conduire, non. Une chose est de combattre, une autre d'abattre. Comme nous, les mots ont la fièvre. Assez d'intrigues, de grands morts ; de ce nœud de discordes où nous suffoquons tous. Son discours m'a touché ; il n'est pas d'un factieux.

Ils se regardent atterrés. Fouché s'assied.

FOUCHÉ. — Billaud dit vrai. Le Comité a fait son temps. Il a sauvé la République, il peut la confier au meilleur des guides, à l'homme populaire, religieux, providentiel. Si quelques-uns de nous doivent être soufflés du damier politique, n'ont-ils pas de longtemps résigné leurs jours à la cause ? Sommes-nous nécessaires ? Des gens comme nous tous, de second plan, gens de bureau, stratèges, abatteurs de besogne, faits pour les cent rapports, les nuits de veille, le trantran, il s'en retrouvera. Mais un maître de ce format, un tueur de rois que les rois acceptent, cet enchanteur de foules qui retourne en une heure quatre cents adversaires, un tel pilote irremplaçable, habile à se gonfler des moindres vents contraires, un siècle n'en fait qu'un. L'avez-vous vu tendre les bras vers cette droite, qui te répugne tant, Billaud. « Hommes purs de tous les partis... » Des voix sont toujours bonnes à prendre. Il ne les pèse pas, lui, il les compte.

BILLAUD. — Non, non, sirène. Tu es malin, mais à l'être trop on finit par ne l'être plus. Tous ces Sieyès, ces Talleyrand, quand j'ai voulu les envoyer à la bascule, c'est lui qui s'est mis en travers. Ils ont bien plus peur de moi que de lui. Et ils voteraient pour moi, contre lui. Ils sont liés aux espions des princes. Ils ont consigne de durer, de nous laisser nous entr'abattre. Ils ne suivent la République que comme des chacals une lionne blessée. Ils nous haïssent tous.

FOUCHÉ. — Atrocement. Mais pour un jour ils sont arbitres. Et ils le savent.

BILLAUD. — Plutôt être vaincu.

COLLOT. — Facile. Laisse aller les choses. Deux gendarmes viendront te cueillir au milieu de tes dossiers, de tes scrupules. Nous chanterons dans la charrette, nous crierons sous ses volets. Il sourira derrière. Et Sieyès sera ministre du roi. De Maximilien I^er^.

CARNOT, avec une brusque colère. — Je ne suis qu'un soldat et je me fous de votre politique ; et Robespierre est sans doute honnête. Et républicain. Mais, bon Dieu ! depuis six mille ans le meilleur chef était celui qui vous assurait le pain et la paix. Ou la gloire ! Voilà que c'est celui qui déclame le mieux et qui vous fait le mieux brouter des rêves ? Assez de faux grands hommes, de faux systèmes, de ces fous qui incendieraient leur maison pour aller au bout de leur expérience. Et des galopins promus hommes d'Etat.

COLLOT. — Allons, Billaud, qu'eût fait Brutus ?...

BILLAUD. — Qui est Brutus aujourd'hui ? Pauvre Collot, ne cherche pas dans l'histoire d'hier le secret de ne rien comprendre à ce qu'il faut faire aujourd'hui. Malheur des révolutions ! Sous l'effroi de ne pas agir, agir trop vite, comme un chirurgien pressé, un soir de bataille, trancher, tailler sans examen dans cette bousculade sanglante, et c'est la chair même de la cause. Et rien ne se rattrape et rien ne se rature, et l'événement qu'on croit chevaucher se retourne et vous écrase... Où sont vos traîtres ?

CARNOT. — Au café Corazza.

FOUCHÉ. — Je te comprends, Billaud. Crois-tu que je ne les méprise pas autant que toi, moi, disciple d'Hébert, qui chaque jour les vouais au massacre, que je ne crains pas plus que toi, à travers ces fantômes, je ne sais quelle résurrection, qu'il ne m'a pas fallu quelque persuasion pour les amener à trahir celui qui les sauva de toi. Leur bouclier tombé, demain, je te les livre.

BILLAUD. — Demain ! Est-ce toi qui décideras ? Est-ce moi qui décide ? Est-ce que tout ce que nous croyons faire ne se fait pas... ailleurs ? Sommes-nous donc, ainsi que des fourmis ou des singes hurleurs, les pantins de l'orage ? Il faudrait penser froid et clair, cent nuits de veilles pèsent sur mes paupières, et ce globe de feu, là-haut, impitoyable, me brasse dans le crâne des ondes rouges de vertige. Thermidor !

CARNOT. — Ils nous attendent. Ils vont s'impatienter.

BILLAUD. — Non, je ne saurais les voir, répondre de mes yeux, de mes mains. Arrange tout, Fouché ; mais ne conclus rien sans mon ordre. Carnot, le travail nous attend. La collecte du blé, la Commission d'Orange, la fête de Bara. Le statut des sections. Les arsenaux, les grèves, les complots, la Prusse ! (Amer.) Le trantran !

Il sort avec Carnot. Fouché reste seul avec Collot.

FOUCHÉ. — Pour châtrer un taureau il suffit d'une ficelle. J'ai vu le chef de ceux qu'il nomme espions des princes.

COLLOT. — Quoi ?

FOUCHÉ. — Je lui ai laissé entendre qu'une grande action se prépare ; que, si Paris cachait encore cent paladins prêts à mourir pour l'orphelin du Temple, ils pourraient aiguiser leurs épées !

COLLOT. — Que dis-tu ?

FOUCHÉ. — De là, je filai chez Babeuf : ce nigaud me croit toujours des leurs. Quand il eut bien pesté contre ce Robespierre, le complice de Danton, l'assassin de notre Hébert, je lui glissai que le tyran méditait une Saint-Barthélémy de patriotes afin d'épouser la petite Capet et de se proclamer protecteur du royaume. On peut tout attendre, a-t-il dit, d'un drôle qui se poudre le poil. Et il a juré de mourir pour la République des gueux.

COLLOT. — Non, Fouché, tu nous mènes trop loin. Je dis comme Billaud. Après tout, lui ni moi, nul ne nous menace.

FOUCHÉ, après un temps, posément. — Vraiment ? A Lyon, t'en souvient-il, j'avais une manie : la double signature. L'Incorruptible a une mémoire d'Arabe. Je lui ai fait tenir, d'ailleurs, quelques doubles choisis. Sur sa liste noire, Collot, tu as le numéro 4, ou le 5. (Il lui tapote l'épaule.) Ne pense pas d'injures indignes de ton affection. Et vois Sieyès. Fais-lui prendre patience une heure. Une femme m'attend dans un hôtel à deux issues. (Etonnement de Collot.) La mienne, cher Collot... Ma petite Nièvre, hier, allait bien mal. (Collot risque un geste affectueux. Fouché s'écarte doucement.) J'oubliais. L'Alsace manque de canons, Paris n'en a que trop. Dis-le donc à Carnot. Dès ce soir, qu'il les fasse partir. Ceux naturellement qui partiraient pour Robespierre.

COLLOT. — Que prévois-tu donc ?

FOUCHÉ. — Il faut tout prévoir. (Ils vont se séparer.) Combien de têtes sont tombées hier ?

COLLOT. — Vingt-cinq.

FOUCHÉ. — Autant ce soir. Autant demain. Au hasard. Pêle-mêle : modérés, anarchistes, innocents et coupables, des ivrognes, des femmes, des fous. Pour Billaud, sous la même étiquette : complot des prisons. Que Fouquier couche au tribunal. Que l'échafaud ne soit qu'un abattoir. Que nos agents sur chaque borne donnent toujours le même nom à cette clownerie sanglante : Robespierre. (Il va sortir. Comme en écho, un brouhaha éclate à distance où l'on distingue : « Robespierre ! Robespierre ! ») Qu'est-ce encore ?

Tallien entre en courant, haletant.

TALLIEN. — On a tiré sur Robespierre.

FOUCHÉ, l'agrippant au collet. — Toi, triple fou ?

TALLIEN. — Moi ? L'aurais-je raté ? Un des siens est blessé. La foule rosse les passants. Fuyons.

FOUCHÉ. — Egaillons-nous.

Ils sortent tous les trois. Tallien rentre immédiatement, poursuivi par un groupe d'hommes. Un autre groupe surgit, lui barre le passage. Ils l'empoignent.

LES HOMMES. — Il fuit, c'est lui. A mort le fuyard ! Tenez-le bien. Ton nom ? Ton métier ? Tes complices !

TALLIEN, malmené. — Camarades... tragique méprise... paisible flâneur...

LES HOMMES. — Flâneur ? Tu n'as donc rien à faire ? A mort le flâneur !

TALLIEN. — Camarades ! Je suis... représentant du peuple...

LES HOMMES. — Et moi du pape. C'est nous le peuple. Représente-moi ça ! Et ça ! Et ça ! (Ils cognent.) Il est armé ! (Ils s'écartent : l'un d'eux brandit les pistolets de Tallien.) Vermine ! A l'eau ! A la Seine !

Ils foncent à nouveau sur lui. Une voix les arrête. Entrent Robespierre, Hanriot et Duplay-Jambe-de-Bois qui soutient Lebas blessé au bras.

DUPLAY. — Ce vieux Tallien ! Allez-y les amis. Et de bon cœur.

Tallien s'échappe et se précipite aux pieds de Robespierre.

TALLIEN. — Maximilien... Pitié. Ce n'est pas moi. Les deux balles y sont encore.

Duplay prend les pistolets, fait jouer les chiens, constate avec regret.

DUPLAY. — Exact. Ce n'est pas lui. Qu'importe, tous ses mots, ses regards voudraient être des balles.

Les Hommes se précipitent à nouveau sur Tallien.

ROBESPIERRE, qui paraît abattu. — Laissez-le. Tant qu'il représente le peuple, que la Convention ne s'est pas amputée de sa pourriture, intouchable.

DUPLAY. — Philippe aussi est député.

LES HOMMES. — Et c'est toi qu'on visait. Nous te vengerons malgré toi.

ROBESPIERRE. — Obéissez. On dira que je fais lyncher mes adversaires.

LEBAS, avec effort. — Et si les traîtres ne comptent plus que sur les balles et les poignards, je me rassure...

ROBESPIERRE. — Demain, Duplay, avec les autres.

Les hommes ont lâché Tallien. Meurtri, déchiré, il esquisse un mouvement soumis vers Robespierre, qui lui tourne le dos. Tremblant de peur et de haine, il sort à reculons.

DUPLAY, à un des hommes. — Colle à ses talons tout de même.

HANRIOT. — Vous, camarades, courez répandre la nouvelle. Au Pont-Neuf, à Montmartre, à Montreuil. Courez, criez dans chaque rue, chaque boutique : « On a voulu tuer l'Incorruptible. » Soyez vingt mille dans trois heures à tempêter autour de la baraque à bavardages et à complots.

LES HOMMES, parmi eux, l'homme de Tallien. — Et dans les beaux quartiers ! Les restaurants à cent écus ! Qu'on y sache que nous ne laisserons pas toucher à nos chefs. Et rossons les bourgeois. Tous les dorés, les panses molles. Chambardons tout.

ROBESPIERRE. — Non, mes amis. Le peuple gaspille sa force à semer les trottoirs de vitres et de flaques de sang.

DUPLAY, bas. — Il l'aiguise. Il l'excite. Ne laisse pas tomber cette colère. L'Assemblée te brave : intimide-la.

ROBESPIERRE, dur. — Dispersez-vous. Rentrez chez vous. C'est un ordre. (Les Hommes s'en vont, à regret, avec des murmures. A Duplay :) Lâcher l'écluse à cette fureur, es-tu fou ? Dans ses jeux et ses rages, le peuple est un enfant sans raison ni mesure.

LEBAS. — Du moins révoque Hanriot. Laisser la garde, le sabre de la Révolution entre les pattes de cet ivrogne ?

ROBESPIERRE. — Tu le voudrais peut-être entre celles d'un ambitieux ? Et comme à Sparte on montrait aux enfants un esclave répugnant d'ivresse, il ne me déplaît pas que le peuple ait toujours sous les yeux ce qu'un porteur de sabre peut avoir de bouffon.

Lebas s'est fait un pansement sommaire. Entre Babet qui se précipite vers lui, dans un cri.

BABET. — Philippe !

LEBAS. — Une écorchure, un rien, Babet.

BABET. — Simon, un médecin, une voiture.

LEBAS. — Reste, Simon.

BABET. — Je l'avais trop prévu. Tout ce sang. Et tu trembles. Mon amour, rentrons vite. Tu n'as pas trop mal ? Je te coucherai comme mon enfant. Mes deux enfants enfin à moi, moi seule.

LEBAS, se levant. — Me coucher ? Aujourd'hui ?

ROBESPIERRE. — Rentre, Philippe, j'irai te voir.

LEBAS. — Est-ce le jour de s'écouter ! Quand l'ennemi passe à l'attaque ?

BABET. — Et s'ils t'avaient tué, y resterais-tu dans ton lit ? Rien ne t'arrêtera-t-il ? Mais non, rien ne l'arrêtera. Pour sa politique, il courra sur une jambe de bois. (A Duplay :) comme toi, ou comme Couthon, en voiture d'infirme.

LEBAS. — Veux-tu que j'aie honte, veux-tu donc avoir honte de moi ?

BABET. — Ah ! mon amour, jamais !

LEBAS. — N'être que la femme d'un lâche ?

BABET. — Cent fois, plutôt qu'être la veuve d'un héros.

LEBAS. — Veux-tu que j'en arrive à prendre en haine celle qui me fait cette guerre de sanglots déprimants, de baisers, de prières, s'accroche au bras qui doit frapper, m'englue de caresses, m'avilit ?

BABET. — Vous l'entendez ! L'aimer, c'est l'avilir. Le vouloir vivant, me vouloir heureuse, c'est lui faire la guerre. Mon Dieu, j'aimerais mieux une rivale. Et si je prends en haine, moi, ma solitude ? Et si j'écoute ces regards sur mon passage, si lasse de t'attendre... (Il ferme douloureusement les yeux.) O pardon, pardon, mon amour, tu souffres et je veux te blesser.

Elle l'embrasse en pleurant.

LEBAS. — Maximilien, il faut agir...

BABET. — Mais dois-je souhaiter que ces bandits visent moins mal, qu'ils soient vainqueurs, pour qu'à demi-mort je t'emporte et te cache, comme une chatte son petit sauvé du massacre ? Puisqu'il n'obéit plus qu'à toi, Maximilien, aide-moi, ordonne-lui de prendre haleine. Je n'en puis plus...

ROBESPIERRE, avec une grande lassitude. — Tu n'auras plus guère à attendre, Babet.

LEBAS. — Que veux-tu dire ?

ROBESPIERRE. — Ah ! que je te comprends, Philippe, de préférer te dévouer aux hommes qu'à une femme trop aimante. Tu peux espérer d'eux ce qu'ils prodiguent à qui les sert, les sarcasmes, la haine, la mort, ils ne te décevront pas.

BABET, dans ses larmes. — Cher Maximilien, dis-lui, dis-lui...

LEBAS. — Babet, Babet, vois ce que tu fais... Maximilien, qu'une saignée m'étourdisse et ces veilles, cet orage ! Mais toi, faiblir en ce moment !...

ROBESPIERRE. — Que te faut-il encore, Philippe ? Jour après jour, quatre ans, donner toutes tes forces à cette idée que tu te fis de leur bonheur. Jour après jour, et tout le jour, rapports, courrier, dépêches, audiences, enquêtes, lois... Et le soir, affronter le même monstre aux cinq cents bouches qui acclament ou grondent, imprévisibles, aux mêmes mots ; rentrer chez toi, recru, te violenter, dicter encore, lire, prévoir, t'écrouler sur ton lit, quand tes volets blanchissent ; t'éveiller en sursaut — des fous mettent le feu, attaquent l'équipage ; courir à la tribune. Démasquer, négocier, attaquer, te débattre ; et penser clair, et guider droit quand la moitié de ce pays conspire, quand le monde pèse à nos portes. Jour après jour, quatre ans. Pour qu'à la fin les tempêtes tombées, desserrés les cercles de morts ; quand tu pouvais espérer sinon des bravos, des sourires ; quand tu allais ouvrir les bras à ceux mêmes qu'hier on tuait, tu voies la haine autour de toi, comme une rafale convulser ce champ de visages que tu croyais amis et frères. Pour qu'au coin d'une rue, comme une bête en rage, on t'égorge ! Tout ne soupire pas en toi, Philippe : assez ! de quoi nous mêlions-nous ? De l'eau ! du vent pur ! des ombrages ! La tête d'un bon chien sur les genoux, rire de ce qu'on fut en voyant s'agiter dans un rayon des mouches ! Une vie de grillon, oui, Babet, loin de tout.

BABET, radieuse dans ses larmes. — Ecoute ton maître, Philippe. Souviens-toi de notre voyage d'Alsace, du moulin sur l'Ill tout ruisselant dans le soleil. Me l'as-tu dit ? Vivre dans cette paix, avec de bons amis, des livres, une barque sur l'eau, et les longues veillées pleines de rires, de contes et d'enfants qui s'endorment...

LEBAS. — Tais-toi, folle. La seule force des forbans, Maximilien : la fatigue des purs. Crois-tu qu'ils te laissent rêver en paix, grandir encore dans ta retraite, mûrir ils ne sauraient quel foudroyant retour ? Tu dois aller au bout, leur épouvante t'y condamne.

ROBESPIERRE, désespéré. — Au bout de quoi ? Et, Philippe, avec qui ?

Saint-Just est entré. Il a un grand élan d'affectueuse inquiétude vers Lebas. Robespierre s'est raidi en le voyant.

SAINT-JUST. — Que me dit-on, Philippe ? Blessé ?

LEBAS. — Les risques du métier. Moins que rien, mon ami ; les balles à Paris sont moins drues qu'à Fleurus. Il y a bien plus grave : Maximilien veut s'en aller.

BABET. — Maximilien ne veut pas être un mort, même un grand mort.

Un silence.

SAINT-JUST. — Peut-on rester entre hommes ?

BABET. — Non, je ne sortirai pas. Vous étiez ainsi dans mon rêve, toi blême dans ses bras, et cette tache au cœur ! (Saint-Just s'écarte. Babet étreint son mari.) Et cette nuit, tes cheveux collés sur ton front te faisaient comme un voile noir ; tu criais en dormant et ta sueur était glacée. Non, il ne te prendra pas à moi. Maximilien, chassez-le, c'est votre ange de mort !

SAINT-JUST, froid. — En Alsace, Philippe, quand nous avons chassé les filles de l'armée, un officier garda la sienne un jour de plus et s'en vanta : tu le fis fusiller.

Lebas détache les bras de Babet.

LEBAS. — Comprends, Babet, ta place n'est plus là.

ROBESPIERRE, tendu. — Laisse-nous, mon enfant.

Babet se laisse faire, les regarde tous les trois.

BABET. — Tu laisses comparer ta femme aux filles à soldats. Tu n'écoutes que ceux qui parlent contre nous, tu me chasses ! Tu es bien perdu pour moi.

N'espère pas me retrouver ce soir. Tu sais ce que je peux quand je suis malheureuse ? Le premier homme dans la rue, entends-tu, Philippe, je l'accompagne. Tu souris, tu ne me crois pas. Je te hais, Philippe. Je souhaite qu'il me débarrasse de toi. (A Saint-Just :) Et toi qui me méprises, et qui jouis de mes larmes... (A Robespierre :) Et toi, chef qui te plains mais qui te laisses faire, tous les deux, avec lui, vous portez votre tête dans vos mains. Et je m'en moque, j'en ris, je voudrais que ce fût par moi.

Elle s'enfuit. Robespierre a un mouvement vers elle.

SAINT-JUST, à Lebas. — Si tu ne te promènes sans tête que dans ses rêves... Bénie soit cette balle, Philippe, elle fonde la République. Pour agir, il ne nous manquait qu'une excuse. Enfin, les brigands nous la donnent. Et nous le crient : entre eux et nous, le temps des paroles est fini. (A Robespierre.) J'ai convoqué Payan. En secret, il a vu nos agents des sections : ils ont des armes, ils s'assurent des poudres. Philippe haranguera ses cadets de l'Ecole : des cadres sûrs et jeunes. Les canonniers d'Hanriot ont reçu double solde. Et le vin qu'il faut.

ROBESPIERRE. — Que prétendez-vous faire ?

SAINT-JUST. — Ce qu'il y a un an tu as fait, accepté. Deux douzaines de traîtres égaraient l'Assemblée, bravaient Paris, et même pas comme aujourd'hui des scélérats ; des aveugles, des attardés, mais contre ce butoir la Révolution refluait. Le peuple armé vint exiger leurs têtes. L'Assemblée refusa et noblement, en corps, sortit, marcha vers ce blocus grouillant. « Que veut le peuple ? — Des têtes, non des phrases. — Des victimes ? Nous le serons tous ! » Hanriot fit volter son cheval. « Canonniers, à vos pièces ! » L'Assemblée recula : Les Girondins tombèrent. Et, par cette brèche, la Révolution ruissela.

ROBESPIERRE. — Oui, les moulinets de sabre d'un ivrogne, et j'en frémis encore, sauvèrent notre République ; oui, par cette blessure notre Révolution passa. Dans quel état ! Déchirée de querelles, dévorée de vermine, éclaboussée du sang d'une terreur, inutile peut-être.

SAINT-JUST. — Tu veux accoucher sans douleur, renoncer au sang des batailles ?

ROBESPIERRE. — Mieux, je renonce à la bataille.

SAINT-JUST. — Philippe disait vrai. Tu voudrais déserter ? Il y a un mois déjà, Fleurus te livre tout, tu te retires, tu t'enfermes, tu laisses sous tes yeux se tisser le complot, le conseil se disloque, j'essaie au moins de renouer ces mains des chefs, ces mains qui fuient, en ton nom je m'engage. Tu surgis, tu accuses. Pour la première fois sans nommer les coupables. Pour la première fois, tu quêtes le soutien de ceux que tu nommais bourgeois égoïstes, morts en sursis : « Hommes purs de tous les partis ! » Tu inquiètes d'un coup amis et adversaires. Pour la première fois, la Convention t'échappe. Et tu veux t'en aller ? Allons donc ! Ton discours fut d'un chef : un programme, un engagement. Tu m'as désavoué, ils me diront parjure. Qu'importe, ils me jouaient ; je dis merci au chef qui sait ennuager sa foudre. Et ils ne diront rien. Car, demain, ils ne seront rien.

ROBESPIERRE. — Tu veux persuader à coups de sabre le Sénat ? Pour des murmures ? Tu vis trop à l'armée. Pour convier les six cents délégués de la France, comme elle divisés, à une difficile communion, il faut quelques phrases de plus que pour impressionner cent fois six hommes et un sergent. Ils m'échappent, dis-tu ? Tu n'étais pas né à la politique, j'avais dix fois connu ces hurlements de meute révoltée. Demain encore ils se fondront en râles de plaisir autour d'un peu de chair sanglante... Mais moi, oui, je ne suis sorti de ma retraite que pour parler et y rentrer. Un acte, mon discours ? Non, Saint-Just, un testament. Moi, chef de ce pays ? Non, Saint-Just, sa conscience. Je ne déserte point, je redeviens ce que j'avais trop cessé d'être. Je regagne le calme, loin des hommes, comme Rousseau, mon maître.

Un silence. Saint-Just se domine.

SAINT-JUST. — Qui de nous n'a connu ces soudaines faiblesses ? Qui de nous n'espère plus tard, comme un législateur antique, lâcher le glaive pour le soc ? Mais pas au soir de la bataille. Demain n'est pas un jour comme les autres. Ces six cents qui tournoient pareils à un troupeau affolé par des taons, et t'acclament et te huent tour à tour en une heure, ils te le crient : le vrai combat n'est plus en eux. Je vis trop à l'armée ? Tu vis trop dans ta chambre. Tu t'interroges trop. Tu n'entends plus Paris, ce qui se dit dans les faubourgs, les beaux quartiers, les tripots, les queues de la faim. Ces quatre ans n'étaient qu'escarmouches. Entre ceux qui ont trop et ceux qui demandent en vain, entre deux mondes, le règlement des comptes est arrivé. Tu as cru pouvoir jouer à l'arbitre, au rassembleur ; avec quel succès, tu as pu le voir. Allons, depuis quatre ans, tu as choisi, le peuple t'a choisi. Quatre ans, tu as été sa voix, sa pensée lentement éclose, sa conscience, oui, mais aussi sa colère, et son poing au visage des traîtres. Et quand, enfin, pour le dernier combat, il se lève, tu t'interroges ? Il te tend la hache et tu la repousses ! La dictature est ta fatalité, ton asile. Tout t'y pousse, le complot, ton parti, tes pouvoirs grandissants, l'habitude d'un peuple de chérir une tête, et jusqu'à ce « jamais » que te crient Billaud, et Danton dans sa tombe. J'ai égorgé Danton sur l'ordre de mon maître. Je regarde ce maître. J'attends qu'il parle en maître.

ROBESPIERRE. — Non, non. Moi qui ai sacrifié au respect de la loi mes amis et mes jours et mon nom, pour les siècles sali de sang, je redirai : « La loi, c'est moi ! Mes raisons ? Voyez ces canons. Vous protestez ? Baïonnettes, à l'ouvrage ! »

SAINT-JUST. — Pour sauver les principes, oublie-les, un seul jour. Jette pour le combat ce qui te gêne. Vainqueur, tu ramasseras tes lois.

ROBESPIERRE. — Qui dit que je vaincrai ? Combien de jours le sabre voudra-t-il n'être que mon valet ? Moi qui ai jeté bas tout ambitieux qui n'en leva que l'ombre sur nos têtes, attaqué Dumouriez, exilé La Fayette, exterminé Ronsin ; et trop prévu, quand on ouvrit les portes à la guerre, qu'au bout de sa rouge avenue, vaincus ou trop glorieux, César nous attendrait ; je livrerais la République à ce César, je serais ce César ? Et parce que tu le veux ? Suis-je ton maître pour t'obéir ? Un révolutionnaire n'est pas un chef d'émeute qui joue sa cause aux dés sur la peau des tambours ; et je ne confonds pas le peuple avec les excités qui font dans les sections le bruit et la bagarre. Le peuple par qui je suis là, c'est la masse des braves gens qui tiennent pour sacré le papier du notaire et le champ du voisin, la parole donnée même aux tricheurs, et, même infirme, la justice des juges. Si nous, les garants de la loi, la violons un

jour, si notre Révolution n'est que la victoire d'un parti sur les autres, si elle n'est pas, sur tous les partis, la victoire de la justice, à quoi bon ces quatre ans, elle ressemble à toutes les autres. Oui, je veux l'achever, mais d'abord dans les âmes, et, moi vivant, par la seule victoire, ah ! longue, difficile, mais durable et digne de nous, de la persuasion.

SAINT-JUST. — Vraiment ? Tu veux persuader sans doute les riches d'aimer ceux qui les dépossèdent, les prêtres d'oublier la dîme et Rome, la vieille Europe d'accepter la nouvelle, le paysan de ne plus profiter, chaque Français de ne plus protester, Carnot d'être droit, Fouché vertueux, et les Prussiens de bien vouloir rentrer chez eux ? Tu veux en appeler à leur conscience, à tous, n'est-ce pas, leur donner la tienne en exemple ? Regarde, Philippe, celui que le monde a chargé de son espoir, regarde notre chef. Ah ! Billaud l'a jugé, un homme du passé, un prêtre qui s'ignore, un pauvre homme de bien.

LEBAS, désespéré. — Tu blasphèmes, Saint-Just, reviens à toi, tu l'admirais, tu l'aimes...

ROBESPIERRE, se souvenant. — « Vous que je ne connais, comme Dieu, que par des merveilles... » Il m'écrivit cela, mais il y a deux ans, Philippe... (Un silence.) Je te regarde aussi et, toi aussi, je te découvre. Tel que tu arrivas au soir de ta victoire, le mépris au visage, tu jetas ton épée au milieu de notre bagarre — la République s'écroula, t'en souviens-tu ? — tel que depuis tu te révèles, toi qui manœuvres, arbitres entre mes ennemis et moi, qui fais le vide autour de moi, comme on creuse le pied d'un arbre avant d'y porter la cognée. Si tu veux tout savoir, le César que je crains, plus que vingt généraux tremblant sous ton regard, et plus que mes six cents braillards, plus que les rages de Billaud, que les trahisons de Fouché, que mes ennemis tous ensemble, c'est toi.

SAINT-JUST. — Je le savais.

LEBAS. — Hélas ! n'était-ce pas assez que les meilleurs s'entre-déchirent ? Vous deux encore ! Vous deux ! Mais ne voyez-vous pas entre vos mains disjointes nos chances fuir comme du sable !

SAINT-JUST. — Viens, Philippe, suis-moi, je retourne à l'armée.

LEBAS. — Non, Saint-Just.

SAINT-JUST. — Tu le sais, maintenant, notre cause se détourne de lui, n'a que faire d'un saint.

LEBAS. — Je sais que de mes deux amis il a le plus besoin de moi.

SAINT-JUST, après une hésitation. — Bien. (Il va sortir. Il lance à Robespierre :) Ah ! pourquoi cette balle, au lieu de s'égarer sur toi, n'a-t-elle pas fait mouche ?

LEBAS. — Antoine !

SAINT-JUST. — Mais tu attendras peu. Ta voix vaincra peut-être encore demain. Qui méconnaît la force périra par la force. Ceux qui font les révolutions à demi ne font que creuser leur tombeau.

Il sort.

ROBESPIERRE. — Il en est là : souhaiter ma mort ! Mes pires ennemis vont-ils jusqu'à le dire !

LEBAS. — Il regrette déjà ce mot de rage.

ROBESPIERRE. — Saint-Just, que j'ai fait. Que serait-il sans moi ? On n'est vraiment trahi que par ses créatures.

LEBAS. — Non, je sais tout de lui...

ROBESPIERRE. — Le monstre en lui remonte qui à vingt ans forçait la vie, le blasphème à la bouche et, dans les poches, l'argenterie de sa mère !

LEBAS. — Il voudrait brûler au fer rouge la trace de ces hontes.

ROBESPIERRE. — L'homme est ce qu'il est à vingt ans.

LEBAS. — L'homme est ce qu'il se fait.

ROBESPIERRE. — Il retourne à l'armée. Ne vois-tu pas quel retour il médite ? Ah ! jamais.

LEBAS. — Tu t'aveugles. Tu fonds d'amour pour tous les hommes et tu te méfies de chacun. Comme lui, avec ou sans la loi, nous tous autour de toi, nous voulons vaincre.

ROBESPIERRE, s'exaltant. — Entre moi et celui qui me fuit et m'outrage, toi aussi tu balances. Mon fidèle ! Qu'importe ! Puisque le devoir autour de moi retombe, comme le piège sur le rat, plus de repos, plus de retraite, que je n'aie abattu cette guerre et César. Et si je reste seul comme autrefois pour cette tâche, je triompherai seul.

UNE VOIX, derrière eux. — Peut-on triompher seul ?

Ils se retournent. C'est Fouché. Duplay-Jambe-de-Bois accourt.

DUPLAY. — Chasse-moi ! Je suis indigne de ta garde ! La canaille, aussi prompte qu'un lapin à glisser entre les fusains et les arbres. (Il empoigne Fouché, lui appuie son pistolet sur la poitrine.) Je nettoyais mon pistolet. Le coup part : il passait. Donne l'ordre.

ROBESPIERRE. — Laisse-le, Duplay.

DUPLAY. — Le sort te livre l'ennemi l'un après l'autre et tu les lâches.

ROBESPIERRE. — Obéis. Et laisse-nous seuls.

LEBAS. — Seul avec lui ?

ROBESPIERRE. — Il tient trop à la vie pour toucher à la mienne. Et s'il croit me séduire... Mais je suis curieux de l'entendre. (Duplay lâche Fouché.) Pardonne-moi, Philippe, et va te reposer. Tu vas avoir besoin demain de tout ton sang.

LEBAS. — Hélas ! que je le crois !

DUPLAY. — A trente pas, Fouché, je fais sauter une allumette entre tes dents. Je me tiendrai à vingt.

Duplay sort soutenant Lebas. Un temps.

FOUCHÉ. — Qu'il eût été plus simple de m'entendre au premier jour ! Essayons d'oublier ce mois fâcheux. J'arrive de Lyon, je viens te voir, t'apporter mon hommage de vieil ami, fier de ton ascension, fier de se rappeler ces ferventes soirées d'Arras où, brûlés de révolte, et d'amour, et d'envie, nous mesurions un monde injuste et respecté. Le sauver ? Le détruire ? Nous jeter à son cou ? Le lui tordre ? Nous étions là, inquiets, impatients, ambitieux ; Carnot déjà sévère. Et ce pauvre charmant et maladroit Camille. De nous tous tu étais le plus pur, le plus grand. Nous avons pu vieillir, tu es resté le même.

ROBESPIERRE. — Toi aussi : un traître.

FOUCHÉ. — Traître pour toi, héros pour d'autres. Je ne veux pas te répéter ce qu'ils t'ont dit pour ma défense. Je rentre au port. Du mieux que j'ai pu dans l'orage j'ai louvoyé, tiré de confuses bordées, et tu m'accueilles au quai, farouche, toi demeuré les pieds au sec : « Pourquoi traître, n'as-tu pas tenu la ligne droite ? » (Robespierre a un geste.) Tu as raison. Cette affaire date et tu sais aujourd'hui ce que je suis, ce que je peux, j'abrège. Tu ne m'estimes pas, tu m'en vois attristé. Un mot, je le sais, nous sépare : la vertu. Mais dominons nos sentiments, nos préférences, la raison le demande. Et commande entre nous une trêve, un accord.

ROBESPIERRE. — Jamais.

FOUCHÉ. — Quel autre mot peu politique ! Tu ne l'ignores pas, Maximilien, depuis un mois, le nombre de tes ennemis a cru notablement et tu l'as vu, partout, chez tes plus fidèles alliés. Contre tous, je suis prêt à t'aider.

ROBESPIERRE. — Scélérat ! Quand derrière chaque résistance, chaque regard qui provoque ou me fuit, chaque élu que je vois un peu plus s'avilir, je devine le même maître en félonies, le seul que je ne vois jamais, tu parais enfin et tu oses ? M'aider ? A quoi ? A défaire ce que tu as fait, refaire ce qui est défait, ranimer tes victimes, à châtier tes complices ?

FOUCHÉ. — Pourquoi pas ?

ROBESPIERRE. — Crois-tu sauver ta tête en m'en apportant d'autres ? Si je devais me satisfaire d'une seule, Joseph Fouché, je choisirais la tienne.

FOUCHÉ. — J'ai la faiblesse d'y tenir aussi, Maximilien. Tu ne m'estimes guère, soit, mais tu me sous-estimes. Je ne reparais pas si chétif devant toi. J'ai voulu comme toi grandir, m'élever jusqu'à toi qui, de trois mots, me foudroyais. Oui, ces haines éparses, opposées, que suscite toujours le puissant qui veut rester pur, c'est moi qui les ai liées, moi qui ai débauché tes suiveurs, décidé les peureux, excité les coupables, intimidé les politiques, courant du Louvre aux Portes, les semelles brûlantes, perdant des pas encore à semer les amis que tu attaches à mon service... Un piège est prêt, à ta mesure, bien plus vaste que tu ne crois. Prêt à mon signe à s'abattre sur toi.

ROBESPIERRE. — Et je vais t'attendre ? Et m'intimider ? Imprudent bluffeur. Demain d'un coup de pied je jette au jour un grouillement qui n'est fort que de l'ombre, et je l'écrase.

FOUCHÉ. — Crois-tu ? Je n'ai nommé personne. Que peux-tu ? Comme moi, un à un les reprendre, acheter leurs voix, flatter, mentir, promettre ? Trop tard. Ennemis ou amis, arrêter au hasard ? La moitié de la Convention ? Qui le décrétera ? L'autre moitié ? Et qui l'y forcera ? Le sabre de Saint-Just ? Robespierre illégal ? Robespierre botté ? Tu l'as dit : ce que j'ai fait à peu près seul, seul je peux le défaire.

ROBESPIERRE, *après un temps.* — Et... à quel prix ?

FOUCHÉ. — Je ne demande pas, j'offre.

ROBESPIERRE. — Que m'offres-tu ?

FOUCHÉ. — Ce qu'au fond de ton cœur tu désires le plus : le pouvoir. Enfin, sans partage. Nul besoin de tuer : ils sont trop. Nul besoin même de te les nommer. Moi seul les connais tous. Ils se croiront perdus. Nous les rassurerons. Ils seront pour longtemps moins à craindre que morts.

ROBESPIERRE. — Fouché faiseur de rois ! Sans partage, sinon, je suppose, avec toi ? Pourquoi ne pas pousser à fond ton avantage, et sur mon corps planter le trône de Joseph I^er^, roi des Français.

FOUCHÉ. — Je sais ce que je puis ; je sais trop qu'après toi seuls des fous comme Billaud espèrent s'accrocher longtemps aux forces terrassées qu'ils remettraient en selle. Beaucoup le pensent avec moi, ceux mêmes qui se dressent contre toi, ceux que tu peux avoir pour toi, tous ceux que ces quatre ans ont élevés, qui craignent à la fois tout progrès, tout retour où leurs droits d'aujourd'hui puissent être dits des crimes, où leurs biens mal acquis leur seraient contestés. Ils sont au chef qui les rassurera, à l'homme au nom de qui l'ordre public s'établira, et qui saura que le plus noble des pouvoirs doit compter avec la corruption chronique des hommes, et, s'il veut s'éterniser, l'organiser. Voilà. Nous avec toi, la révolution vit. Nous sans toi, nous vivons.

ROBESPIERRE. — Et moi, sans vous ?

FOUCHÉ. — A cent contre un il arrive qu'on perde. Tu l'as dit à l'instant : tu es seul.

ROBESPIERRE. — Oui, seul avec celui que tu oublies dans tes calculs : le peuple.

FOUCHÉ. — Seul avec lui ? Tu ne redoutes pas cette autre solitude ? Regarde-le, là-bas sous les arbres, ce peuple qui rit, déambule. Comme il sait, comme il sent qu'il vit des jours d'histoire où son destin se joue pour un siècle peut-être ! Comme il se prépare au combat ! Comme il a peu changé, plus sec de ces quatre ans terribles que le canard d'un plongeon dans la vase, toujours badaud, frivole, prêt à redonner à un maître les soucis de la République, contre un peu de pain blanc, des fêtes ! Seul avec le peuple ? Et quel peuple, Maximilien ? Les présents par force aux sections, pour leurs cartes, leurs bons de pain ? Les travailleurs, le nez sur leurs salaires comme un chien sur un os ? Les sans-travail, payés pour faire dans les clubs la police et la claque ? Les gueux, les amateurs d'émeute, les vengeurs d'Hébert ? Les cent derniers pétitionnaires aux permanences qui te font dire « Paris veut ? » Dans tout comité, tu le sais, un travaille, deux écoutent, six font voter le reste qui s'en fout. Et parmi les derniers passionnés, ah ! crois-moi, il y a plus de Fouchés que de Robespierres. Pour eux tout ce grand remous d'événements, d'idées, ce fut le champ, la place convoitée, quelques têtes haïes au bout d'une pique, un peu de roman dans leur vie. Le monde leur est devenu plus favorable. Eux aussi, maintenant, craignent tout changement. Il n'y en aura plus, Maximilien. La révolution est finie, car la révolution, c'est eux.

ROBESPIERRE. — Je t'ai laissé dire. Pauvre Fouché, on ne connaît pas ce qu'on méprise. Oui, cette foule de paix, c'est celle d'autrefois, de Juillet, du Quatorze, dont les chefs roués comme toi croyaient calmer la faim de justice avec du pain, des baïonnettes, celle qui les jeta bas. Si elle est lasse, c'est de vous. Héros de Fleurus, du 10 Août, voilà pourquoi vous seriez morts ! Pour que les Fouché, les Barras, une vermine de nantis puissent profiter sur vos corps ? Et je présiderais à ce banquet sordide, à l'avènement d'une engeance qui ne sait qu'acheter et vendre, y compris les consciences et la leur ! Ah ! oui, comme ils m'acclameraient ! Comme les riches fêtent le révolutionnaire qui trahit ! Mais être révolutionnaire, misérable, c'est ne pas accepter les hommes tels qu'ils sont. Jamais je n'ai senti autant que devant toi qu'en vérité il n'en existe que deux races : ceux qui croient, et les autres. Et si, derrière nous comme deux nues, elles se pressent et se chargent, et si l'orage éclate, Joseph Fouché, ce n'est pas moi qui serai foudroyé. Le monde est toujours sauvé, le peuple est toujours subjugué par ceux qui ne transigent pas.

FOUCHÉ. — Que cela serait beau ! Hélas ! je crois que la foule, ainsi que la femme, chérit celui qui l'aime, mais suit celui qui la connaît. Je ne la méprise pas. On ne passe pas par l'Eglise sans que reste au profond de soi, désenchanté, l'amour des hommes, tels qu'ils sont. C'est toi qui les méprises, en les voulant trop beaux. Profiteurs, agressifs, méchants, envieux, ignobles, le pire au fond du cœur le plus glacé, de l'âme la plus sombre cache un souffle d'amour, une étincelle d'idéal. Tous ensemble, de

quoi faire peut-être une belle flambée. Accepte tous les hommes, Maximilien. Sans illusion, sans exigence ; pour que ne sombre pas notre commun espoir. Accepte les coupables, accepte les nantis, les traîtres même, accepte-moi.

ROBESPIERRE. — Quand je serais au bord du gouffre, que ta main seule se tendrait, jamais, jamais rien avec toi.

FOUCHÉ. — Tu me hais. Tu le crois. Tu crois que je te hais. Tu ignores presque tout de moi ; mais tu sais mon amour pour Nièvre, mon enfant. Si j'ai trafiqué, c'est pour elle, pour qu'elle échappe à ce que j'ai connu, la hantise du besoin, l'obligation pour vivre d'être humble, vil... Je l'ai ramenée de Lyon, consumée, la poitrine prise, et tout ce mois durant, quand tout dépendait peut-être d'un rien, un coup d'air, un remède oublié, mes patiences de père, excommunié, traqué par toi, je n'ai pu la soigner, la sauver. Oui, je viens de l'apprendre : cette nuit, Nièvre est morte, loin de moi... Je devrais te haïr et sur le coup j'ai dit : « Vengeance ; il paiera. » Sous ma saignante peine, j'ai découvert que je t'aimais. Voilà. Toi aussi, comme dans un temple aux sept enceintes, rentre en toi, médite. Demain, à l'Assemblée, un moment avant la séance, fais-moi porter ta réponse par Duplay. Un oui, tu es le maître. Sinon, que roule la boule du destin.

ROBESPIERRE. — Jamais, Fouché, qui que tu sois, jamais !

FOUCHÉ. — Nous venons de faire à peu près le dernier chemin que fit libre un homme qui, par ses meilleurs côtés, te ressemblait : le Roi. Bon, vertueux, ami du peuple, comme toi répugnant à la force et au sang. Sa tête est tombée. Et c'était une tête de roi. Et c'était la première. Depuis... (Il montre le mur.) Il est là, oui, derrière ce mur. C'est là que les charrettes, de quatre mois en quatre mois, viennent verser, comme des pommes en silo, les têtes qui faisaient trembler l'Europe. Sur lui, le premier, tout au fond. Tu me l'as dit : il reste quelques places. Une charrette encore, et la Révolution siégera là, plénière. Si quelque âme subsiste de nous, Maximilien, interroge-les, interroge-toi. Peut-être te sentiras-tu devant les morts la conscience moins farouche.

Il sort. Entre Duplay.

ROBESPIERRE. — Rejoins-le. Dis-lui qu'il peut rentrer cette nuit auprès d'elle. Et laisse-moi seul encore un moment.

DUPLAY. — D'elle ? Qui, elle ?

ROBESPIERRE. — Il te dira. Va. (Duplay, stupéfait, sort. Robespierre pousse le portail : c'est, en effet, une sorte de cimetière. Un grand tertre au premier plan. La nuit est venue.) Ainsi vous êtes là, cachés sous un peu de terre, comme des ordures, Vergniaud, Danton, mon cher Camille, prince, mon frère, vous tous que nous avons tués ! Et c'est auprès de vous, ô dérision, que l'ami m'abandonne, que l'ennemi m'embrasse, que tous deux ils viennent nous dire : « Inutiles vos luttes, vos rêves dérisoires, votre sang répandu en vain, cinq ans qui prétendaient bouleverser le monde, une fureur sans lendemain. Par grandes ondes décroissantes, tout reprend l'ordre séculaire : l'or, le sabre sont toujours maîtres, et toi qui pensais sonner l'heure où la force et le mal céderaient à la loi, tu ne peux être que le nouveau visage du tyran.

» Eh bien, soit ! Puisque l'homme consent, comme à l'air qu'il respire, au vice universel, puisque cette aurore entrevue n'est qu'un éclair dans les ténèbres ; que de quelque côté que je me tourne la férocité du destin me met dans la main le couteau, résignons-nous ! Disons oui à Fouché, oui à Saint-Just, l'un et l'autre, mais à l'un contre l'autre. Un mouchard derrière chaque soudard. Imposons-nous au peuple, mais pour lui, et pour sauver ce qui peut être encore sauvé.

» Pour le peuple ? Les rois sont toujours sûrs de l'être pour le peuple. Oui, Robespierre, rentre en toi. Au fond de toi ne veux-tu pas être ce maître ? Pourquoi vous ai-je couchés là? Pour vos erreurs ou parce que vous m'arrachiez des dents le fruit délicieux de la gloire ? Non, non, je me salis ; il me fallait choisir entre la cause et vous, vous la perdiez, et je croyais porter tout seul la vérité. Hélas ! peut-elle n'avoir qu'une voix, la Révolution qu'une tête ? Et qu'ai-je de plus pur que vous pour prétendre être sa conscience ? De plus que les plus vils ? Dis, petit avocat d'Arras, ces cinq ans ne t'ont rien rapporté ?

» Malheur ! Fuyons ce monde où tout se défigure. Qu'espérer de bon d'un triomphe indigne, d'un devoir qui me plaît, de ces deux tout-puissants serviteurs ? Crois-tu les jouer ? Tu leur céderas, tu te renieras, tu seras leur chose un peu plus chaque jour, prisonnier des soldats et des riches, César qu'on sort les jours de fête, celui que l'on nommait l'Incorruptible ! Ah ! tout en moi me le criait : il faut les fuir, il faut me fuir ! Fuir ? Le puis-je encore ? Fuir ? Ou mourir : la vraie retraite. Dites, mes amis, mes victimes, que dois-je faire ? Vous rejoindre ? Acculé au pouvoir comme un cerf à un mur, faire face à la meute et noblement tomber ?

» Ce silence ? Est-ce le vôtre ? Que veut-il ? Horreur ! Que tout finit au dernier râle ! Que le tranchant glacé d'un glaive suffit à faire des plus grandes âmes d'un siècle un peu de chair et puis plus rien. Que Fouché dirait vrai, et que le ciel est vide, vaine la chaîne au long des siècles de tous les élans d'amour ? Non, non, j'ai foi, j'ai foi ! Vous vivez ! Vous vivrez ! Mais quoi ? Que vous vous détournez de moi ? Que pour vous, désormais, tout n'est qu'indifférence ? Que si vous reveniez... Vous le pourriez ? Ne plus vous dévouer aux hommes jusqu'à ce que les hommes vous tuent ?

» Répondez-moi. Un mot. Un souffle de cet air lourd de mouches. Un signe de ces arbres pétrifiés qui comme d'effrayants augures plongent les bras dans vos entrailles. (Il attend. Il a un geste d'abattement résigné. Il fait quelques pas pour sortir, recule soudain : dans un rayon un groupe d'hommes paraît.) Ah ! mes amis, enfin, je le savais, vous voilà donc ! Répondez-moi. Vous me voulez ? »

LES HOMMES. — Nous te voulons.

Deux des hommes se détachent du groupe. L'un, très pâle, a le bras en écharpe ; l'autre, une jambe de bois. C'est Lebas. C'est Duplay. Ils s'étonnent.

LEBAS. — Eh bien, Maximilien ? C'est le peuple.

DUPLAY. — Ton peuple. Qui t'attend.

Robespierre revient au réel. Est-ce une réponse des morts ? Un chemin détourné vers eux ? Il a un sourire amer, il dit :

ROBESPIERRE. — Le peuple ? Mon peuple ? Et qui m'attend ?

ACTE III

La salle du 1er acte. Au-dessus de la porte donnant sur la Convention, il y a un œil-de-bœuf.

Billaud marche de long en large. Saint-Just, immobile, attend.

BILLAUD. — Oui, Saint-Just, oui, peut-être. Dans ce cirque d'hommes pressés la trahison mousse comme dans une cuve. Il y a de certains mots, j'entends derrière un tintement de pièces anglaises, et sous de certains masques tout sourires, un ricanement de vautours. Nous nous égorgeons, ils font cercle. (Brusquement.) Où est-il ?

SAINT-JUST. — Il parle aux Jacobins.

BILLAUD. — Encore ? Toujours ? Nous crevons à la tâche, on l'embrasse, on l'acclame... Allons, pas d'amertume. Il y a place pour tous les talents dans notre République. En chaire, je bredouille, mais pour dicter, trancher, débattre vingt heures sans souffler, six ministres, trente commis du roi, je les aurais mis sur le flanc.

SAINT-JUST. — Est-ce oui ?

BILLAUD, ouvre la porte de la Convention. — Lui et moi, si nous entrons tout à l'heure en séance bras dessus bras dessous, qui oserait risquer un mot ? Ecoute, ma main dans sa main, tous les regards nous font la révérence, mais pour qu'ils se rassurent et que tous se désarment, il faut qu'il en accepte une autre : oui, celle de Fouché. Un peu voleur, un peu trompeur, mais de ces salauds nécessaires. Négocie-nous ça.

SAINT-JUST. — Je le verrai. Il est l'heure. Est-ce dit ?

BILLAUD. — Ah ! charmeur, que me fais-tu faire ! Je cours au club et, bon Dieu, devant le peuple, je l'embrasse. C'est dit. Tu parles à la tribune au nom du Comité, on y reçoit Fouché, on liquide Sieyès, on lance tes décrets, Pitt en avale son dentier et on s'occupe de faire enfin vraiment cette garce de République. Eh bien, petit frère, es-tu content ? Nous aurons encore de bonnes journées.

Il sort. Saint-Just reste seul.

SAINT-JUST. — Petit frère. Etre si frères, oui, et si lointains ! Ah ! pourquoi me mêler encore à ces bagarres, ajouter des phrases aux phrases, pousser l'une vers l'autre des mains qui ne peuvent plus que se porter des coups mortels ? Mais pouvais-je fuir, rester neutre ? Ce sont mes amis qui vont combattre !... Mes amis !... Tu m'as outragé, Robespierre. Et mon Philippe te préfère. Je te dois tout ? Eh bien ? Je dois à notre cause d'être ingrat : je me suis arraché, saignantes, toute pitié, tendresse et joie de vivre, ne saurai-je achever de vider mon cœur ? Un vrai chef a-t-il des amis ? Un chef ? Ou bien un monstre : celui de mes vingt ans, il n'était qu'endormi ? C'est lui qui jouit du sang, des larmes d'une femme, lui qui te souffle : « Pour être un chef cesse d'être homme. Comme un boulet, fais ton trou dans la masse. Tout t'est permis ; l'avenir est à toi. » Moi, César ? Ambitieux ? Ingrat même ? Est-ce que je pense à moi ? Ai-je un désir qui s'écarte du peuple ? Mais ce lourd filet d'hommes qui monte au jour, vais-je laisser des fous se l'arracher jusqu'à ce qu'il s'ouvre et retombe à la vase. Pour qu'ils halent d'accord faut-il encore du prêche et des palabres, de la persuasion ? Ou le sabre et le fouet ? Tous les grands chefs ont été des soldats, Maximilien, et jusqu'ici ta parole a plus fait que leur glaive, mais du plus profond, je le sens, la sève ne va plus vers toi, tout l'arbre me pousse, toute la forêt. Tout ce peuple... Un jour aussi j'aurai donné mon fruit. Comme toi, qu'on m'écarte et que d'autres mûrissent. Pour un temps tu vas te survivre. Moi, demain, dans une eau fraîche, je plonge dans cette simplicité militaire : mouvements, campements, plans, convois, effectifs. Des ordres. Et le silence.

Saint-Just sort. Entre Fouché, inquiet et qui paraît attendre. Arrive Tallien. Fouché voudrait l'éviter, mais Tallien l'a vu.

TALLIEN. — Eh bien, Fouché, où étais-tu ? On t'a cherché toute la nuit. Tout nous lâche, tout nous croule.

FOUCHÉ, distrait et pressé. — Cher Tallien, toujours agité. Entre en séance et attends-nous sans inquiétude. Tout va bien ; quoi qu'il arrive, les vrais patriotes vaincront, nous verrons aujourd'hui les traîtres démasqués. A tout à l'heure.

Duplay-Jambe-de-Bois est entré. Fouché hésite, voudrait éviter le contact ; Tallien cherche son pistolet.

DUPLAY. — C'est toi que je cherche, Fouché. (Il lui donne une lettre.) Sa réponse. (Il se retourne sur le seuil.) Salut, Tallien.

Il sort.

TALLIEN. — Les traîtres démasqués, j'en connais au moins un. Je comprends tout. On t'a vu hier soir avec lui, mais je ne voulais pas le croire, comme si je ne te connaissais pas : traître du premier jour, traître dès ton retour. Chargé par lui, avoue, de nous amener dans la nasse, tous, pour en finir d'un coup. Donne-moi cette lettre.

FOUCHÉ, esquivant. — On nous regarde. Ne cherche pas à tout savoir, les déboires s'accrochent aux questions comme la colle aux pattes des mouches. Fais-moi confiance.

TALLIEN. — Confiance en toi ? Je ne me sentirai vivant que lorsque je pourrai jouer au ballon sur ces dalles, avec ta sale gueule et celle de ton maître. A tout à l'heure, vous l'avez dit.

Il sort comme un fou.

FOUCHÉ. — Que peut-il faire ? Bah : un valet sans importance. (Il hésite à décacheter la lettre de Robespierre.) Là-dedans est le sort de la journée, mon sort, cent ans au moins du sort du monde. (Il décachète la

lettre, il lit.) « Je suis né pour combattre le crime, non pour le gouverner. D'ailleurs, ni toi ni moi n'avons pouvoir de décider. Le peuple seul est maître. Entre vous et moi, un Sénat traître et moi, il choisira. Par-dessus vos têtes, je vais lui parler. » (Fouché ferme les yeux.) Fouché, se peut-il que tu aies pris ce mangeur de rêves pour un chef ? Vraiment, il est trop fou, ou trop honnête pour la politique. Comment même a-t-il pu tenir jusque-là ? Finissons-en. Et pour flotter, vidons nos dieux par-dessus bord. Qu'importe l'espérance du monde au demi-vieillard qui veut vivre ! Vivre ? Je veux donc vivre ? Ah ! Nièvre, ma pure et douce Nièvre, il serait si simple de tout sauver en allant m'étendre près de toi. Comme je voudrais croire que je peux te rejoindre et que tu n'es pas toute, hélas ! dans ce petit squelette en robe blanche, ce dernier sourire de souffrance que la mort n'a pu même apaiser ! Toute la nuit, près de toi, j'ai attendu un signe. Nuit sans Dieu, ciel férocement algébrique ! je n'ai plus que moi. (Il relit.) Le peuple choisira. Pauvre Maximilien ! Mais que je disparaisse quelques heures, que je me taise simplement, mes pantins s'embrouillent dans mes fils, s'agitent en désordre, se trompent, t'acclament sans même s'en apercevoir. Allons, Fouché, sacrifie-toi ; une occasion unique s'offre à toi d'être plus que toi-même. Et vas-tu renoncer à ce qui fut vingt ans ton idéal parce qu'en passant il te tranche la tête ? Mais vais-je me laisser réduire à ce choix ? Ma tête ou la sienne ? Périr, ou pourrir ?

Entre Saint-Just.

SAINT-JUST, souriant. — Je te cherchais, Fouché.

FOUCHÉ, souriant. — Eh bien, jour après jour, j'aurai couru de l'un à l'autre de tous ceux qui tiennent ou croient tenir l'événement à la crinière et je n'avais pas vu Saint-Just. Il est sans doute des dialogues que le Destin prépare, comme un bon dramaturge... (Paraissent Tallien et Billaud, l'air furieux.) Sortons, voici les têtes chaudes. Il faut que nous puissions... Mais il n'y aura jamais de dialogue Fouché-Saint-Just.

TALLIEN. — Le voilà. Est-ce que je t'avais menti ? Avec Saint-Just, à présent ?

BILLAUD, hurlant. — Je ne te savais pas fourbe, Saint-Just. Si tu as voulu que je perde la face, c'est gagné. La réconciliation ! Au premier mot, à peine reconnu : « A mort, Billaud ! » on m'a jeté dehors, on m'a frappé. Je n'avais pas reçu de raclées depuis celles de mon père, et, s'il n'avait été mon père, je lui aurais fait cracher les dents, je l'aurais laissé sur la place !

SAINT-JUST, à lui-même et fermant les yeux. — Tu l'as voulu, Saint-Just. Tu serais sur la route, au galop, égrenant les villages...

FOUCHÉ. — Remets-toi, Billaud. Tu connais la foule...

BILLAUD. — Il n'a pas dit un mot pour les calmer. Derrière ses lunettes, il jubilait.

FOUCHÉ. — Tu l'as cru. Pour une piqûre d'amour-propre, vas-tu... ?

BILLAUD. — Il ne s'agit plus de moi. Je vois clair, enfin. Quand un homme est capable, avec trois douzaines de mots, de faire trépigner une foule comme un sorcier papou et de lui faire hurler : oui, non, blanc, noir, assomme et tue, c'est un danger public et, pour l'abattre, j'oublie tout. (Il empoigne Fouché.) Mais toi qui le défends, tu étais pour lui, tu nous as vendus. Dis-le. Hein ? Coup monté entre vous trois ?

TALLIEN. — Le tyran, son épée, sa police.

FOUCHÉ. — Billaud, reviens à toi. Ne sens-tu pas de tous côtés l'irrationnel qui nous assiège ? Prends-tu conseil de ce cerveau troublé ? Thermidor gouverne les crânes, tu le disais hier, éloigne ce furieux. Nous avons à parler, toi et moi et Saint-Just : il y va de tout.

Billaud le lâche, hésite.

SAINT-JUST, immobile, à lui-même. — Tu boirais aux sources glacées sous les herbes. Et tu rirais aux nouveau-nés devant l'auberge, aux paysans qui passent lentement la pierre sur la faulx.

Entrent Collot et Carnot. Tout ce qui suit, déchaîné, hurlant.

COLLOT. — Robespierre est entré en séance.

CARNOT. — Il paraît triomphant.

COLLOT. — Il va parler, retourner nos troupes comme hier.

BILLAUD, de Fouché. — Et par sa faute rien n'est prêt.

TALLIEN, tirant son couteau. — Croyez-moi, plus de formalités que cette signature sur leur peau. Et que son compère avec lui ne fasse plus qu'une ombre d'écumoire.

Billaud l'écarte, mais reprend Fouché au collet.

BILLAUD. — Oui, assez de phrases, de jeux doubles. Avec ou contre nous ? Le plan, en place ou non ?

FOUCHÉ, se résignant. — Tu m'es témoin, Billaud, ce chemin sans retour, tu le choisis pour nous. Il y avait mieux à faire.

BILLAUD. — Avec ou contre ?

COLLOT. — Où en est-on ?

TALLIEN. — Parle.

FOUCHÉ, à mi-voix, mais Saint-Just n'écoute pas. — Tout est prêt. Pauvre Tallien, qu'as-tu pu croire ? Je n'ai vu Robespierre que pour l'endormir, lire son jeu, masquer le nôtre.

BILLAUD. — Le marais ? Ses muets ? Marchent-ils ? Avec qui ?

FOUCHÉ. — Les vainqueurs.

COLLOT. — Nous le serons.

BILLAUD. — Mais ils me le paieront.

COLLOT. — Que leur as-tu promis ?

FOUCHÉ. — Tout.

BILLAUD. — Bravo. Pour abattre l'infâme, j'embrasserais le roi, le pape... En avant !

Il sort. Ils vont le suivre.

COLLOT. — Les tribunes ?

FOUCHÉ. — Garnies. Une seule inconnue : qui préside aujourd'hui ?

COLLOT. — Moi.

FOUCHÉ. — Hasards ou destins, ricanez. Tu veux parler au peuple, Maximilien !

COLLOT. — Qu'allons-nous faire ?

FOUCHÉ. — Venez. Si chacun m'écoute, ce soir, il ne débitera plus que des vers. (A Tallien :) Mais toi, jeune bœuf, surtout, ne fonce pas avant qu'on t'ait lâché.

CARNOT, montrant Saint-Just. — Et celui-là ?

FOUCHÉ. — Le plus vif rejeton, sans tuteur !...

COLLOT. — Pas de temps à perdre, courons.

Ils sortent.

SAINT-JUST, seul, toujours immobile. — Et tu devrais avoir autour de toi le plus sûr des remparts, un mur de toile blanche, une forêt d'acier. (Brusquement.) Il n'est pas trop tard. A cheval, Saint-Just, à cheval ! (Entre Philippe Lebas, le bras en écharpe. Il traverse rapidement pour entrer en séance.) Philippe !... N'entre pas. C'est la mort qui va siéger là.

LEBAS. — Alors, adieu Saint-Just.

SAINT-JUST. — Ils sont fous. Il est fou. Dans cette cage à fauves exaspérés et qui hier ont goûté son sang, il vient nu, armé d'un rouleau de papier.

LEBAS. — Et tu le regardes ?

SAINT-JUST. — S'il est seul, il a voulu l'être.

LEBAS. — Nous serons au moins deux.

SAINT-JUST. — Vous ne pouvez plus rien.

LEBAS. — Saint-Just disait : « Une cause n'est désespérée que pour ceux qu'effraie le tombeau. »

SAINT-JUST. — Je le redis, Philippe. S'il succombe rien n'est perdu. Souviens-toi de Fleurus, du bataillon sacré. Nous étions cent. Cent mille ont suivi. Cent hommes avec moi, cent purs comme Philippe, et nous retournerons le monde. Viens. Laisse-les se manger le ventre comme des insectes dans un pot. La Révolution n'est plus là.

LEBAS. — Mon ami, notre chef est là. Quoi qu'il fasse, je crois en lui. Est-ce un ami, celui qui ne vous suit que lorsque vous avez raison ?

SAINT-JUST. — Mais songe, fou, si nous entrons, s'il nous entraîne, plus d'espoir hors de nous, tout s'écroule avec nous.

LEBAS. — Nous vaincrons. Est-ce que la victoire a jamais fui, Saint-Just ? Et tu as quitté hier un chef découragé. Viens le voir : un prophète, l'ange exterminateur.

SAINT-JUST. — Dieu, on ne se jette aux bêtes que pour sa propre foi ! (Il saisit Philippe aux épaules.) Jure-moi, si j'entre avec toi, le plafond croulât-il sur nos têtes, de rester à ton banc, muet.

LEBAS, l'étreignant. — Obéissance militaire. Parle, toi, tout se couche.

SAINT-JUST. — Allons, que la postérité dise de nous, admirative et méprisante : « Il avait un ami. »

Ils entrent dans la salle des séances avec un grand signe d'amitié à Duplay-Jambe-de-Bois, qui vient d'arriver suivi de deux ou trois hommes du peuple.

LEBAS. — Oui, Simon, Saint-Just est avec nous.

DUPLAY. — La bataille est gagnée. Arrivez, les amis. Avec une ou deux caisses, et cette table contre la porte, de cette lucarne on voit toute la salle. On sera mieux qu'au poulailler à suer et ne voir que des dos.

Entre Babet, puis des femmes.

BABET. — Simon, où est mon Philippe ?

DUPLAY. — Il vient d'entrer. Avec Saint-Just. Il nous le ramène. Ça va barder.

BABET. — Il n'est pas rentré de la nuit.

DUPLAY. — Crois-tu qu'aucun de nous ait dormi dans son lit ?

BABET. — Mais il était blessé.

DUPLAY. — Pour un pareil gaillard, un suçon d'abeille. Et on te l'a soigné.

BABET. — Oui, d'autres le soignent, d'autres le voient.

DUPLAY. — Tu vas le voir, être fière de lui. Allons, petite sœur, ce qui compte, c'est ce qui va se passer là. Le dernier combat.

BABET. — Vous me l'avez tant dit.

DUPLAY. — Cette fois, c'est le vrai, sinon...

BABET. — Eh bien ?

DUPLAY, riant. — Si Robespierre n'était pas vainqueur, ah ! fillette, nous n'aurions plus qu'à tous aller planter nos choux. (Des hommes sont entrés, et d'autres femmes.) Arrivez, les amis. Seriez-vous sardine, vous ne trouveriez plus une place aux tribunes. Victor, fais-moi la courte échelle. De cette lucarne, je vous raconterai la corrida. Mère Jeannette, tu es concierge, tu as l'oreille fine, tu connais nos illustres, monte avec moi tu vas m'aider. (Ils montent sur la table.) Vingt dieux, la belle salle ! Ils sont tous là. On devine les traîtres à leurs gueules tirées par une nuit de frousse et de conciliabules. Carrier, Fréron, Barras, Rovère. Les massacreurs. Et les voleurs.

LA FEMME. — Collot préside.

DUPLAY. — Pas franc, l'arbitre. Tant pis, on gueulera.

LES HOMMES. — On ne commence pas ? Que fait l'Incorruptible ?

DUPLAY. — Voyez-le, notre grand petit homme : il sourit à Saint-Just retrouvé.

LA FEMME. — Il regarde la salle.

DUPLAY. — Il les connaît. Il les dénombre. Un bon tiers d'ennemis. Un tiers qui va courir au secours du plus fort. Il pense à ce qu'il va leur dire, à ce qu'il va nous dire, à nous, par-dessus ce grouillis furieux.

LES HOMMES et LES FEMMES. — Nous ses fidèles. Nous de Paris. Des chantiers. Des bureaux. Des boutiques. Et derrière nous, les milliers, les millions. Les ongles cassés, les mains dures. Les poitrines étroites et les têtes basses. Le peuple. Oui, qu'il nous parle ! Qu'il nous rassure ! Que nous sachions encore de lui ce qui est le bien et le mal, la ligne juste et les traîtres à la patrie !

LA FEMME, brusquement. — Saint-Just ! Il monte à la tribune.

DUPLAY. — En six pas, comme à l'assaut.

LA FEMME. — Il sort un papier de sa poche.

DUPLAY. — Comme d'un fourreau ! Des papiers de ce genre vous ont tranché des gorges mieux qu'un sabre.

LA FEMME. — Il attend. Tout se tait.

DUPLAY. — La basse-cour sous l'épervier.

LA FEMME. — Il parle.

LES HOMMES et LES FEMMES. — Que dit-il ?

LA FEMME, traduisant à mesure. — Il dit qu'il n'est d'aucune faction, qu'il les combattra toutes, qu'elles ne disparaîtront qu'avec de bonnes lois, que chacun a ses torts, qu'hier l'Incorruptible n'a pas parlé très clair, que lui, Saint-Just, il va le faire.

LES HOMMES. — Bravo, Saint-Just. Pas d'embrouille. Moi non plus, je n'aime pas mouiller mon vin. Jette-leur ça en pleine poire.

DUPLAY. — Vos bravos ne sont pas tout seuls. Ecoutez : de la grêle sur des ardoises.

LA FEMME. — Ce n'est pas lui qu'on applaudit.

DUPLAY. — Quoi ?

LA FEMME. — Vois toi-même. Un homme a bondi. Au pied de la tribune, il demande la parole.

DUPLAY. — Tallien ? Ce petit tripoteur ? Couper la parole à Saint-Just ?

LES HOMMES. — Il ose ! Et on l'acclame ?

LA FEMME. — Il dit que tous ici en ont assez de ces façons de se mettre au-dessus des autres, qu'il y a de quoi pleurer de voir comment en France vont les choses, que lui aussi va parler clair. Il escalade la tribune.

DUPLAY. — Eh bien, Saint-Just, d'un revers de la main qui envoya rouler au pied de l'échafaud le gros Danton, bascule ce guignol de foire, de la foire d'empoigne ! Quoi ?

LES HOMMES et LES FEMMES. — Eh bien ?

LA FEMME. — Saint-Just s'écarte. Saint-Just se tait, il ramasse ses papiers, il s'adosse... il s'en va.

LES HOMMES et LES FEMMES. — Saint-Just chassé de la tribune. Et il se laisse faire. Et Maximilien laisse faire.

DUPLAY. — Ne nous excitons pas. Ils ont leur plan. Le bon pêcheur sait retenir ses nerfs. Ils méprisent ce petit vorace. Ils attendent la grosse bête. Et je la sens venir. Ce remous à la porte, cette ruée de brute, il a foncé.

LES HOMMES et LES FEMMES. — Qui ?

LA FEMME. — En trois bonds, il rejoint Tallien, le bouscule, empoigne la chaire.

LES HOMMES et LES FEMMES. — Mais qui donc ?

LA FEMME. — Billaud. Si pâle, si furieux que je ne l'avais pas reconnu.

LES HOMMES et LES FEMMES. — Il est donc aussi contre Robespierre ?

LA FEMME. — Ecoutez. Il a mauvaise voix. Il parle de... tyran... d'émeute aux Jacobins... d'égorgement de l'Assemblée... on l'entend mal...

DUPLAY. — Brouille les mots, remue ta vase, saute, feinte, crache, bave, on te tient au fond du gosier, il va falloir, au bout, venir bâiller à la lumière. Et dans la casserole. Le pêcheur s'impatiente. Il se lève. Il est prêt. Fini le jeu. Ça y est : il a ferré.

On entend un soudain hurlement de foule.

LES HOMMES et LES FEMMES. — Quelle est cette clameur ? Contre qui ?

LA FEMME. — Robespierre. Il a demandé la parole. Et dix, vingt députés se sont levés. « Pas lui ! pas lui ! » Et ce fut comme une allumette dans la paille : ils hurlent tous.

LES HOMMES et LES FEMMES. — Quoi ? Que hurlent-ils ?

LA FEMME. — Je n'entends plus. Si, attendez. Ils ont... comme un refrain... « Pas le tyran. Pas le tyran... »

LES HOMMES et LES FEMMES. — Le tyran ? Est-il donc un tyran ? Qui est tyran ? Robespierre tyran ?

LA FEMME. — Il proteste. Il s'époumonne. Il court à la tribune. Tallien lui barre le passage, lève un poignard...

LES HOMMES et LES FEMMES. — Aaah !...

LA FEMME. — Non. Robespierre recule. On désarme Tallien. Le président crie avec tous. Robespierre l'apostrophe. Il veut parler. Collot refuse, secoue sa cloche comme un fou ; on l'entend à peine : un glas dans la tempête...

LES HOMMES et LES FEMMES. — Robespierre tyran...

Duplay s'est laissé glisser en bas.

DUPLAY. — Trahison ! Alerte, peuple ! On bâillonne ton chef, on étouffe sa voix. Voilà donc le plan des conspirateurs. Les tribunes, là-haut, hurlent en chœur, les tribunes où vous n'avez pu trouver place : des gens à eux, payés. Mais ici, c'est le peuple, son peuple. Descendons à la barre ! Ce ne sera pas la première fois que sous une trombe de peuple, comme une girouette grinçante, le sort des traîtres aura changé de vent. (Hésitation du peuple.) Eh bien ?

UNE VOIX. — N'y allez pas.

Tous se retournent. C'est Fouché. Duplay revient sur ses pas.

DUPLAY. — Fouché ! Il ose. Lui, le chef de la bande !

Il veut lui sauter à la gorge. Un homme du peuple s'interpose.

L'HOMME. — Depuis quand porte-t-on la main sur un représentant du peuple ? Tu veux qu'on aille contre ceux d'en bas, tu fais comme eux. Parle, Fouché.

DUPLAY, qui a reconnu l'agent de Tallien. — Canaille, je te reconnais...

LES HOMMES. — Allons, Jambe-de-Bois, tu vois partout des traîtres. Chacun a droit à la parole. Ou bien alors, où est la liberté ?

DUPLAY. — La liberté, on l'assassine en bas.

L'HOMME. — Des mots ! Parle, Fouché.

LES HOMMES. — Oui, parle, l'homme en gris. Après, on verra. On a le temps.

FOUCHÉ. — N'y allez pas. Vous ne le pouvez pas. Si le peuple a dû quelque jour venir rappeler au devoir des représentants qui le servaient mal, sa Commune, ses chefs ordonnaient. De quel droit aujourd'hui ? Au nom de qui ? (A Duplay :) Qu'es-tu ? Qui te mandate pour commander au peuple ? Robespierre lui-même t'appellerait rebelle. (Mouvement de Duplay. On le retient. Fouché sourit.) Il défend son maître, il l'aime, vous l'aimez. Et neuf sur dix de tous vos députés qui se lèvent en bas contre lui, ils l'aiment et le vénèrent, ils l'ont toujours suivi. Et pourtant, avec plus de honte que de haine, ils lui disent : « Va-t'en. »

DUPLAY. — Canaille !...

FOUCHÉ. — « Va-t'en, oui, tu as sauvé la patrie, mais elle n'est plus en danger. Tu as été grand. Mais un grand homme peut devenir funeste à une République. Tu rêves d'on ne sait quelle cité future, mais c'est aujourd'hui que le peuple a faim. »

DES FEMMES. — Il y a du vrai dans ce qu'il dit. Un peu moins de phrases, un peu plus de pain.

DUPLAY. — Est-ce que la liberté ne vaut pas...

LES FEMMES. — La liberté ? Liberté de quoi faire ? Et quand ? Libres de travailler du matin au soir. Et d'avoir faim. La liberté, c'est manger.

L'HOMME DE TALLIEN. — L'argent tombe, la vie monte, vous réclamez ? On vous augmentera plus tard, ça gênerait sa politique. Il se moque que le peuple vive. Il est au-dessus de ces choses. Place à des chefs qui s'occupent de nous.

DUPLAY, fonce sur lui. — Amis, allez-vous vous laisser endormir. Ils défendent leur peau de traîtres. Ils savent ce qui vous touche, ils promettraient tout, pour une heure. Vos salaires ? Avant vos salaires, c'est la révolution qu'il faut défendre. Allez-vous sacrifier tout l'avenir à quelques sous ?

DES FEMMES. — Salaud. C'est toi qui les nourris, nos gosses ? Tu t'en moques, tu as la bonne place, tu y tiens, chien de garde.

DUPLAY. — Hommes, mes camarades, vous, vous savez. Robespierre, c'est vous. C'est votre sort qu'on s'arrache dans cette fosse.

DES HOMMES, qu'on devine opposants. — Il n'est pas nous. Aucun homme n'est le peuple. Aucun ne peut être le peuple quand il est devenu un chef. A moins d'avoir eu faim. Et d'avoir encore faim.

DUPLAY, à ses fidèles, ébranlés. — Il ne vous comprend pas, lui qui vit au milieu de vous, lui qui n'a rien, qui vit de rien.

UNE FEMME. — S'il vit de rien, pas moi.

DUPLAY, montrant Fouché. — Son ennemi, ce traître, c'est un riche. Voulez-vous vous livrer aux riches ?

LA FEMME. — S'ils nous nourrissent, je veux bien.

LES HOMMES, menaçants. — Un riche ?

DUPLAY. — Pire, un enrichi, un profiteur. (Les Hommes marchent vers Fouché, qui recule, interdit.) Saisissez-vous de lui. Et courons sauver notre chef. Que fait-il, Jeannette ?

JEANNETTE, à la lucarne. — Il crie toujours dans le tumulte. Son visage ruisselle, il suffoque, il regarde vers nous.

DUPLAY. — Il nous appelle. Et nous sommes encore là. Allons, camarades.

Cette fois les Hommes le suivent. Un cri les arrête : c'est Babet.

BABET. — Non ! N'y allez pas. Vous tromperais-je, moi ? Suis-je son ennemie ? Vous me reconnaissez. Je suis Elizabeth Lebas. Je dis comme Fouché.

DUPLAY, revenant. — Toi ?

BABET. — Moi, ta sœur, je dis comme Fouché.

DUPLAY. — Qu'as-tu imaginé, traîtresse...

BABET. — Tous sont des traîtres, n'est-ce pas ? Ses amis même. Saint-Just. Et mon Philippe. Tu nous demandes de descendre. Eux qui sont près de lui, que font-ils pour lui ? Jeannette ?

LA FEMME. — Lebas est muet à son banc. Et Saint-Just, on dirait une des statues de la chaire. Il sourit.

BABET, tandis que Duplay remonte à la lucarne. — Saint-Just le guerrier, il se croise les bras dans la bataille ? Et mon Philippe, qui eût suivi son chef dans le feu, quoi, frère, pas un mot ? Et lui, Maximilien lui-même, il se défend mais veut-il vraiment vaincre ? Comme un boxeur que son orgueil relève, trébuchant, et qui s'accroche et jette au hasard des poings mous, comme il voudrait crier ce qu'hier il gémissait quand, malgré vous, il voulait fuir : « Assez ! De l'air pur ! Des ombrages ! » Assez ! toutes ces voix le clament, les délégués du peuple osent enfin crier ce que le peuple pense. Et les ombres des morts debout aux places vides. Assez d'angoisses ! Assez de larmes ! Assez de sang ! De cette guerre dans la paix ! Assez de vertus, de héros, des hommes qui se forcent à n'être plus des hommes ! De cette République même, si nous n'y sommes pas heureux. Nous voulons vivre. Et oui, Fouché, c'est aujourd'hui que nous vivons.

Duplay saute à terre à nouveau.

DUPLAY. — Misérable petite folle, je t'étranglerai...

BABET. — Egorge ta sœur, c'est dans l'ordre, ton ordre, où l'on tue ceux qu'on ne peut convaincre.

Les Femmes l'ont protégée, font reculer Duplay.

DUPLAY. — Qu'espères-tu ? Que crois-tu faire ? Ce n'est pas la retraite qui attend notre chef, la paix des champs, c'est l'échafaud.

FOUCHÉ. — Et pourquoi ? Qu'a-t-il fait ? Quel crime ? Qui l'accuse ?

LES FEMMES. — Personne. Ils ne veulent plus de lui, c'est tout. Qu'il s'en aille et qu'on mange. Que tout soit comme avant, quand le pain était blanc.

DUPLAY. — Hommes, mes camarades, c'est le dernier combat...

LES HOMMES. — Voilà quatre ans, Duplay, qu'on nous le dit. Descendez dans la rue, pour Pierre ou Jacques, pour que tout change. On y va, on se bat, on écope. Tout change, oui, le monde change autour du pauvre. Tout change, sauf sa misère.

DUPLAY. — Qui vous en délivrera, sinon Robespierre ? A-t-il jamais été seul au pouvoir ? Donnez-le-lui, enfin, tout entier, à lui seul.

LES HOMMES. — Lui seul ?

L'HOMME DE TALLIEN. — C'est donc cela qu'il veut : être le maître. Maximilien le maigre en place du gros Louis.

LES HOMMES. — Ils sont donc dans le vrai de crier au tyran. Ils sont tous contre lui.

FOUCHÉ. — Un seul a-t-il raison contre cinq cents. Est-ce cela, la République ?

Les fidèles veulent foncer sur lui. Les opposants leur barrent le chemin. Ils se collettent, discutent.

BABET, douloureuse. — Un seul. Parlent-ils d'un autre ?

LA FEMME. — D'aucun autre. Lui seul.

TOUS. — Lui seul.

BABET. — Qui le défend ? En est-il un ? Un seul ?

LA FEMME. — Pas un seul.

TOUS. — Pas un seul.

DUPLAY, remonté encore à la fenêtre. — Pas un seul ? Tout ne va pas finir dans cet horrible étouffement ? Collot, carillonneur de cauchemar, l'entends-tu, président d'assassins, pour la dernière fois il te demande la parole.

FOUCHÉ. — Depuis quatre ans qu'il parle, n'a-t-il pas eu le temps de tout leur dire ? Sortons, mes bons amis, on ne respire plus, le vin est frais sous les tonnelles.

Des Hommes et des Femmes sortent. Au premier plan fidèles et opposants s'empoignent toujours.

LES HOMMES. — Tout se passe en bas comme ici. Dix traîtres en font hurler deux cents. Et quatre cents se laissent intimider. Ferons-nous comme eux, forgeron ? Oui, Duplay, descendons à la barre...

LA FEMME, à la lucarne. — On a crié. Qui a crié : « La mort ! »

TOUS. — La mort ?

LA FEMME. — L'arrestation ! La mort ! Cent voix maintenant la réclament.

TOUS, en désordre. — Mais ils sont fous ! Que s'est-il passé ?... Non, qu'il s'en aille. Pas la mort. Pas la mort. Il n'a rien fait. Nous nous sommes laissé amuser. Où est celui qui nous a menti, ce Fouché... ? (Mais Fouché et l'Homme de Tallien se sont glissés dehors.) L'arrêter ? Lui ? En plein Sénat ? Ils n'oseront pas.

DUPLAY. — Ils osent. Ils votent debout. L'arrestation de Robespierre. Et de Saint-Just.

BABET, soudain terrifiée. — Non, non, un seul. Pas Saint-Just. Un seul. Tous l'ont dit. Parlent-ils d'un autre ?...

LA FEMME. — D'aucun autre. Saint-Just sourit, descend près de Maximilien. Un huissier s'approche. Il n'ose pas. L'Assemblée l'injurie. Enfin dans la cohue, voici les baïonnettes, elles les entourent, elles

les entraînent. On crie « vive la République ». C'est fini.

DUPLAY. — La République, vous la tuez, canailles.

BABET. — Mon amour, tu es sauvé, tu es à moi !

LA FEMME. — Non pas fini. Un homme se débat. D'autres le retiennent, il se dégage. Il crie : « Je ne partagerai pas votre honte. Qu'on m'arrête avec eux. »

Duplay saute à terre.

DUPLAY. — Es-tu satisfaite, Babet ? C'est ton Philippe ! (Babet s'évanouit. Duplay se détourne d'elle.) Et vous, comprenez-vous, enfin ? Mais rien n'est perdu. Paris demeure : les faubourgs, les sections, les gardes. De chaque maison va jaillir un fusil. Nous écraserons ce repaire. En avant, camarades.

Ils sortent en tumulte. Les Femmes emmènent Babet. Un temps. Entre Billaud.

BILLAUD. — ... Il m'a regardé en silence, il a souri. Le sourire à Judas de ce Christ que j'insultais dans ma petite sacristie, en passant ma chasuble... Qu'ai-je fait ? Mais pouvais-je faire autre chose, liberté ! Ah ! rien ne ressemble au bien comme une faute irréparable.

Entrent Fouché, l'Homme de Tallien et Collot.

COLLOT. — Qu'un tyran est dur à abattre ! Enfin, c'est fait.

BILLAUD. — Crois-tu ? Le tribunal nous renvoya Marat sur les épaules de la foule. Et pourquoi Saint-Just ?

COLLOT. — Carnot l'a voulu. Et je l'aime mieux dedans que dehors.

FOUCHÉ, à l'Homme de Tallien. — Prends ce qu'il te faut de gendarmes. Arrête tous les chefs de la commune et de la garde. Robespierre au secret, séparé de Saint-Just. Carnot signera.

COLLOT, venant les rejoindre. — Quel est ce galop ? Cette course, ces cris ?...

Entre Tallien, du dehors.

TALLIEN. — Hanriot : la milice ouvrière ! ils enfoncent les portes. Citoyens, sachons mourir à notre poste.

Il se cache. Fouché plaque Collot et Billaud dans un recoin. Entrent Duplay, Hanriot, ivre, quelques miliciens armés.

DUPLAY. — Entrons, camarades. Quand la loi se tait, le pouvoir retourne au peuple.

HANRIOT. — D'accord : Constitution : article 9.

DUPLAY. — Chassons ces vendus à grands coups de bottes, fermons la porte et mettons la clef dans notre poche.

HANRIOT, qui titube. — Minute. Ne peux rien sans ordre. Que dira Robespierre ? Lui ai proposé cette nuit de mettre en l'air cette viande de traître. M'a traité, moi, d'ivrogne...

DUPLAY. — Dans deux heures il sera trop tard. Entrons, camarades.

HANRIOT. — Dix jours au premier qui entre. Ce sont mes hommes, foutre, pas les tiens. Demi-tour ! allons délivrer d'abord notre chef.

DUPLAY. — Qu'as-tu fait le 2 juin ?

HANRIOT. — Ce qu'on m'a dit de faire.

DUPLAY. — Je te le dis. Entre et sors-les. Comme au 2 juin.

HANRIOT. — Tout différent. Ils étaient dehors ; ils sont dedans. Je les ai fait rentrer, faut les sortir. Sont chez eux après tout. Grosse responsabilité.

DUPLAY. — Je te l'ordonne.

HANRIOT. — Pas qualifié. L'Incorruptible seul... Seul l'Incorruptible. Demi-tour, marche !

DUPLAY. — Trempez-lui la gueule dans la première fontaine. (Il les suit.) Bon dieu, tout va-t-il se perdre dans les fumées de ce cerveau d'ivrogne ?...

Ils sont partis. Tallien, Fouché, Billaud et Collot sortent de leur coin.

FOUCHÉ. — Homme du Destin, cher Hanriot, tu nous sauves. Cours, arrache ton maître à notre tribunal. Celui qui se met hors la loi, Billaud, on ne le juge plus, on le tue.

BILLAUD, dans un songe. — Hommes du Destin, nous le sommes tous, et des bouchons qui croient guider le flot qui les emporte...

COLLOT. — Du nerf. Qui s'abandonne dans l'action est déjà plus qu'à moitié mort.

BILLAUD. — Dans l'action, nous y sommes, jusqu'aux ouïes.

Entre l'Homme de Tallien.

L'HOMME. — Ils ont délivré Robespierre. On bat la générale à tous les carrefours. Les faubourgs sont en marche.

COLLOT. — Le 2 juin recommence. Cette fois contre nous.

FOUCHÉ. — Faites distribuer les armes aux députés.

TALLIEN. — Les députés ? Il n'y a plus dans la salle qu'un nuage de poussière.

FOUCHÉ, rapidement. — Des agents dans les quartiers riches, des messagers dans les mairies bourgeoises : Palais-Royal, Monceau, la Bourse ! Les marchands des Lombards, les rentiers du Roule, la jeunesse dorée ! Les tripots, les théâtres.

TALLIEN. — Pas besoin d'expliquer. Ils savent que Robespierre est au milieu du peuple : on ne peut être pour le peuple et pour eux.

FOUCHÉ. — Eh bien, Billaud, ordonne. En cette heure, la loi, c'est toi.

BILLAUD. — Moi, convoquer une garde blanche ? ordonner de tirer sur les pauvres ?

FOUCHÉ. — Je t'avais prévenu. Tu l'as choisi, le chemin sans retour. Et je ne suis plus que le greffier de la nécessité. (A Tallien :) Barras commandait à Toulon. Va le chercher.

TALLIEN. — Eh bien, et toi, Collot ?

FOUCHÉ. — Depuis les huit cents morts de Lyon, tu sais comme on canonne une ville rebelle ?

Ils sortent. Défaillant, Billaud s'appuie au mur. Entre Carnot.

CARNOT, lui tendant un papier, une plume. — Pointage du bétail à l'octroi de Paris. Achat de mulets au Piémont. Fournitures de l'armée du Rhin.

BILLAUD, prenant la plume, puis la jetant, furieux. — A quoi t'occupes-tu ? Comme des billes stupides, nos têtes hésitent au bord du trou, tu gribouilles encore du papier ?

CARNOT, ramassant calmement la plume. — Le trantran. Eux ou nous ici, Billaud, l'armée mange tous les jours.

Billaud le regarde, prend la plume, signe.

RIDEAU

ACTE IV

Décor : devant et dans la maison du peuple.

Nuit. Rumeur de tambours, de cloches. Les Hommes entrent en débandade, quelques-uns armés. Duplay et deux ou trois autres, venant en sens inverse, les arrêtent.

DUPLAY. — Eh bien, mes camarades, où courez-vous ?

LES HOMMES, précipités. — Ils ont dit que nous sommes des rebelles. Et, si nous suivons Robespierre, des hors-la-loi. Hors-la-loi comme des bandits, des maudits. Irons-nous contre la loi ? Où est la loi ? Tout le monde commande, tout le monde est rebelle. L'Assemblée ? La Commune ? Hors-la-loi !

DUPLAY. — Qui vous l'a dit ?

LES HOMMES. — Ils sont venus avec des torches, des fusils, jusqu'au milieu du pont. Hanriot, pourquoi ne l'as-tu pas fait garder ce pont, incapable? Et ils nous ont lu leur sacré papier. Hors-la-loi, sais-tu ce que cela veut dire ? Pas de prison, pas même de juge. Tes papiers ? C'est bien toi. Et on t'abat sur place. Hors-la-loi. Morts avant d'être pris. De la viande sur pied. Un pied dans la terre.

HANRIOT. — Si nous sommes hors-la-loi, mes canons n'y sont pas.

DUPLAY. — La loi, ce sera nous, vainqueurs.

LES HOMMES. — Ils ont dit : les trois-quarts des sections sont pour eux. En tout cas, pas pour nous. Quand le tocsin sonnait il n'y a pas un an, ce qui lui répondait, ce n'étaient pas des volets qui se ferment, des verrous qui se tirent.

D'AUTRES, qui arrivent : parmi eux le provocateur. — Monceau renvoie nos délégués. Aux Gravilliers, on les insulte, on les arrête.

HANRIOT. — Des bourgeois.

LES HOMMES. — Montreuil ne marche pas. Ni le faubourg Antoine. Des maraîchers, des menuisiers. De vraies pattes calleuses, de vrais suce-misère.

DUPLAY. — Quelques traîtres les trompent encore. Allez voir sur la place si Paris n'est pas là. Autour de la maison du peuple, ce remous de chevaux, de canons, de poitrines, cette mer. Et il en vient, et il en vient ! De tous les quartiers avec leurs banderoles, leurs fanions : Marat, Montmartre, Observatoire, Amis de la patrie.

HANRIOT. — Vous avez soif, pas vrai. Bien raison. Jamais vu ça. Le crâne vous craque comme du bois trop sec. Tu as la langue si épaisse, les mots ne passent plus, et ce que tu verses dessus, une goutte sur du fer rouge. On va vous distribuer du vin, camarades.

Saint-Just et Lebas viennent d'arriver derrière eux.

LEBAS. — Ce n'est pas ainsi, Hanriot, qu'il faut parler à des Français. Dis-leur que la liberté les a pris tous pour chevaliers et qu'elle est là, au milieu d'eux, que des scélérats veulent la leur prendre, et que peut-être ils mourront tous à sa défense, qu'il n'en reviendra pas un seul. Est-ce qu'on hésite, camarades ? Jurez de la défendre jusqu'à la mort !

LES HOMMES, mollement. — Nous le jurons !

SAINT-JUST, à Hanriot. — Et vérifie tes sentinelles. Une patrouille dans chaque rue. Des éclaireurs au delà des ponts. Et que font ces canons sur la place ? Ils devraient être aux carrefours, au coin des arcades, des quais.

HANRIOT, vexé. — Hé camarade, si je ne sais pas mon métier, prends mon sabre. Ils sont là tous, à prétendre tous commander. Ce qu'il faut faire, Maximilien nous le dira. Allons boire un coup.

Il sort, entraînant une partie des Hommes.

SAINT-JUST, contenant sa fureur. — Cette brute a raison. Il n'a qu'un chef, qui peut seul ordonner. Pour lui sonnent les cloches, et ronflent les tambours ; un peuple debout risque sa vie pour lui ! Il envoie des conseils.

LEBAS. — Comprends-le...

SAINT-JUST, éclatant. — A-t-il jamais fait autre chose ? L'avez-vous jamais vu, au 10 août, au 2 juin, sortir de son bureau, rejoindre un peuple en armes ? (Il rit.) Robespierre à cheval ! (Avec rage.) Mais il le faut. (A Lebas :) Et toi, si tu ne m'avais pas désobéi. Te livrer, ah ! fou ! fou ! faiseur de beaux gestes ! A Fleurus, on t'aurait fusillé.

LEBAS. — Je t'avais entraîné, perdu.

SAINT-JUST. — N'avais-tu pas compris ? Qu'importe qu'on me joigne à lui si un soldat, un vrai soldat restait dehors.

LEBAS, montrant Hanriot qui s'en va. — Tu vois ce que peut un soldat.

SAINT-JUST, se calmant. — Oui, je te juge, je le juge, quand moi-même... Quand il fallait, dans le tumulte, glisser jusqu'à la porte, bondir à la Commune, rallier cent gardes, cerner ce nid, arrêter ce qu'il faut, faire voter le reste... Pourquoi ai-je attendu, spectateur méprisant ? La défaillance de Fleurus !... Ah ! nous ne sommes que nous-mêmes !

Un gendarme lui apporte une note à signer. Il le suit. Lebas se rapproche de Duplay et avec une sorte de honte :

LEBAS. — J'aurais tant voulu revoir Babet. Simon, es-tu rentré à la maison, l'as-tu revue ?

DUPLAY, après une hésitation. — Pas depuis hier.

LEBAS. — Je me reproche d'avoir été dur pour elle. Il faut la comprendre : c'est une enfant pleine d'amour.

DUPLAY. — Il faut la comprendre.

LEBAS. — Simon, si je meurs, dis-lui d'élever notre fils dans l'amour de la patrie, d'accepter de vivre pour lui. Dis-lui qu'il le fallait. Dis-lui que je l'aimais.

Rentre Saint-Just.

SAINT-JUST. — Duplay, cours le chercher, ramène-le de force s'il le faut. (Brouhaha, acclamations, cris au dehors.) Enfin. Regarde-le, Philippe, heureux de les avoir, pressé de ne plus les voir. Il ne croit qu'au peuple, et il a peur du peuple. (Robespierre entre dans un groupe d'hommes, qui le pressent, nerveux, irrité, un mouchoir sur la bouche. Il parle, mais les clameurs couvrent sa voix. Saint-Just le dégage.) Camarades ! Dégagez. Regagnez vos postes. Maximilien, six mille hommes attendent ton ordre. L'ordre d'attaque, la seule défense.

ROBESPIERRE. — Ah ! foule. Bonne géante sans tête qui as cru nous sauver et nous perds.

SAINT-JUST. — Que dis-tu ? Duplay, Philippe, emmenez-les.

Tandis que Duplay et Lebas repoussent les Hommes et sortent avec eux.

ROBESPIERRE. — Finir ainsi, sali, criminel, écrasé, muselé ! Et factieux ! Ne pas pouvoir au moins crier la vérité devant des juges ! Je sais : on fit taire Danton ; Danton était coupable. Danton ! Si j'avais eu Danton quand ma voix s'enrouait. Cinq cents huées contre la sienne : du vent dans une flambée.

SAINT-JUST. — Tu l'aurais eu, oui, contre toi, avec les vendus, les pourris, comme il fut toujours. Il nous reste un autre orateur et qu'on ne fait pas taire en hurlant plus fort que lui : le canon.

ROBESPIERRE. — Robespierre général d'émeute, tirant le canon contre la loi, la loi, sa patrie, dérision !

SAINT-JUST. — Une chemise trop pleine de poux, on la brûle. La loi, ta patrie ? Alors ils t'en bannissent.

ROBESPIERRE. — Même captive des indignes, elle est.

SAINT-JUST. — Pour le peuple elle est où tu es. Le peuple qui s'est levé pour toi.

ROBESPIERRE. — Il s'est levé bien tard. Et bien rare. J'entends au loin de frêles cloches, comme d'un bétail égaré. Mais là, tout près, en ce cœur même, d'où le meilleur sang de Paris s'élançait à l'assaut des palais, la grande voix où d'âge en âge grondait la liberté, le bourdon de Notre-Dame est muet. J'ai pu voir, en venant : autour de nous, comme d'une île, tout est silence. Et chaque silence a un nom : Hébert, Chaumette, Roux. Nous appuyons en vain sur l'orgue populaire : nous en avons brisé les cordes...

Rentre Duplay.

DUPLAY. — Une délégation des Jacobins vient d'arriver. Le club veut des consignes.

SAINT-JUST. — Au diable ces bavards !

ROBESPIERRE. — Allons rassurer ces fidèles.

Il sort.

SAINT-JUST. — Oui, va te rassurer toi-même. Et parler. Quand chaque parole devrait être un ordre et chaque ordre déjà du plomb, parler comme dans un salon !

Il les suit. Eclairs et roulements d'orage. Un groupe d'Hommes vient renforcer ceux qui étaient restés en scène, dans le fond ; on reconnaît l'Homme de Tallien.

LES HOMMES. — Ils nous laissent encore. Ils ne paraissaient pas d'accord. Qui est d'accord aujourd'hui ? La guerre civile a gagné le ciel. Quand l'orage fait ce bruit d'arbre qui s'écroule, on dit qu'un homme important va mourir...

L'HOMME DE TALLIEN ET SES AGENTS. — Un roi peut-être. Un presque roi. Est-ce vrai, cette histoire de fleur de lis trouvée chez lui ? Et qu'il veut épouser la fille du gros Louis ?

LES PROVOCATEURS. — Vrai ou pas, roi ou Robespierre, c'est du pareil, au mieux avec les riches. Il n'y a qu'à voir comment il s'habille.

LES HOMMES. — Hé, hé, camarade, pas vrai, pas lui... Un révolutionnaire, est-ce une casquette ?

LES PROVOCATEURS. — Il y a des chefs pour l'argent. Lui, c'est pour le pouvoir. Il est comme tous, comme toi, comme moi, il tient à sa place. Mais c'est à nous à la lui garder. En tout cas, tous là-dedans, ils n'ont pas leurs dix heures d'enclume ou de varlope dans les reins. Et, quand ils auront bien discutaillé, ils viendront nous dire au petit matin : « Allez dormir, camarades. » Comme dix fois. Eux, ils iront dormir.

LES HOMMES, ébranlés. — Dans les draps frais que je te leur blanchis. Et nous, sans fermer l'œil, allez, à la suée. Et voilà qu'il pleut. Dis donc, au bout de trois mois. Trois mois sans une goutte. Plus une feuille dans mon jardin. Mes fayots tu les touches, ils te cassent dans les doigts. Du verre, de la poussière. Je t'en boirai comme tes légumes. Hé mais, elle mouille.

LES PROVOCATEURS. — Y a un caboulot pas loin, le vin y est meilleur que ce sirop de grenouille. De là, on surveillera aussi bien les canons. Allez, camarades, on paie la tournée.

Une moitié des Hommes les suit.

LES AUTRES. — Ils n'ont pas tort. On ne s'ébranlera pas avant le jour. Et même se passera-t-il quelque chose : il a suffi que l'Incorruptible paraisse... Cette garce, elle mouille. Pas bon sur la sueur, pas bon pour la caisse. Je veux bien mourir, pas pour m'être mouillé. Et puis s'il paye ! On y va ?

Ils sortent. Rentrent Saint-Just, Lebas, Robespierre et Duplay.

SAINT-JUST. — Duplay, Philippe, un secrétaire pour toutes ces belles choses que nous disons. Et qu'on en fasse des livres.

LEBAS, tendant une plume à Robespierre. — Signe, Maximilien, l'ordre d'attaque, l'appel aux armes.

ROBESPIERRE. — Au nom de qui ?

LEBAS. — Du seul qui peut faire bouger Paris : du tien.

ROBESPIERRE. — Au nom d'un seul ?

SAINT-JUST, ironique. — Au nom de l'Assemblée. Bats-là, elle ratifiera.

ROBESPIERRE. — En es-tu à ce point de mépris pour elle ?

LEBAS. — Signe au nom du peuple.

Robespierre prend la plume, mais secoue la tête.

ROBESPIERRE. — Du peuple ?

DUPLAY. — Oui, ce peuple hésite et même nous en veut. Regagne-le, révoque l'arrêté sur les salaires. Je le fais placarder, crier dans les faubourgs...

ROBESPIERRE. — Impossible. Nous ne pourrions tenir cette promesse... (Le geste de Duplay dit : « Qu'importe. ») Tromper le peuple ? Répondre à un mensonge par un autre mensonge ? Dans cette voie facile on ne s'arrête plus.

SAINT-JUST, qui est allé explorer les abords. — Viens le voir, ton peuple sacré, ton peuple fidèle. La place

est déserte. Il fallait au moins cela pour disperser ce peuple tombeur de bastilles et de trônes : trois gouttes d'eau.

DUPLAY. — Bande de bougres de cochons ! Je vais le leur faire voir...

Il sort en courant.

SAINT-JUST. — Trop tard. Notre espoir est à l'eau, dans ces trois gouttes d'eau. Maximilien, il n'en est plus qu'un autre, si odieux qu'il te soit : l'armée.

Robespierre semble s'être illuminé comme si la certitude de ne pouvoir agir le rassurait.

ROBESPIERRE, avec une sorte de sourire. — L'armée ? Hé quoi, mon capitaine, elle est loin. L'attendrons-nous ici ? Nous réfugier en elle, comme le roi ? L'entraîner contre l'Assemblée, comme Dumouriez ? Soulever les départements contre Paris comme les Girondins ? L'armée du Nord contre l'armée du Sud ? Billaud contre Robespierre ? Non, Pichegru contre Barras. Que pèseraient Robespierre ou Billaud dans trois mois contre les épées victorieuses ? Ou toi-même, Saint-Just ? Ce n'est pas devant la tienne qu'elles tremblaient, mais devant celle, formidable, qui luisait dans ton ombre : celle de la Loi.

LEBAS. — Mais que nous reste-t-il ? Tu as l'air presque heureux. Que pouvons-nous faire ?

ROBESPIERRE. — Ce que je sais depuis hier, et ce que nous faisons depuis quatre ans, Philippe : nous oublier.

LEBAS. — Le sacrifice ? Mais la Révolution périt avec nous.

ROBESPIERRE. — Vergniaud le dit. Danton le dit sur la charrette. Elle a vécu sans eux ; elle nous survivra.

LEBAS. — La Révolution de Billaud, de Fouché !

ROBESPIERRE. — C'est encore elle, tout ce qui peut hélas ! pour le moment, survivre d'elle.

Duplay rentre, affolé.

DUPLAY. — Les troupes de Barras progressent le long des quais. Une colonne a tourné Saint-Merri : nous risquons d'être investis.

SAINT-JUST. — Tiens trente chevaux prêts : j'ai passé sur d'autres ventres. Maximilien...

ROBESPIERRE. — Allez, comme des naufragés qui ne renoncent pas, faites les derniers gestes dérisoires, comme je les fais avec vous, mais depuis hier sans y croire, cela est beau. Mais qu'il est doux aussi de s'abandonner à la vague !

LEBAS. — Mourir sans avoir fini notre tâche ?

ROBESPIERRE. — Il faut toujours, un jour ou l'autre, laisser tomber l'outil, Philippe. Nous avons mis le blé en terre. Qu'une partie périsse, tombée sur un roc millénaire, que l'autre soit mangée par les rapaces, que nous ne voyions pas la moisson, est-ce que cela l'empêchera d'être ? Quand nous aurions vécu cent ans, la Révolution reste toujours à faire, le monde recommence à chaque naissance, et déjà nous sommes une tradition.

SAINT-JUST, révolté. — Impossible. Ah ! je méprise ma guenille, que tout meure de moi, et demain, mais pas ainsi, mais pas vaincu.

ROBESPIERRE, tendrement convaincant. — Mon soldat, le seul que j'aurais accepté, tu ne regrettes que cela, la victoire. Toute victoire eût été pire. Toute victoire ne peut aller qu'à des habiles, à des bourreaux, bourreaux d'eux-mêmes. Saint-Just l'a dit : « Tôt ou tard le pouvoir ne produit que des monstres ». Etais-tu né pour gouverner les hommes, ou les changer ? Notre mort est la vraie, la durable victoire. Nous tombons purs. Notre exemple vivra. Nous serons la couleur des mille ans à venir.

SAINT-JUST, amer. — Crois-tu ? Fouché écrira ton histoire, murera ta mémoire. Tous les Fouchés.

ROBESPIERRE. — Ils passeront ! Nous avons trop aimé les hommes pour qu'un jour nos noms ne leur soient pas chers.

SAINT-JUST. — L'amour du peuple ne va qu'aux chefs qui réussissent. Il t'appellera fou, crachera sur ton corps.

ROBESPIERRE, après un silence. — Mourir pour le peuple et sous ses huées ? Nous pouvons accepter encore cela pour lui. Allons.

LEBAS, abattu. — Où donc ? Maximilien !...

ROBESPIERRE. — Pauvre peuple-enfant et qui va payer... allons l'attendre.

Il sort.

LEBAS. — Tout est fini.

SAINT-JUST. — Non. Tes trois cents cadets de l'Ecole, amène-les au pas de charge. Fonçons sur l'Assemblée et, comme à Fleurus, lançons-lui ce poing dans la face, autant qu'il faudra, à mort. Va. Quelle est cette troupe armée qui accourt à travers la place ? Que crient-ils ?

LEBAS. — « Vive Robespierre ! ». Voilà de l'aide en attendant.

SAINT-JUST. — Crève ton cheval. Sois là dans une heure. (Lebas sort. Saint-Just, fermant les yeux, brusquement détendu.) Comme des naufragés... L'aube naît, innocente, avec un premier cri d'oiseau. Et des arbres lavés monte une senteur forestière. Blérancourt, mon pays. Codes. Conquêtes. Ah ! tant de vies à vivre !

Cris, tumulte. Coup de feu. Il s'immobilise. Rentre Lebas.

LEBAS. — Trahison ! C'était Tallien. Un gendarme a tiré. Maximilien est mort.

SAINT-JUST. — Maximilien, qui craignais tant César, pour ton dernier regard, cette petite brute militaire qui t'ajuste...

LEBAS. — Nous sommes acculés à la fosse. Y sauter de soi-même a plus de dignité. Adieu, Antoine.

Il se poignarde. Saint-Just le reçoit dans ses bras.

SAINT-JUST. — Philippe !

LEBAS, mourant. — O Babet ! ô ma petite tête blonde dans ses langes, une goutte de lait sur la lèvre ! Vivre ensemble eût été si doux.

Il meurt.

SAINT-JUST. — A bientôt, mon Philippe. Il ne serait pas non plus digne qu'on mène à l'échafaud toute la Révolution couchée. Droite tombera ma tête. Maintenant, le silence.

Irruption de Tallien. Mais, devant Saint-Just qui tend les mains, il a peur et se réfugie derrière les Gendarmes.

TALLIEN. — Prenez-le vivant. (Saint-Just, méprisant, tend toujours les mains. Les Gendarmes se précipitent sur lui, lui mettent les menottes.) Provocant, hein, mais tremblant... Fillette !

Il le cravache. On amène le corps de Robespierre sur une table. La foule hésite à entrer. Collot la pousse en avant.

COLLOT. — Entrez, êtes-vous plus froussards qu'une volée de moineaux qu'épouvante encore un chat-huant cloué sur une porte ?

TALLIEN. — Il a bougé. (Il se penche sur Robespierre.) Son œil a basculé pour voir sa vilaine âme prête au départ. Et ses mandibules sanglantes ne moudront plus d'arrêts de mort, mais il respire.

COLLOT. — Soignez-le bien. Il faut qu'il aille en vie éternuer dans le panier à son.

DES HOMMES. — Pourquoi tant d'embarras ? Qu'on le jette à l'égout. Non, non, ne le touchez pas. Comme les autres ! Sous le rasoir.

On noue un mouchoir pour soutenir la mâchoire brisée de Robespierre. Il rouvre les yeux et, peu à peu, péniblement, se redressera.

TALLIEN. — C'est ça. Son dernier mal de dents. C'est dur, hein ? Il paraît qu'on n'apprend pas à mourir en tuant les autres.

COLLOT. — Ecartez-vous. Venez le voir, celui qui voulait être roi.

TALLIEN. — Celui qui affamait Paris. Et le peuple trompé l'acclamait.

L'HOMME DE TALLIEN, lui met sous la tête le buste de la République. — Tu voulais t'asseoir sur la République : à défaut de trône elle va te servir d'oreiller : ce n'est pas pour si longtemps.

DES HOMMES. — La République, elle n'était pas assez grande pour toi ? Tu tiens pourtant sur un bout de table ! Et tout à l'heure, en deux, tu tiendras encore moins de place.

Téréza, dans un mouvement de femmes, est arrivée, sans chapeau, victime apprêtée.

TALLIEN. — Ma Téréza.

TÉRÉZA. — Mon héros.

Tallien théâtral se retourne vers le peuple.

TALLIEN. — Et voici l'une de ses plus innocentes victimes. Cette femme, ma femme, à l'instant arrachée d'une infecte prison, si l'amour n'avait armé mon bras, et sans ta révolte, peuple, ne serait plus qu'un corps sans tête à moitié rongé par la chaux. (Murmures.) Pourquoi ? Parce que ma vertueuse Téréza refusait de se sacrifier à ses infâmes et secrètes orgies.

TÉRÉZA, touchant de son ombrelle le bandage du blessé. — Car on était l'Incorruptible pour le peuple, mais on avait petit manoir, hôtel et pied-à-terre, pain blanc, poulets, champagne. Et jolies filles au dessert. Et les rebelles, à la lunette.

LES HOMMES et surtout LES FEMMES, contenus par les Gendarmes. — Salaud. Tu nous a bien trompés. Moi je l'ai toujours dit. Un profiteur. Un traître. Toi ? tu étais pour lui. Moi ? je crache sur lui.

Robespierre se relève péniblement sur les coudes, les regarde. Murmures : « Attention il se réveille... chut... Taisez-vous... il va parler. »

ROBESPIERRE. — A boire.

LA FOULE. — A boire ? Tu as soif ? Soif de notre sang ? Y a-t-il du sang ici ? Un verre de sang pour notre Roi ! Le Roi va boire !

Compatissant et rude, un Gendarme lui donne sa gourde. La foule s'écarte. Billaud est entré suivi de Fouché. Robespierre le regarde. Un silence. Robespierre rend la gourde au Gendarme.

ROBESPIERRE. — Merci, monsieur.

LA FOULE. — Monsieur ? Tu ne peux pas dire camarade, comme tout le monde ? Tu crois que la République crève avec toi ? Mais non, il rêve, il se croit il y a quatre ans, quand il y avait des monsieurs. Monsieur : lui est toujours resté un monsieur.

Tallien arrache la gourde au Gendarme, asperge de vin le blessé. La foule acclame et rit. Billaud empoigne Tallien.

BILLAUD. — Assez. Arrière l'homme en armes qui ne respecte pas l'adversaire abattu ! Je ne permettrai pas que l'on mêle la boue au sang. (Il voit Téréza.) Et qui a donné l'ordre de vider les prisons ?

TALLIEN, agressif et s'enhardissant. — Tu ne permettras pas ? Nous n'avons pas culbuté ce tyran pour le remplacer par un autre. (A la foule :) Il était du gouvernement de l'affameur. Il prétend garder son fromage, nous souffler la victoire ? (Murmures hésitants et divers. Les Gendarmes protègent Téréza, font reculer Billaud.) Oui, ouvrez les prisons. Qu'on y fasse de la place pour d'autres. (Aux Gendarmes :) Emmenez ces charognes. Et ce beau muet.

LES GENDARMES. — Au tribunal ?

TALLIEN. — Quel tribunal ? Pour des hors-la-loi ? Au rasoir ! Venez, mon aimée. (A Billaud et Fouché :) Et toi, grande gueule, et cette longue figure qui te sert d'ombre, nous allons nous revoir.

Ils sortent. Les Gendarmes ont emporté Robespierre et le corps de Lebas. Collot hésite entre Tallien et Billaud, et suit le vainqueur. Billaud reste seul avec Fouché.

BILLAUD. — Et voilà, Joseph Fouché.

FOUCHÉ. — Bah ! Depuis que le monde est monde, la parole forcément reste aux salauds : nous sommes tant.

BILLAUD. — Tu crois pouvoir te retourner comme toujours, rouler à leurs mangeoires. Nous sommes plus vaincus que ceux qui vont mourir.

FOUCHÉ. — Ils vont mourir. Et nous vivons.

BILLAUD. — Que va servir de vivre ? La vie avait un sens. Comme l'acrobate jaloux, j'ai lâché mon rival en plein vol. Trop de fils nous liaient : les jambes brisées, je vais rôder autour de la piste, bon pour faire le clown.

Rentrent des Hommes.

LES HOMMES. — Ah ! qu'avons-nous vu ? Quelle vermine, après l'orage, sort de ses trous ? Partout des filles aux fenêtres, la gorge dans les fleurs. Partout des chaînes d'or sur les ventres pleins. Des visages blanchis dans les caves. Des ci-devant qu'on croyait morts. Des marchands noirs qui devraient être morts. Sur le passage de la charrette, ils dansent, insultent, et rient. Et crient : « A bas la République ! » Et on les laisse faire... (Entre un deuxième groupe, plus affolé encore.) Alerte ! La rue n'est plus aux prolétaires. Ils sont à dix, avec des triques, à dix contre une cotte bleue. Des freluquets bien mis et qui devraient être aux frontières. Les gendarmes leur font la cour, nos gendarmes ! Et nous désarment. Et nous refoulent. Et cognent avec eux !

Entre Babet, que retiennent des Femmes.

BABET, hurlant et se tordant. — Lâchez-moi ! Croyez-vous m'empêcher de le suivre ? Philippe ! mon Philippe ! Et vous, qu'attendez-vous ? On égorge vos chefs. Et vous courbez le cou ? Billaud, grâce pour lui ! Ah ! tue-les tous, le monde entier, pas lui, pas

lui. Tu détournes la tête, traître, es-tu devenu également un lâche ?

BILLAUD, brusquement. — Elle a raison. Laisserons-nous ces valets assassiner leurs maîtres et s'emparer de leur maison ?

LES HOMMES. — Trop tard, Billaud. Partout des sabres, des fusils. Partout. Contre nous.

BABET. — Lâchez-moi. J'irai seule s'il le faut leur arracher leur proie, leur arracher les yeux, me coucher sous les roues...

BILLAUD. — Le peuple est maître encore chez lui, dans les faubourgs. Nous lui dirons que nous l'avons trompé. Qu'il nous assomme, mais qu'il sache. Et se lève.

Ils vont s'élancer. Duplay est entré.

DUPLAY. — Trop tard. Ecoutez le soudain silence. Le fourgon se range au bord de l'échafaud. Saint-Just d'abord. Il saute sur l'estrade. Il monte d'un pas bref. Il regarde bien droit la faulx qui brille. Il sourit. Le valet l'empoigne. Trois coups : Saint-Just est mort.

BABET. — Non. Tais-toi. Pas lui, pas lui, pas mon Philippe.

DUPLAY. — Puis le corps de Philippe. On le porte sous le couteau.

BABET, tombant à genoux. — Philippe.

DUPLAY. — Trois coups. Nous aussi nous avons guillotiné des morts.

BABET, d'une voix mourante. — Ah ! Simon. A-t-il su, lui as-tu dit ce que j'ai fait ?

DUPLAY, sans répondre. — Lui enfin, le dernier. Il a voulu mourir debout. Il monte, seul ; il ne trébuche pas. Il apparaît, sanglant. Un dernier regard sur le peuple, mais ce n'est plus son peuple. Le bourreau s'approche. Ah ! cet horrible cri, qu'il soit le nôtre ! le bandeau qui tenait sa mâchoire brisée, l'exécuteur l'arrache, lâche flatteur des riches après avoir été le bras du pauvre ! La bouche n'est qu'un trou. Ah ! vite maintenant... Trois coups. Comme pour un spectacle. (Un temps. Il descend vers les Hommes et les Femmes, qui reculent.) Vous y serez acteurs. Ceux qu'on rosse. Ceux qu'on pille. Ceux qu'on trompe. Ceux qu'on tue.

BABET. — Philippe, mon Philippe, c'est moi qui t'ai tué.

LES HOMMES et LES FEMMES. — Ils ne sont plus. Folles que nous étions. Infidèles et dupes. Qu'avons-nous laissé faire ?

DUPLAY. — Le char retourne à son ornière.

LES HOMMES et LES FEMMES. — Et nous sous le licou.

DUPLAY. — Et ce n'est que justice. Et vous l'avez voulu.

LES HOMMES et LES FEMMES, avec désespoir. — Nous avons voulu vivre !

FOUCHÉ. — Vivre !

BILLAUD. — Vivre libres ?

BABET. — Vivre avec lui, seule avec lui !

DUPLAY. — Vous vivrez à genoux.

LES HOMMES et LES FEMMES. — A genoux !

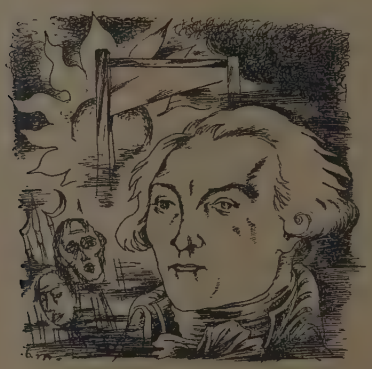
BABET. — A genoux ! Seule ! seule !

DUPLAY. — Et vous vous y ferez. On s'accoutume mieux au joug qu'à la vertu.

FOUCHÉ. — Ainsi finit le drame. Comme toujours, par la mort des héros.

BILLAUD. — Malheur aux hommes quand leur folie s'unit à la conjuration des hasards et des Dieux.

RIDEAU



Fouché. Hanriot.

FOUCHÉ. — *Tu nous disais, Collet, il a pour lui le peuple, et la victoire.* (ACTE PREMIER.)

Babet. Philippe Lebas.

BABET. — *O monde noir qui s'illumine, Philippe est dans mes bras !* (ACTE PREMIER.)

Tallien. Téréza.

TALLIEN (à Téréza). — *Si tu avais la moindre chance, je te traînerais moi-même chez lui.* (ACTE PREMIER.)

Saint-Just. Duplay. Babet. Lebas.

BABET (à Philippe). — *Si tu m'aimais, les verrais-tu ?* (ACTE PREMIER.)

Lebas. Babet. Robespierre.

LEBAS. — *Veux-tu être la femme d'un lâche ?*
BABET. — *Cent fois, plutôt qu'être la veuve d'un héros.* (ACTE II.)

Tallien parlant aux femmes.

TALLIEN. — *Chacun apporte ce qu'il a, le riche poulets et bon vin, le pauvre son assiette et sa marmaille.*
UNE FEMME. — *Avec les riches, dis-tu, que veulent-ils nous prendre pour donner ainsi ?* (ACTE II, SCÈNE PREMIÈRE.)

Duplay. Babet. Fouché.

BABET. — *Moi, ta sœur, je dis comme Fouché.* (ACTE III.)

ROBESPIERRE (blessé, regarde Billaud, rend la gourde au gendarme). — *Merci, Monsieur.* (ACTE IV.)

Photographies GEORGE HENRI et BERNAND.

Claire Maffei dans le rôle de Babet.

Les Femmes de Paris.

LA FEMME. — *Saint-Just se tait, Saint-Just s'écarte. Il ramasse ses papiers, il s'adosse, il s'en va.* (ACTE III.)

Etendu sur la table : Robespierre.

L'auteur de THERMIDOR au cours d'une répétition.

(Suite de la page 2 couverture.)

cence des victimes d'une monstrueuse erreur judiciaire n'a pas encore fini d'éclater dans l'esprit des juges improvisés que le drame rebondit dans leur conscience : toute leur vie, ils porteront le fardeau du remords. Quelques-uns même comprendront la sévérité du châtiment et s'efforceront de s'y dérober par le suicide...

Faut-il insister davantage ?... Dans une production littéraire trop souvent vouée à une médiocrité dorée, *Le Drame d'Ox-Bow* mérite une attention rigoureuse qui me paraît, en l'occurrence, difficile à décevoir. Surtout si l'on aime les livres à la fois « bien faits » et dont les prolongements dans l'esprit débordent le cadre de la littérature d'évasion.

Les romans dits « d'aventures » n'ont pas toujours la classe du livre de Van Tylburg Clark. Suivre le fil d'un récit bien combiné suffit à leurs ambitions. Ce n'est déjà pas si mal. Conter tout simplement « une belle histoire », à laquelle le lecteur s'attache ; qui fasse entrer progressivement ce témoin muet dans la vie de personnages imaginés de toutes pièces ; qui l'amène à participer à leurs mouvements d'humeur, à leurs passions, aux sursauts les plus imprévisibles de leur caractère... tout cela n'est pas à la portée du premier écrivain venu.

Sous prétexte que l'époque est trop souvent aux romans invertébrés, il ne faut cependant pas, par réaction, donner plus d'importance qu'ils n'en méritent à certains ouvrages. On les lit avec plaisir ; on oublie pendant ce temps d'en retirer la moindre substance spirituelle.

On rangera dans cette catégorie — qu'il ne faut certes pas négliger ni accabler de son mépris — *Capitaine de Castille*, de Samuel Shellabarger (Le Pavois, édit.) ou *Sao Thomé*, d'Henry Castillou (La Jeune Parque, édit.). Ce sont des livres que l'on aurait, en d'autres temps, qualifiés de « romans feuilletons ». Ils ont, en tout cas, cette vertu d'être écrits avec une louable élégance et de supporter une attention sinon passionnée, du moins fidèle pendant quelques heures.

Un écrivain comme Pierre Benoit a d'ailleurs bâti toute sa renommée sur l'exploitation de ce genre. On s'aperçoit, en lisant *Jamrose* (Albin Michel, édit.), que cette renommée n'a pas été volée. *Jamrose* est la dixième ou la quinzième mouture des aventures de ces héroïnes au prénom commençant par « A » qui peuplent *Kœnigsmark*, *Mademoiselle de la Ferté* ou *Lunegarde*. On ne s'attache pas moins à la nouvelle manifestation du talent abondant et disert de Pierre Benoit qui nous entraîne, cette fois, à l'île Maurice et dans les méandres sentimentaux des vieilles familles anglo-françaises qui y résident.

Quel magnifique sujet que celui abordé par Marie Gevers dans son dernier roman : *Château-de-l'Ouest* ! (Plon, édit.). En 1914, une jeune Anversoise de dix-huit ans se réfugie en Hollande avec sa famille. Son mari, elle l'a connu à peine ; il est mobilisé ; bien vite, ses traits s'estompent dans la mémoire de la jeune femme. Mais celle-ci s'aperçoit qu'elle est enceinte. En même temps qu'une nouvelle vie grandit obscurément en elle, Marguerite se met à mesurer le prix de la maternité à laquelle elle se trouve promue sans l'avoir voulue ou presque. Une sorte de grâce s'éveille en elle : l'île hollandaise qui l'abrite avec tant d'exilés, les drames, grands ou petits, qui traversent ces familles arrachées de leur foyer, les jeux pleins de mystère des enfants et les papotages agaçants des adultes... tout vient se placer, pour la future maman, dans une lumière révélatrice...

Ce thème admirable de la maternité saisie à son point le plus fragile, à ce moment où la plante humaine et sa graine commencent leur communion consciente, convenons qu'il pouvait légitimement tenter une romancière. Mais les périls étaient évidents : sensiblerie de mauvais aloi, revendications naturistes, prêchi, prêcha de sentiments édifiants dont le lecteur n'a que faire.

Avec des livres tels que *Madame Orpha* ou *Paix sur les champs* Marie Gevers avait heureusement démontré une habileté intuitive à éviter de tels pièges. Elle se cantonne, certes, dans un régionalisme à première vue assez étroit. Il n'est pas jusqu'à une certaine gaucherie de langage qu'elle ne mette une vraie coquetterie à conserver (encore que les effets-de-couleur-locale n'ajoutent, à mon avis, rien à un livre). Mais elle bénéficie toujours d'une authentique sincérité et accède ainsi sans peine à une poésie saine et drue de la nature ou des êtres. Grâce aussi à une bonhomie devant le monde qui lui a permis, avec *Plaisir des Météores*, par exemple, de nous donner un de ces rares livres qui sentent l'herbe fraîche (la vraie) et non le papier imprimé.

Avec *Château-de-l'Ouest* Marie Gevers est-elle tout à fait venue à bout de ses ambitions ? Je ne le crois pas. Il manque peut-être à son livre d'avoir osé porter son souffle plus haut. Les grands sujets exigent parfois un lyrisme à leur taille. Par une modestie louable, Marie Gevers n'a pas voulu forcer le ton, là où justement il eût fallu le soutenir davantage (par l'affabulation, la peinture des personnages, que sais-je !...) Son roman n'en reste pas moins plein de charmes réels et sa peinture de la maternité à ses débuts, l'une des plus neuves que l'on ait encore eu l'occasion de lire.

Quel est le meilleur choix de poèmes ? Depuis qu'il existe des anthologies, elles s'efforcent toutes de répondre à cette question ; on avouera que toutes — ou presque — répondent à côté. En titre au recueil (Sagittaire, édit.) qu'il nous propose pour le siècle compris entre 1818 et 1918, Paul Eluard a donc parfaitement raison de prendre les devants et de nous dire : « Le meilleur choix de poèmes est celui que l'on fait pour soi... »

La formule, bien entendu, n'est pas valable pour n'importe quel rassembleur de textes. Ce serait trop beau ; nous risquerions l'embouteillage. Mais, sous son apparence paradoxale, ce titre nous convainc, parce qu'il s'agit de Paul Eluard, justement. Et qu'il nous permet, tout en retrouvant avec joie d'admirables pièces qui sont dans toutes les mémoires, de mesurer mieux — ce n'est pas toujours sans un étonnement ravi — l'étendue du registre de l'un de nos plus grands poètes contemporains.

Sans efforts, cette anthologie atteint ainsi un double but : dans la production littéraire française s'étendant sur une centaine d'années, elle cueille un bouquet de fleurs éclatantes, rares, et chacune plus précieuse que l'autre (à peu de chose près : on n'ira pas jusqu'à chercher querelle à Paul Eluard d'avoir trouvé une place pour certaines strophes de *la Maison du Berger* ou pour des graffiti prétentieux de Jules Romains) ; elle vient, en outre, s'inscrire tout naturellement dans l'œuvre personnelle de l'auteur de *Capitale de la douleur* ou du *Livre ouvert* ; aux esprits attentifs et réfléchis, elle apporte, sans précision de mots mais avec éclat, une partie critique non négligeable.

CONSERVEZ ET COLLECTIONNEZ

France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

avec

une reliure mobile ACLÉ Brevetée FRANCE et ÉTRANGER

spécialement conçue à cet effet

Modèle pour une année . . . . . 273 fr.
Clefs de montage, utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . 24 fr.

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

Pour une reliure. . . . . 80 fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Dépôt légal 2e trimestre 1948. — Imprimeur no 54.